

VOL I.—No. 6 *Mon*
MAGAZINE

Montréal, Juin 1926

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Grand spécial
dans ce numéro:

Une course à l'or
au Canada

Par CLAUDE MAROIS



BRIGITTE

Par
BERTHE BERNAGE

Roman d'amour
(Complet)



Au Premier Rang

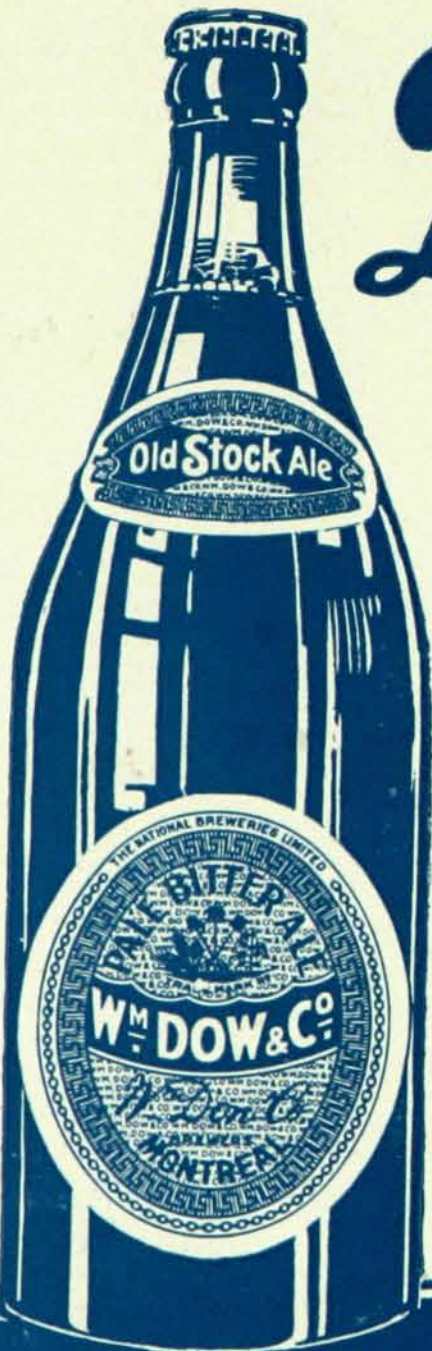
*Quand il s'agit
d'arôme le goût,
invariablement,
se porte vers —*



Dow

OLD Stock Ale

Mûrie à point



*Pendant plus d'un siècle
rien n'a été négligé pour
améliorer la qualité de la
bière Dow.*

*Toute idée neuve, tout procédé nouveau
oût fait l'objet d'une épreuve décisive,
pour savoir si la qualité en serait
améliorée.*

*Le produit a toujours été bon et chaque fois qu'on a pu
le rendre meilleur on l'a fait sans égard au coût ou à la
peine.*

Résultat: Rien ne peut égaler la bière Dow.

La meilleure à tout prix

FM

Prime par la Force et par la Qualité

Vol. 1 No. 6

ABONNEMENT. \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. États-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandats-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Directeur
J.-L. K.-LAFLAMME



G. LAURIN
Gérant Général

Juin 1926

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
Édifice de La Patrie (Ch. 26) Montréal.
Tél. Lancaster 2754

Succursale à Toronto, Ont.
33, Richmond St. West - - Tél. Main 2083

WILLIAM L. BELL
Gérant de Publicité pour l'ouest.

Succursale à Manchester, N. H., U. S. A.
Suite 408, 22 rue Amherst

J. A. MARENGO
Gérant pour les États-Unis.

En Vacances!

NOS enfants sont en vacances. Ils ont quitté, pour la plupart, d'une âme légère et avec un cœur joyeux, les vieux murs entre lesquels, dix mois durant, ils ont écouté d'une oreille trop souvent distraite les leçons des professeurs. Ils songeaient peu à tout cela, il y a quelques jours, quand ils n'avaient de pensée et d'enthousiasme que pour leur liberté reconquise. Combien, du reste, s'arrêteraient à des considérations graves au moment où ils vont retrouver au foyer de famille les affections, les soins, dont le pensionnat leur donne la fausse illusion d'avoir été longtemps éloignés?

Ils ne songent guère, ces petits, à l'affection tendre, au souci constant et souvent triste, que marque, pour les parents, l'éloignement de ces fils de leur chair partis si jeunes et qui ne reviendront pas tout entiers. C'est le lent et inexorable travail de la vie qui les prend, qui les pousse dans les sentiers où il nous a nous-mêmes poussés. La loi est là qui n'a guère varié depuis qu'il y a des parents et des enfants, qu'il y a des écoles et qu'il y a des vacances.

Mais si les exercices de fin d'année réunissent vieux et jeunes sous un même toit, ils les y réunissent pour des motifs différents. Les uns, heureux de faire voir avec quelle mesure de succès ils ont essayé leurs pas sur la route où leurs devanciers, à une époque déjà lointaine, ont aussi marqué leur empreinte de jeunesse, les autres, soucieux de tant d'avenirs en boutons, mais combien joyeux de se sentir revivre et continuer dans la génération qui se lève, tous oublient pour un instant les cruautés de la vie pour n'en plus voir que les côtés riants, pour n'en plus mesurer que les perspectives pleines de promesses.

L'enseignement de ces fins d'années scolaires est de ceux qui durent. Et je ne parle pas ici des mille et un incidents d'une vie d'écolier qui sont comme les étapes atténuées de notre première jeunesse. Tout cela nous revient plus tard au spectacle qui se répète mais où nous avons cessé de jouer un rôle. Une foule d'enseignements, jusque-là passés inaperçus, reprennent vie dans notre mémoire, et souvent nous n'avons qu'à fermer les yeux en écoutant les conseils donnés par l'hôte d'honneur d'une distribution de prix, pour croire que nous sommes encore où nous étions il y a longtemps, et que notre nom serait inscrit au palmarès du jour que nous n'en éprouverions aucune surprise.

Nous nous disons, à ce réveil d'émotions lointaines: "Ce conseil, on nous le donna un jour. Comme la scène est différente, et pourtant, comme le drame, à part les acteurs, est resté le même!" Tant la vie qui nous reste tient éternellement par ses fibres les plus vivantes à ce qui fut notre jeunesse!

Parmi les conseils qui ont été donnés, cette année à la jeunesse étudiante, il en est un qu'on lira avec intérêt parce qu'il nous est présenté comme le testa-

Publié le 15 du mois par la
COMPAGNIE DE PUBLICATION MON MAGAZINE,
Montréal
(Laflamme & Laurin), Éditeurs-propriétaires
Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau
de poste de Montréal.

ment moral d'un grand Français qui, redevenu le plus humble parmi ses concitoyens, en est resté le plus grand.

M. Clémenceau, le "Tigre de France", parlait, un jour, à Nantes, devant les élèves du vieux lycée où il fit lui-même ses études. Le grand Vendéen, dit le "Journal", demanda aux lycéens de s'approcher de lui, car il voulait leur parler comme un vieux camarade à de jeunes amis.

NOCTURNE

*Cheveux épars, âme troublée,
Je souris au songe d'amour
Dont la nuit brève m'a comblée.*

*Dédaignant l'univers vivant,
Après ce rêve de folie,
Je trouve le jour décevant.*

*Nuit, rendez-moi ma rêverie
Et faites attendre le jour:
Je veux revoir l'ombre chérie.*

*Qu'importe que l'enchantement
Prenne la fuite vers la nue,
Je vais le rejoindre en dormant...*

*Ciel de minuit et de dentelle,
Ciel de neige, ôtez le manteau
Mollement tombé sur mes ailes.*

Hélène CHARBONNEAU.

"Ne voyez pas en moi, dit-il, un vieil hibou déplumé qu'on a cloué aux portes des granges parce qu'il a osé pousser un cri d'appel dans la nuit. Je viens vous apporter le témoignage d'une vie terminée, vous dire que la vie n'est pas une fête, que c'est la lutte pour tout ce qu'il y a de beau dans le monde: la famille, le courage, la noblesse, la générosité."

Après avoir évoqué ses souvenirs d'écolier, après une allusion émouvante à la France pacifique qui, pendant quarante ans, fit tout pour éviter la guerre, après avoir "avoué crânement", fait toujours observer le "Journal", qu'il n'avait pas cru tout d'abord à la victoire possible parce qu'il savait la France peu

préparée, malgré tout le courage de ses enfants à recevoir le choc d'un ennemi sans cesse renouvelé, M. Clémenceau conclut:

"C'est très beau de se jeter à l'ennemi, mais il y a un autre courage que celui du soldat sublime qui est bien de notre race: il faut avoir aussi celui pour lequel il n'y a pas de fleurs, pas de cérémonies, pas de monuments: le courage civique. On peut mériter le nom d'homme dans toutes les situations. C'est pourquoi, ô mes jeunes amis que je ne reverrai plus, car j'ai déjà un pied dans la tombe, je vous dis: "Retrouvez vos manches, lancez-vous dans la mêlée, et faites votre devoir, tout votre devoir!"

Il avait, auparavant, rappelé qu'au sortir du lycée, malgré sa joie d'essayer ses ailes, il s'aperçut vite que "dans la vie il y a plus de poussées à recevoir qu'à donner." De là le conseil, simple et fort, qui apparaît comme le résumé de la sagesse de tous les temps.

Mais ce conseil-là, des voix connues, aimées, nous le donnaient aussi quand nous étions jeunes; on le répétait hier à nos petits en leur remettant les récompenses qui représentaient à leurs yeux les premières victoires.

Sans doute, les mêmes préoccupations patriotiques, nées d'une longue liquidation de la guerre, ne lui donnaient peut-être pas la note claironnante qu'il prenait sur les lèvres du "Père la Victoire". Pourtant, le conseil était bien le même, et, si l'on y songe bien, il ne pouvait pas être autre. A des préoccupations moins vives mais non moins sacrées, il invitait au même effort constant de l'intelligence et du cœur. Aussi, comme nous écoutions ces beaux discours, le cœur rempli de cette douce angoisse que provoquent toujours dans les âmes jeunes, déjà fortement impressionnées par la succession rapide d'événements heureux, le ton d'une parole grave et le mystère d'une émotion vive!

Nous sentions bien qu'au fond des manifestations dont nous étions les héros émerveillés, il y avait autre chose que la joie de nous savoir heureux; que si tant de personnalités diverses se donnaient rendez-vous à une fête dont nous étions les objets, c'est que dans cet accord des émotions, dans cette unanimité à nous applaudir, reposait un principe auquel nous n'étions pas étrangers, s'élaborait une œuvre qui un jour serait nôtre. Les leçons mêmes reçues pendant l'année, rapprochées des premiers enseignements reçus au foyer, établissaient dans nos esprits cette pensée que l'école n'était que la famille agrandie. Dans l'un comme dans l'autre cas, le même conseil apparaissait sous des formes diverses, mais avec la même persistance et la même intensité. Les mots de sacrifice, de douleur, de lutte, murmurés autour de nous ne semblaient pas être autre chose que la raison d'être de ce conseil lui-même toujours donné sous le couvert du même mot: le devoir.

M. Clémenceau, fort, sans doute, du fait qu'il s'adressait à une jeunesse mûrie plus vite par un contact tragique avec l'épreuve, a poussé plus loin l'enseignement et dit: "Retrouvez vos manches, lancez-vous dans la mêlée et faites votre devoir, tout votre devoir."

Or, ce conseil vaut pour les jeunes de tous les pays. Nous le rapportons ici aux nôtres que la vie n'effraye pas encore mais que l'avenir attend et invite.

POUR LE PROCHAIN NUMÉRO :

VISIONS FUGITIVES, roman canadien, par Louis-Vincent Hurtubise — LA MAISON AU SOLEIL, roman, par Raymond Clauzel — LES TOILES DÉCHIRÉES, nouvelle par Albert Payson Terhune — MINOU ET MINETTE, étude de chats, par Gaëtane de Montreuil. — ARTICLES D'ACTUALITÉ — POÈMES — ILLUSTRATIONS — MODES — SCIENCE MÉNAGÈRE, ETC.



Les confort du "Home" tout en étant éloigné

Le "Confort du home" n'est plus seulement le confort dont vous ne pouvez jouir que sous votre toit.

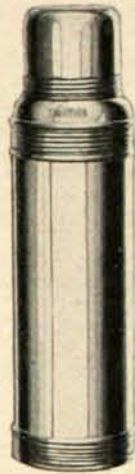
La "Thermos" vous permet d'emporter avec vous le confort du home partout où vous allez — un approvisionnement portatif de nourritures et de boissons chaudes ou froides, dans des bouteilles "Thermos", trousse pour l'auto, ou jarres d'aliments (voir illustration ci-dessus). Services complets pour l'auto, \$17.00 et plus. Bouteilles d'une pinte pour l'auto, \$2.50 et plus.

Assurez-vous que ceux qui restent à la maison ne soient pas privés, même pour peu de temps, du confort de leur "Thermos". Ayez assez de bouteilles "Thermos" pour la maison et les excursions.

Demandez à votre fournisseur de vous faire voir le véritable et complet assortiment "THERMOS", et vous trouverez le "THERMOS" qu'il vous faut exactement à un prix modéré et attrayant.

THERMOS BOTTLE CO., LTD. - TORONTO
Aux Etats-Unis: New-York. En Angleterre: Londres.

GENUINE
THERMOS
REG. TRADE MARK
VACUUM BOTTLE



C'est une "Thermos"
ou ce n'est pas une
"Thermos"

Pour être certain d'obtenir le service "Thermos" rappelez-vous que toutes les bouteilles à vide ne sont pas des Bouteilles "Thermos". Il n'existe qu'une seule Bouteille "Thermos". Cherchez la marque de fabrique "Thermos" imprimée sur le fond de la botte.

SOIR TRISTE

Dans mon pauvre cœur las, toute la nuit s'engouffre;
Maman j'ai froid! maman j'ai peur! maman je souffre!
Et mon cœur me fait mal tellement, tellement,
Que tu en pleurerais, si tu savais, maman!
Si tu savais comment la vie, âcre et cruelle,
Tua tous les espoirs que j'avais mis en elle.
Dès le matin j'étais parti vers le Bonheur,
L'Idéal plein la tête et l'Amour plein le cœur.
Je croyais tous les mots des chansons de nos mères,
Je courais, bras tendus, vers l'appel des chimères.
Je croyais à la fleur, au rire et à l'amour,
Je croyais au soleil, à la beauté du jour...
Mais le Bonheur planait plus haut que mes atteintes,
Et j'ai trouvé le vide à toutes mes étreintes.
Et je pleure la mort de mes anciennes Foies
Au val ensoleillé des quinze ans d'autrefois.
Dans la douceur du soir qui coulait sur les choses,
J'avais rêvé de longs aveux, de romans roses.
J'avais fait un autel de mon cœur languissant,
Dans l'espoir qu'une femme entrerait en passant.
J'avais une âme pleine, et débordante, et lourde,
Et je voulais l'ouvrir à tous comme une gourde.
J'avais tendu mes grands désirs comme un filet,
Mais le frêle oiseau bleu, en me narguant, filait...
Sous les balcons d'amour, aux clairs de lunes neuves,
Je chantais le printemps à la douleur des veuves.
Je chantais mes espoirs en de clairs avenir,
La ruine légère à mes vieux souvenirs.
Je voulais, mon refrain éclos aux nuits de fièvres,
Pouvoir en le disant le briser sur des lèvres.
Et j'ai crié mon mal, et j'ai mordu mes mains
Et j'ai traîné mon deuil à travers les chemins.
Mais à tous mes sanglots, à toutes mes prières,
On jetait des mots secs et durs comme des pierres.
Et je râlais toujours mon refrain étouffant...
C'est si lourd un grand cœur dans les mains d'un enfant!
Sur mes Idéals blancs noyés dans les ciboires,
Sur mes Idéals morts, tombent les neiges noires.
Et dans mon cœur la nuit s'engouffre immensément,
Maman j'ai froid! maman j'ai peur! maman! maman!

ERNEST MCKAY.

Montréal-Sud, 6 juin 1926.

A nos abonnés

Nous prions nos amis dont l'abonnement expire à partir du mois de juin — et de mois en mois dans la suite — de vouloir bien nous adresser le renouvellement sans retard pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans le service de leur magazine.

Ils ont été avec nous, dès le premier numéro de notre publication — une faveur pour laquelle nous les remercions chaleureusement — et nous comptons qu'ils voudront rester à la tête de notre grande famille qui dépasse maintenant les 20,000.

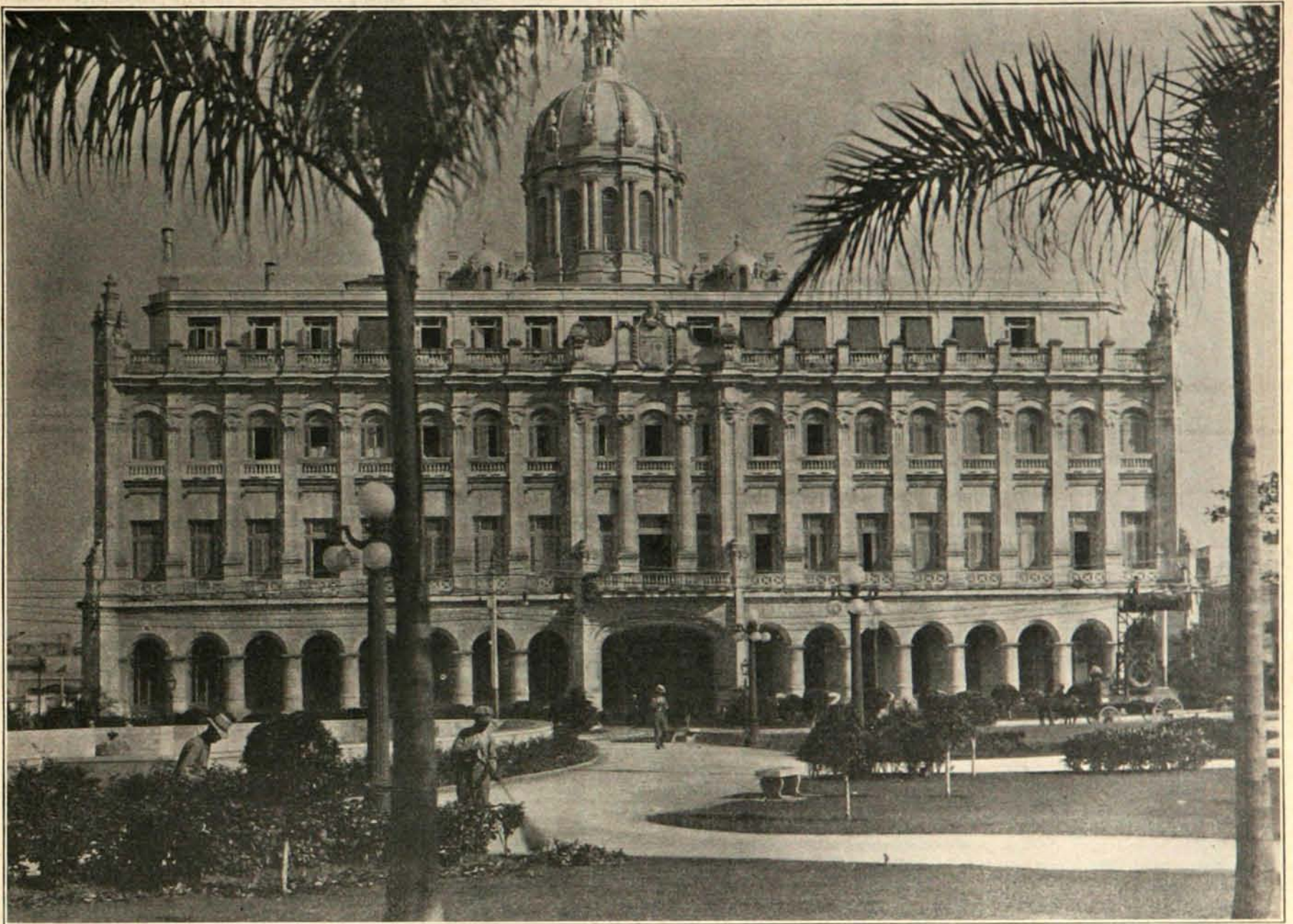
A nos concurrents

Notre concours se termine définitivement le 30 juin. Aucun changement ne sera apporté à cette date.

La liste des gagnants sera publiée dans le numéro de juillet.

SOMMAIRE DU MOIS DE JUIN 1926

	Page
EN VACANCES!	1
LA PERLE DES ANTILLES <i>Ernest C. Digby</i>	3
BRIGITTE (roman)	6
L'UNIVERSITE DE MONTREAL EN VOYAGE	8
LE REFUGE (roman) <i>Jacques Baschel</i>	10
UNE COURSE A L'OR AU CANADA <i>Claude Marois</i>	12
LE CHATEAU SOUS LES ROSES (suite et fin) <i>Pierre Villetard</i>	14
LES BEAUX COINS DE CHEZ NOUS (Les Cantons de l'Est)	18
LE FEU QUI REPREND MAL, IIIème Acte <i>Pièce de Jean-Jacques Bernard</i>	19
TRAVAUX A L'AIGUILLE — Modes	21 à 33
SCIENCE MENAGERE:	
GELEE ET CONFITURE	34
MANIERE D'APPRETER LES ŒUFS	35
BIEN PARLER SA LANGUE <i>Hélène Charbonneau</i>	42
MESANVENTURE D'UN COQ BLEU (conte) <i>Robert Choquette</i>	42
LA BOITE AUX LETTRES	50



Le palais de la Présidence à la Havane. Résidence du Président de la République

LA PERLE DES ANTILLES

CUBA — le merveilleux marché pour l'exportateur canadien

Par ERNEST C. DIGBY (1)

D'APRES les termes du traité qu'il a négocié avec les Indes Occidentales le Canada s'est ménagé une chance exceptionnelle d'augmenter son commerce d'exportation. Le prestige Canadien, dans les Indes Occidentales est très grand, et il ne fait pas de doute que l'on devrait mettre à profit toutes les ressources diplomatiques à notre disposition pour resserrer les relations entre ces îles et le Canada.

Il y a là un sentiment sympathique qui repose sur des causes profondes. D'abord, l'influence britannique est considérable dans toute l'Amérique Latine, puis la valeur, pour un Canadien, du titre de citoyen britannique n'est jamais plus apparente que lorsque l'on visite les pays étrangers.

Cela est dû, évidemment, au soin particulier accordé à nos affaires par les diverses légations anglaises, aussi bien qu'à la courtoisie et à la sincérité des représentants diplomatiques.

De plus, il y a l'intérêt qui s'attache à la situation que nous occupons à Cuba, où notre système de banque est fortement établi, où nos compagnies d'assurance-vie sont exceptionnellement bien vues par les citoyens cubains, où le capital canadien, où les financiers canadiens ont contribué au dévelop-

pement du pays par la construction des chemins de fer et l'exécution d'autres entreprises d'intérêt public.

La "Royal Bank of Canada", la "Canadian Bank of Commerce", la "Bank of Nova Scotia" sont, à Cuba, des institutions financières avec lesquelles il faut compter.

Cinquante pour cent des échanges monétaires de l'île, en puissance sinon de fait, l'île la plus riche du monde, se font par l'entremise des banques Canadiennes.

La "Confederation Life", la "Imperial Life", la "Sun Life", la "Manufacturers Life" démontrent à ce peuple industriel la valeur de l'assurance-vie à un degré qui permet d'augmenter rapidement ce genre d'affaires. Il n'est pas de pays au monde où la finance canadienne ne joue, toute proportion gardée, un rôle plus considérable qu'à Cuba.

On a une idée du vaste champ d'action offert par Cuba aux entreprises financières et commerciales en consultant les rapports du commerce de la jeune république pour l'année finissant avec le mois de juin 1925. Le commerce extérieur de Cuba y donne un total de \$724,685,893, dont \$434,855,295 en exportations et \$289,830,598 en importations.

On voit, par ces chiffres, que la balance de commerce favorable à Cuba dépasse \$145,000,000 et représente, pour sa population de 3,300,000 habitants, une somme de \$446. par tête. La superficie de cette république insulaire est à peine deux fois celle de la Nouvelle-Ecosse et, cependant, en 1919-1920, la grande année dans le commerce cubain, l'année de "la danse des millions", comme l'on disait alors, le commerce extérieur de Cuba fut de \$1,290,000,000. Cette année-là 75% de ce vaste commerce se fit avec les Etats-Unis, et 25% avec les autres pays.

Le commerce s'est réparti plus équitablement durant les années qui suivirent la guerre et, à l'heure présente, Cuba achète environ les deux-tiers de ses importations aux Etats-Unis, et un tiers dans les autres pays.

Cette tendance à distribuer son commerce un peu dans tout l'univers ne fait qu'augmenter, et c'est peut-être la meilleure preuve, à part un désir profond de commercer avec nous, que le Canada pourrait développer dans l'île un commerce considérable.

On dit depuis longtemps que le commerce suit le drapeau. Comme question de fait, le commerce est à celui qui va le chercher. L'histoire de Cuba

(1) Clichés C.P.R.



Une future étoile des cinémas

et de ses relations avec les Etats-Unis, depuis 25 ans, prouve deux choses: premièrement que le commerce suit le drapeau; deuxièmement, que le commerce est à celui qui va le chercher.

Depuis l'établissement de la république Cubaine, en 1902, son commerce extérieur, dont 65% au moins se fait avec les Etats-Unis, a augmenté de 700%. Mais le petit point à observer ici c'est qu'on y préfère les Etats-Unis. La république américaine y a élevé sa représentation diplomatique au rang d'une ambassade, c'est qu'elle a auprès des Cubains un service consulaire et commercial parfaitement organisé.

Et, entre parenthèse, je me demande ce que serait devenue Cuba, et jusqu'à quel point le commerce de notre Nouvelle-Ecosse aurait pu en bénéficier, si la Grande-Bretagne n'avait pas, il y a quelques années, retiré son drapeau qui flottait sur le "Morro Castle", et n'avait pas abandonné l'île à un siècle de mal administration et de corruption espagnoles. Il y a là, pour nous, un enseignement à retenir quand nous songeons aux îles Britanniques du sud. Nous pourrions peut-être trouver un profit infiniment plus considérable que ne l'a rêvé le plus enthousiaste d'entre nous à traiter généreusement nos "provinces tropicales" des Caraïbes.

Les événements politiques des derniers vingt-cinq ans sont dressés, à Cuba, des barrières formidables contre le commerce canadien. Contrebalançant l'attitude sympathique dont j'ai parlé, et l'annulant, il y a ce mur traître par lequel, à cause d'un traité passé avec les Etats-Unis, la république cubaine accorde une préférence générale de 25%.

C'est là le terme d'un arrangement spécial faisant partie d'un traité mais qui, contrairement à l'opinion répandue, n'empêche pas Cuba d'accorder le même avantage aux autres pays qui voudraient lui accorder des avantages équivalents.

Les Cubains, toutefois, reprochent à ce traité tarifaire consenti aux Américains d'être prohibitif dans le sens, au moins, qu'en leur accordant une préférence de 25% ils leur donnent accès à un marché éloigné de toute concurrence. Le sucre cubain, qui est le cœur, le sang du cœur, du pays, ne reçoit pas, aux Etats-Unis, une préférence correspondante, parce que la préférence américaine de 25% accordée au sucre cubain n'est pas telle qu'elle garantisse que les Américains achèteront la production entière de la petite république.

On a tenté de temps à autres, d'obtenir pour le Canada un traité avec Cuba, mais toujours avec ce même résultat que l'on se butait à un mur impénétrable.

Il nous reste à faire deux choses: premièrement de continuer à rechercher les moyens de conclure avec Cuba un arrangement nous permettant d'y rencontrer la concurrence à chance égale — et à ce propos, tout ce que nous demandons c'est une égalisation tarifaire. Deuxièmement, en travaillant, même sans succès, pour obtenir cela, découvrir si, à défaut de pouvoir renverser le mur, nous ne pourrions pas le franchir.

Prenons nos pommes de terre comme exemple. L'unique raison qui fait que les Provinces Maritimes sont capables de vendre leurs pommes de terre à Cuba, c'est qu'elles produisent un type et une qualité

qui répondent au désir des Cubains. Leurs produits sont, d'ordinaire, emballés de la façon suivante: sacs de 180 livres (Nouveau-Brunswick), sacs de 90 livres (Île du Prince Edouard), barils de 150 livres (Nouvelle-Ecosse). Les pommes de terre canadiennes n'atteignent que rarement le marché de Cuba sous une autre forme.

D'une façon générale, quand nos récoltes le permettent, le Canada domine le marché des pommes de terre à Cuba. Durant les mois de juillet, août, et une partie de septembre. Cependant, le produit américain y entre pour une part avec son produit des régions chaudes du Sud.

D'autres produits canadiens sont vendus à Cuba, comme le lait condensé qu'on y expédie en grandes quantités d'Ontario par la route de New-York. Les Cubains ont une préférence marquée pour le lait condensé, tout spécialement comme breuvage. Sa proportion de gras en fait un article particulièrement favorable au climat chaud de l'île.

Le fait que le lait de vache, pour n'offrir aucun danger, doit être "certifié" favorise le produit en conserve. Sur ce point, la concurrence vient d'Europe et des Etats-Unis.

Le poisson, sous diverses formes est un item important de l'alimentation à Cuba. La morue séchée occupe la première place et on en importe beaucoup. Sous la même forme séchée, on demande aussi le hareng et le "haddock".

De même pour le fromage canadien et nombre de produits canadiens qui pourraient être cités.

Il est donc évident que les Cubains désirent se procurer nos produits et que le problème d'un commerce Canadien avec eux n'est pas insoluble. De fait, cela devrait plutôt stimuler les producteurs Canadiens, en tous genres, car il reste acquis qu'en dépit de la préférence accordée aux Etats-Unis, une préférence qui, je puis le dire, n'est pas acceptée sans regimber, si l'article canadien, depuis la pomme de terre jusqu'au rail d'acier, est supérieur à celui de ses concurrents, il n'est pas de pays au monde où l'on tient compte plus qu'à Cuba de la qualité et de la valeur données pour l'argent du client. De plus, on trouvera là l'excellente base de tout commerce international, c'est-à-dire un sympathique désir de commercer avec nous; pour le reste, c'est à nous d'y voir.

Voici une liste des principales exportations canadiennes à Cuba durant les neuf mois finissant le 31 décembre 1925. Ce sont les derniers chiffres donnés par le Ministère du Commerce:

ARTICLE	QUANTITE	VALEUR
Pommes de terre, minots	2,232,877	\$2,251,824
Whiskey.....gallons	111,552	732,026
Farine (blé).....barils	94,738	709,217
Morue (séchée)...quintaux	77,432	685,510
Lait (condensé). "	25,030	291,745
Carbure de calcium "	64,747	255,227
Automobile.....	82	94,182
Légumes (en conserve) ..	410,113	20,713

De grandes quantités de carbure de calcium sont expédiées à Cuba, tous les ans, et on en demande davantage. Dans les banlieues des grandes villes, et dans les villages des campagnes le carbure de calcium est employé pour l'éclairage. Le Canada envoie de plus en plus de ce produit à Cuba.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt d'attirer l'attention sur le commerce de la farine. Cuba importe annuellement environ 1,200,000 barils de farine; un sixième, soit 200,000 barils, vient du Canada; cinq meuneries canadiennes bien connues font seules, pratiquement, ce commerce, d'après le "Bulletin" publié à Ottawa par le Ministère du Commerce.

La farine canadienne souffre d'un désavantage de 35 cents par baril de 200 livres. L'importateur cubain tient toujours compte de cette différence tarifaire quand il achète de la farine canadienne. De là l'obligation, pour le meunier canadien, de donner des prix plus bas que ceux de son concurrent américain pour les mêmes qualités de produit. "Il est douteux qu'il y ait un produit méritant une attention plus sérieuse de la part de l'exportateur canadien à Cuba", dit le rapport du ministère, "et cela, surtout, depuis que l'on a établi des communications maritimes directes avec Cuba". Les firmes canadiennes y ont déjà obtenu de beaux succès dans le commerce des

farines, une situation dont les perspectives d'amélioration sont excellentes.

A part les avantages que pourraient offrir des ententes commerciales entre les deux pays, il ne faut pas oublier nombre d'autres facteurs, faciles à utiliser qui favoriseraient le développement graduel du commerce Canado-Cubain par les voies normales.

Il en est deux qui se présentent à l'esprit, tant ils sont apparents. Actuellement le conseil-général de Cuba au Canada est établi à Halifax. Or, ceci peut être d'un certain avantage pour Halifax, au seul point de vue de cette ville, mais au point de vue national — ce qui, en fin de compte serait aussi à l'avantage d'Halifax — est-ce qu'il ne devrait pas aussi y avoir à Ottawa un consul Cubain qui pourrait, aussi, se tenir en relations plus suivies avec les ministères.

Il y avait un consulat Cubain à Ottawa avant la guerre; pourquoi ne pas le rétablir?

De notre côté, nous avons grand besoin, d'une représentation à Cuba. Nous n'y avons pas de représentant commercial, en ce moment, et pourtant, voilà bien un marché plein de promesses pour les produits canadiens de toute nature, un marché de près de 4,000,000 d'habitants, situé sur la route même de notre commerce avec les Petites Antilles. Même si le gouvernement canadien était d'avis que nos relations actuelles avec Cuba n'y justifieraient l'établissement d'un bureau considérable, il pourrait, quand même, s'y faire représenter par un attaché



Vue de la campagne cubaine

qu'il nommerait au Consulat Britannique de la Havane, un agent qui surveillerait dans toute l'île les intérêts purement Canadiens.

Il n'existe pas de service postal pour les colis entre Cuba et le Canada; et ceci nous amène à parler d'un autre article de commerce très important, le tabac, qui ne pourrait que bénéficier considérablement de ce système s'il était organisé.

Les exportations de tabac, sucre et cigares de Cuba au Canada augmentent constamment en quantité et en valeur comme on en peut juger par les chiffres suivants:

EXPORTATIONS DE SUCRE

Année finissant jan. 1925	Année finissant jan. 1926
106,971,312 lbs.	401,427,134 lbs.
d'une valeur de \$4,623,144	d'une valeur de 12,716,443

EXPORTATIONS DE TABAC MANUFACTURE

Année finissant jan. 1925	Année finissant jan. 1926
616,204 lbs.	632,603 lbs.
d'une valeur de \$673,566	d'une valeur de \$634,783

EXPORTATIONS DE CIGARES

Année finissant jan. 1925	Année finissant jan. 1926
13,592 lbs.	14,691 lbs.
d'une valeur de \$97,173	d'une valeur de \$196,814

Aux Canadiens qui seraient tentés de méconnaître la valeur de Cuba parce qu'ils ne savent pas ce qu'est véritablement cette île merveilleuse, je n'offre pas d'autre preuve de sa richesse, de sa virilité, de sa production énorme, de son inépuisable fertilité de l'esprit de progrès qui y règne, qu'un voyage sur le



LA HAVANE — Vue à vol d'oiseau prise de "Morro Castle"

train qui va de Santiago à la Havane, de l'extrémité sud-ouest à l'extrémité ouest de l'île; ils auront sur un parcours de 700 milles, par la fenêtre du compartiment, une vue admirable d'interminables plantations de canne à sucre. Pendant des milles et des milles ces plantations les frapperont par leur ressemblance avec nos vastes champs de blé, car la canne à sucre et le blé, à leur première croissance, ont une ressemblance frappante.

Pour obtenir une juste idée des possibilités commerciales énormes de l'île de Cuba, on n'a qu'à visiter la Havane, la plus grande ville des Antilles, le rendez-vous de milliers de touristes qui trouvent dans ce Paris du Nouveau-Monde tous les attraits des villégiatures les plus fréquentées de l'Europe, avec le charme incomparable du climat, avec la beauté captivante de la nature La vie Américaine. A la érité, notre vieil ami Christophe Colomb n'était pas loin de la vérité quand il la proclama "la plus belle terre que les yeux de l'homme aient jamais vue" le jour où il aborda dans l'île, le 24 octobre 1492.

Je cite les détails supplémentaires suivants empruntés à l' "Encyclopédie de la Jeunesse" (p. 3420, vol 10):

"Les environs de la capitale de la Perle des Antilles nous offrent maintes excursions intéressantes qui auront pour principal intérêt de nous faire constater l'extraordinaire richesse de l'île. Le sol produit pour ainsi dire de lui-même le sucre, le tabac, le café, le cacao, le coton, l'indigo, le riz, le maïs.

"Après le sucre, le produit le plus important est le tabac, et sa culture ne cesse de s'étendre au détriment même de certaines autres cultures qui sont à peu près abandonnées. Nous n'en serons pas surpris, si nous nous souvenons que le tabac est une plante indigène de Cuba.

"Nous verrons également des plantations de café, des cultures d'ananas, des vergers d'orangers et des champs d'une sorte d'agave qui fournit une fibre textile comparable au chanvre. Un voyage dans cette grande Antille est donc des plus attrayants, bien que les moyens de transport ne soient pas tout à fait ce qu'ils devraient être. Le réseau des chemins de fer a un développement de 1,500 kilo mètres et un grand nombre de lignes restent isolées les unes des autres; de plus le matériel est peu confortable et insuffisant. Il est vrai que les villes principales, étant presque toutes situées sur les côtes, peuvent avoir des communications entre elles par la mer.

"Ces principales villes, bien inférieures comme population à la Havane, qui compte 300,000 habitants, sont cependant de grands centres, comme Santiago, 72,000; Matanzas, 90,000; Cienfugo, 66,000; Puerto Principe, 50,000".

"Enfin, le soir venu, le voyageur aura peut-être la chance de découvrir quelques spécimens de ces extraordinaires *cacuyas*, étranges insectes phosphorescents ressemblant à des scarabées, et qui sont à nos vers luisants ce qu'une lampe électrique à arc est à une bougie. La lumière qu'ils projettent est si vive que les naturels, lors de l'arrivée des Espagnols, s'en servaient comme de moyen d'éclairage après les avoir emprisonnés dans unealebasse percée de trous. Aujourd'hui, l'on a conservé encore cet éclairage naturel; on les emploie en guise de lanterne, pour se diriger la nuit; les dames en posent parfois dans leur coiffure comme ornement."

La position géographique de Cuba, au point de vue stratégique, est la meilleure au monde, par rapport, surtout, au continent Nord-Américain, située comme elle est dans la mer des Antilles et à l'entrée du Golfe du Mexique.

Pour cette raison Cuba a toujours été dénommée la "Clé du Nouveau-Monde et la Forteresse des Indes." Parmi les républiques hispano-américaines c'est la plus rapprochée de l'Europe.

Le climat délicieux de Cuba est tempéré par les brises de la mer. Durant l'hiver le mercure y descend rarement en bas de 60°; en été il n'atteint que rarement et ne dépasse jamais 90°. La Havane est toujours agréable; même dans les plus grandes chaleurs on y est toujours confortable à l'ombre; on n'y connaît pas l'insolation.

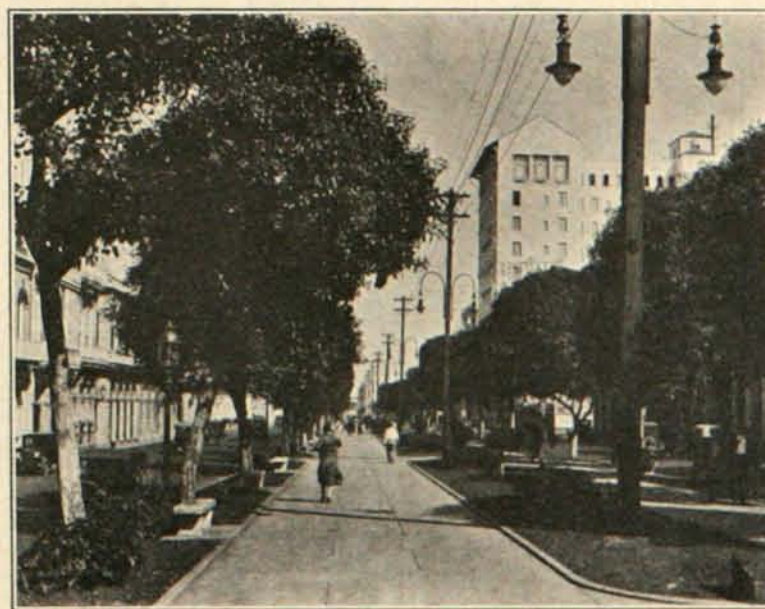
La nature a doué cette île de toutes ses gloires et l'a enrichie de tous ses trésors.

Sauvons les arbres

Température et Tourisme

UN vieux basque dont la maison chevauche la crête de la belle colline de Mouguerre, au-dessus de Batynne, me montre le panorama superbe, si beau, que, dans tous mes voyages, j'en vis rarement de comparables.

— Ces replis de terrain jadis étaient boisés. Nos collines étaient réputées pour leurs chênes magnifiques. Voyez cette cuvette formée par ces quatre hauteurs où paissent ces moutons, dans mon enfance, c'était un bois touffu, nous y allions jouer, nous amusant à découvrir le ruisseau qui y serpentait. Il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus de cours d'eau, essayez même de planter des chênes, ils végèteront, ils auront "la maladie", ils mourront vite.



CUBA — La Pasco Prado à la Havane

Puis le vieux Basque me dit: "Depuis qu'on a déboisé, dans notre région comme ailleurs, les saisons semblent bouleversées. Nous n'avons plus d'hiver, nous n'avons plus d'été. Je me souviens avoir vu l'Adour. Il me désigna la belle vallée où serpente le large fleuve majestueux — pris par les glaces d'une rive à l'autre en dépit de la marée qui se fait sentir jusqu'ici. C'était un hiver rigoureux, mais sain et, par contre, nous avions des étés chauds. Aujourd'hui, la pluie et le froid viennent à contre-temps et la chaleur est ou prématurée ou tardive..."

Jadis un de mes amis citoyens en me parlant des saisons interverties, irrégulières, avortées, avait accusé en termes véhéments, sans songer à cacher qu'il était ennemi du progrès, la jeune et étonnante T.S.F. "Toutes ces ondes qu'on envoie par le ciel, toutes ces antennes réceptrices, voilà le mal. Les hommes modernes sont présomptueux lorsqu'ils pensent être assez forts et savants pour pouvoir contrarier l'harmonie de la nature..."

Mon vieux Basque, lui, croit aux méfaits de la "déforestation" ainsi qu'on dit, non dans le Lettré, mais au Ministère de l'Agriculture. Et la vieille sagesse paysanne tombe d'accord avec les observations des fervents de la géographie, de la géologie, de la météorologie, etc., etc.

La déforestation, mot nouveau pour un mal qui empire, sévit avec intensité. Pendant la guerre et depuis la guerre, on a abattu des forêts sans contrôle, sans mesure et M. Durand, alors ministre de l'Agriculture, fit, il y a quelques mois, cette révélation que, "depuis la guerre, le déboisement systématique de la France a suivi une progression constante: sait-on que 170,000 hectares ont subi une déforestation complète, chiffre qui représente la disparition de cent hectares par jour".

La contre-partie est bien modeste, trop modeste. On ne reboise que cent hectares par semaine. Le calcul serait facile à faire pour montrer en combien de temps les belles forêts françaises auront cessé d'exister. Pour réparer bien mal les ravages commis au cours de ces dernières années — si une loi interdisait le déboisement et si une autre loi favorisait le reboisement — il faudrait près d'un quart de siècle d'efforts et de réussite, car souvenez-vous de ce que dit le vieux Basque: "Les chênes ne poussent plus comme autrefois". Ce qui est vrai pour les chênes à Mouguerre, l'est pour les châtaigniers ailleurs, pour les oliviers sur la Riviera, pour les peupliers dans le Centre de la France.

Il y a donc bien des raisons pour protéger les forêts et les arbres. D'abord parlons de la pluie et du beau temps puisque tant de voix autorisées signalent ce danger, puis de la difficulté, de la longueur, presque de l'impossibilité de trouver une guérison et enfin parlons du tourisme.

Là la question est double encore: il faut craindre les changements de climats en des régions jusqu'ici privilégiées, il faut aussi s'attendre à voir les touristes et les peintres délaisser les contrées qui n'ayant pour elles que le pittoresque de la nature le mutilent et l'annihilent. En Bretagne, dernièrement, protestation véhémement et justifiée d'un syndicat d'initiative contre la décision d'un conseil municipal, décrétant qu'un figuier centenaire, orgueil du bourg, devait être abattu, afin de dégager la place publique dont il est l'ornement, on s'indigne en pensant qu'une fois cette belle sculpture vivante détruite, le même Conseil Municipal ne sera pas long à la remplacer par un monument encombrant élevé à la mémoire d'une gloire locale bien obscure.

(Voir la suite page 51)



Oh! comme la vie d'écolière me semblait plus facile



SOIR d'automne dans une chambre d'auberge... L'antique lampe à pétrole, coiffée de son abat-jour en carton, envoie un pauvre rond de lumière sur la table où j'écris et que j'ai décorée d'une branche de houx. Il ne fait pas chaud du tout, malgré la flamme claire d'un fagot, et j'ai dû remettre mon manteau de voyage. Mais, quels que soient la laideur de la chambrette, la médiocrité de l'éclairage, le froid humide qui m'enveloppe, je me trouve d'une humeur charmante. Comme le disait Cyrano:

Le clair de lune coule aux pentes des toit bleus

et ses rayons féeriques coulent aussi dans l'âme pour la remplir de jolies pensées. Je dois l'avouer: il y a quelques jours, je me montrais fort maussade. Naturellement, ce n'était "pas de ma faute": la mauvaise humeur peut toujours se justifier! Je déteste la rentrée. S'être amusée, avoir flâné, avoir rêvé, à la mode d'autrefois qui est la mode de toujours, devant les paysages ensoleillés, et puis remettre dans la malle les petites robes claires les sweaters aux couleurs de fleurs et de fruits, reprendre le train, revenir à Paris dans un appartement qui semble petit, sombre, étouffé, qui sent le camphre et la naphthaline, faire des courses, des rangements interminables et poussiéreux: vraiment, cette chute dans la réalité ressemble à la descente tragique d'un avion qui volait en plein ciel.

Et, cette année la rentrée me déplaisait plus que jamais. L'an dernier, c'était tout simple: je reprenais ma vie d'écolière. Bien que munie de mes deux bachots, je continuais à suivre de nombreux cours. Mais voilà que j'ai dix-huit ans. Mes parents me laissent libre de poursuivre mes études ou de mener la vie familiale et mondaine. Moi, j'hésite... Oh! comme la vie d'écolière me semblait plus facile! Certes, j'ai envie de m'amuser un brin, et pourtant je m'ennuierais à en pleurer, s'il fallait m'amuser tout le temps. Et, je puis l'avouer ici bien bas, tout bas... je pense trop à l'avenir pour me plaire à organiser le présent. Cet été, un sentiment délicieux est venu m'attirer vers le frère de mon amie Chantal, et j'espérais que lui aussi m'aimait sans le dire. Mais, à présent, je n'en suis plus du tout sûre. On

qui gâte beaucoup sa fille, trouva bien vite le moyen de guérir cette humeur chagrine, — qu'on l'appelle neurasthénie ou mauvais caractère.

— Je dois aller dans le Morvan pour un voyage d'affaires, dit-il. Vaux-tu venir avec moi, Brigitte?

Bien sûr, je voulais venir! Laissant avec joie ce vilain Paris d'octobre à la figure grise, à la perruque rousse, je partis vers la grande campagne où le soleil rit encore, où les arbres sont en grande toilette de pourpre et d'or.

— Couvre-toi bien ma petite fille; la saison est déjà froide dit maman.

— Laisse là-bas ton cafard, recommanda mon petit frère Denis.

Quant à mon frère aîné, je crois bien qu'il va se fiancer. Il ne daigne plus abaisser son regard sur la pauvre Brigitte. Une seule personne compte: c'est la jeune Arlette aux cheveux d'or qu'il secourut pendant une panne d'auto.

II

ME voilà rentrée pour de bon. J'ai retrouvé ma jolie chambre grise et rose où les souvenirs de l'été semblent faire danser des rayons de soleil malgré novembre et ses vilains brouillards. Que d'événements, menus en apparence, mais grands, très grands pour moi, se sont déroulés depuis le dernier hiver! Dix-huit ans, mon entrée dans le monde avec une robe rose et une âme joyeuse. La découverte du printemps; les jouissances d'art à l'Exposition; les courses après la balle au tennis de Neuilly; et puis les baignades de mer où la vague me berçait entre le bleu du ciel et le bleu de l'eau; les danses un peu folles au son du jazz avec la bande de mon amie Huguette; la bienheureuse paix de la campagne près de la chère petite Chantal; les voyages, les randonnées en auto: et, dominant tous les rêves, tous les paysages, une ombre aimée, celle d'Olivier Hauteville, le frère de Chantal, l'artiste chrétien, qui fit disparaître tous les vilains petits fantômes qui prétendaient m'entraîner vers le flirt et la frivolité.

J'aime toujours à m'amuser, mais de la bonne manière. Et j'ai découvert que, pour bien s'amuser,

BRIGITTE

“Pourquoi donc les romanciers font-ils s'arrêter au mariage la belle histoire?”

PAR

BERTHE BERNAGE



prétend qu'Olivier Hauteville ne songe pas au mariage, qu'il veut voyager, travailler librement pendant plusieurs années. Il attend... alors, je dois aussi attendre; mais je suis trop ardente, trop vive, pour supporter cette attente. Et j'ai du chagrin plein le cœur en songeant qu'un hiver recommence où je devrai jouer le rôle de "jeune fille à marier". Je ne saurai pas, je deviendrai trop mondaine, je perdrai mon temps. Non, non, je ne suis pas faite pour l'attente. Je veux vivre tout de suite!

Toute ces idées-là auraient fini par me rendre neurasthénique, maladie que je n'ai jamais pu comprendre chez les autres. Mon jeune frère déclara que j'étais odieuse; maman m'adressa doucement quelques reproches bien mérités. Papa,

il faut d'abord travailler. Je travaille! On prétend que les jeunes filles d'autrefois, à force de rêver au mari, vivaient comme dans une salle d'attente, pareilles à ces braves voyageurs qui sommeillent en s'ennuyant jusqu'à l'heure du train. Quelle horreur! J'étoufferais dans la salle d'attente. Au lieu de rêvasser, je veux préparer le beau voyage...

Mais qui m'appelle au téléphone? C'est Huguette qui m'annonce sa visite. Elle sera ici dans dix minutes. Je tire un tout petit bout de langue rose dans la direction de l'appareil, car cela m'agace de voir Huguette. Il me semble qu'elle m'entraîne par la main du mauvais côté, du côté des jeunes filles égoïstes et garçonnières. Et, je l'avoue tout bas, je trouvais parfois amusant qu'elle m'entraînât de la sorte. Mais c'est fini, mam'zelle Huguette! Vous allez voir une Brigitte grave comme un docteur en Sorbonne, une Brigitte...

Deux heures après: mam'zelle Huguette a trouvé une Brigitte aussi prompte à rire qu'elle-même. Beaucoup plus, même. Le rire d'Huguette sonne un peu faux. Et pourtant, elle prétend ne rien faire d'autre que s'amuser!

Elle entre dans ma chambre. Une gravure de modes. Mince, serpentine, avec un manteau à godets ourlé de fourrure. Une bouche en carmin. Des joues ocrées. Des cheveux plus courts que jamais. On s'embrasse. On bavarde. On rit. Décidément, je ne saurai jamais rester grave comme un docteur en Sorbonne. Cela m'amuse, de rire. On parle toilettes. J'avais bien vite enfilé une robe neuve... à godets, et Huguette a daigné approuver ma tenue:

— S'il n'y avait pas ce chignon!

Cela, c'est le sujet brûlant.

— Laisse mon chignon, répondis-je un peu rageuse. Et dis-moi ce que tu penses faire cet hiver. Nous n'allons plus en classe, ma chère. C'est notre première rentrée de grandes jeunes filles. J'ai des projets, des projets à remplir vingt vies.

— Que tu es drôle! dit Huguette en se mirant dans sa petite glace. Raconte-moi tes belles idées. Tu me distrairas. J'ai le cafard.

— Fais comme moi: travaille!

— Travailler! Décidément, c'est le mot à la mode. Figure-toi que papa me répète tous les jours que nous vivons dans un temps troublé et qu'il veut que je sois capable de gagner ma vie. Alors je vais apprendre la sténo et la dactylo. Me vois-tu tapant sur une machine? Je serai bien obligée de prendre des leçons, parce que papa, qui ne commande pas souvent, entend qu'on lui obéisse; mais je rage, et je suis bien décidée, ma petite, à faire, le plus tôt possible, le mariage riche.

— Huguette, tu es folle! Il faut bien mieux travailler que se marier sans amour.

— Alors, tu cultives toujours la petite fleur bleue? Tu retardes, ma chère. Et tu t'apprêtes à gagner ta vie?

* L'année dernière j'aurais peut-être adopté les opinions d'Huguette. Mais, décidément, l'ombre chère d'Olivier Hauteville m'inspire. Je défendis mes idées avec l'énergie d'un petit lionceau:

— J'espère bien me marier. Mais je ne chercherai pas l'argent, comme toi; je veux épouser un homme de valeur; mais, pour plaire à un homme de valeur, il faut valoir quelque chose, ma petite. Et puis, j'entends bien être capable de me tirer d'affaire toute seule, au besoin. Aussi, je vais continuer mes études, travailler sérieusement l'anglais, le dessin, la musique. D'autre part, je suivrai un cours de coupe, un cours de cuisine. Je m'occuperai des pauvres. Je lirai des bouquins sérieux. J'irai entendre des conférences en Sorbonne.

Huguette avait posé son minuscule chapeau de velours sur ses genoux et m'écoutait, en se recoiffant, avec la désinvolture qu'elle apporte à toutes choses.

— Ma chère, dit-elle, tu ne feras jamais tout cela. Je te connais, va; tu aimes à t'amuser. Bientôt, tu seras infidèle à la cuisine, puis à la Sorbonne. Tu abandonneras ton dispensaire ou ta crèche, et tu viendras retrouver la folle Huguette à la danse. Je parie

III

Qu'avant deux mois, tu ne songeras plus au travail. Maintenant je me sauve. Je vais chez la couturière. Impossible de porter les robes de l'année dernière. Et je veux être belle pour trouver le fiancé riche.

Elle enfonce d'un coup de poing son petit chapeau, fredonna le refrain à la mode, et soudain s'embrassa, avec un rien d'attendrissement dans la voix:

—Tu vaux mieux que moi, mon pauvre chou. Je ne crois pas du tout que tu tiennes tes belles résolutions, mais c'est déjà bien d'en prendre. Moi, je ne saurais même pas

Et elle partit, en balançant sur ses bas transparents les godets de son manteau à la mode

J'étais un peu en colère. Pourquoi douter de mes résolutions? Huguette prétend me connaître; mais elle ne connaît pas le vrai moi, le bon, celui qui se sent grandir tous les jours, depuis que j'aime Olivier. J'ai réfléchi longtemps, le tricot en main, car je déteste rester oisive. Et puis l'idée me vint de prier tout en tricotant. C'est si sot d'essayer de réfléchir toute seule, quand le Saint-Esprit ne demande qu'à nous éclairer! J'ai prié... et tandis que le "pull-over" destiné à mon frère Denis grandissait entre mes mains, la paix venait avec la prière.

Enfin, maman est entrée... Oserai-je l'avouer? Je n'avais même pas songé à lui soumettre mes fameux et vastes projets. Pourtant, les mamans doivent connaître la vie un peu mieux que nous autres. Je lui fais place à côté de moi, sur le divan gris et rose. Je sens bien qu'elle attend, qu'elle espère les confidences de son indépendante petite fille. Et je me décide à parler. Je remets en question la Sorbonne, la cuisine, la coupe, l'anglais, le dessin, l'harmonie, le dispensaire, sans oublier les lectures, l'anglais, le tennis, le footing. Elle me dit tranquillement, avec son joli sourire intelligent et jeune:

—Il faudrait choisir, Brigitte. Si tu entreprends tant de choses, tu ne feras rien de bon, et tu ne réaliseras aucun progrès moral. As-tu vu travailler, cet été, le jardinier de tante Marthe? Il émondait les arbres pour leur faire porter de plus beaux fruits. Veux-tu que nous l'imitions?

En cinq minutes, maman mit de l'ordre dans mon fouillis. Il fut décidé que, sans abandonner la musique ni l'anglais, je donnerais beaucoup de mon temps au dessin décoratif, que je prendrais les leçons de coupe et que j'entendrais un cours en Sorbonne.

—Maman, je voudrais aussi faire du bien, m'occuper des pauvres, comme Chantal!

Elle sourit de nouveau. Derrière Chantal, j'en suis sûre, elle voyait la chère figure si parfaite dont j'essaye de me rapprocher. Mais jamais encore je ne lui parlai d'Olivier, je ne peux pas! Maman attend, toujours patiente et douce.

—Faire du bien? Ma chérie, aurais-tu le courage d'accomplir une œuvre obscure, pas du tout à la mode? Je te propose ceci, tout simplement: aider une mère de famille dans la peine. Je connais une jeune veuve qui voudrait gagner un peu d'argent pour élever ses quatre enfants. Consentirais-tu à la remplacer chaque jour pendant une heure ou deux, gardant les petits, raccommodant, cuisinant au besoin?

Je fis la moue... Cette forme de charité me déconcertait. Maman me conseilla de réfléchir jusqu'au lendemain. Mais me voilà décidée. Il me semble que la charité cachée est la plus belle la plus chic, la plus conforme à l'idéal d'Olivier et de Chantal. D'ailleurs, en étant mère de famille, deux heures tous les jours, je ferai mon apprentissage... Je viens de dire à maman:

—Cela y est. J'accepte. J'irai soigner les quatre marmots.

Maman a paru tout heureuse!

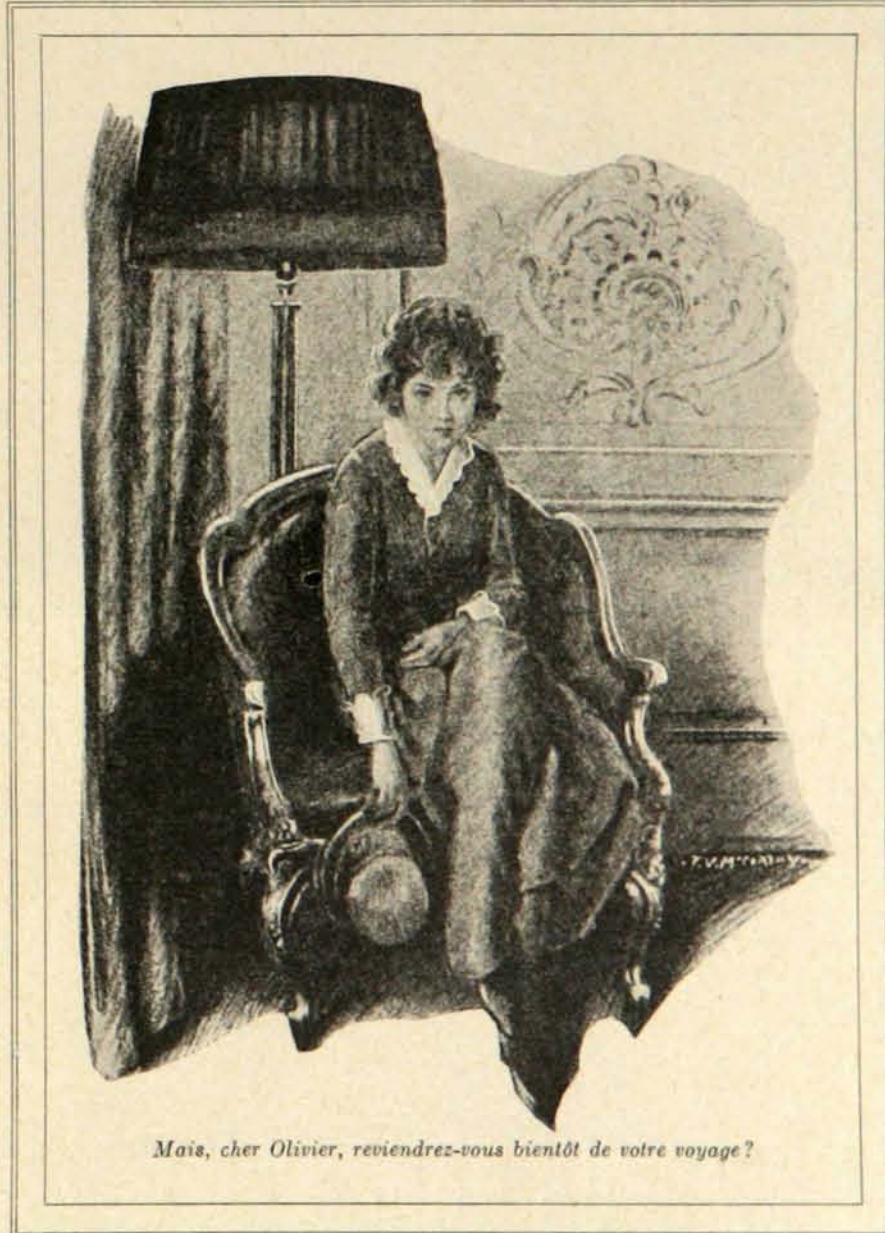
—Ma grande fille, je suis contente de toi!

Je me laissai embrasser; mais, comme j'avais un peu envie de pleurer d'avoir fait ce sacrifice et que je ne voulais pas pleurer, je me suis mise à parler chiffons. Maman m'a écoutée avec la délicate bonté qui lui est habituelle, comprenant très bien que je modernise mes robes, à condition que je le fasse moi-même. Et voilà comment les plissés, les godets et les rubans mettent leurs envolées futiles au milieu des graves et belles résolutions de Brigitte.

Oh! comment je vais bien travailler, cet hiver! Mais, cher Olivier, reviendrez-vous bientôt de votre voyage? Je vous attends, vous savez; et je ne suis même pas sûre que vous m'aimiez...

CHANTAL m'écrivait hier: "Nous revenons à Paris, Brigitte! Nous revenons tous! Je dis avec maman l'adieu aux Buissonnets, toujours jolis malgré l'hiver. Mon frère quitte l'Italie. Je vais te revoir! Et cette pensée me console un peu de quitter la campagne. Je te rapporterai du gui, du houx et des petites pommes rouges. Toi, tu me conteras les nouvelles de Paris. A bientôt, ma meilleure amie!"

J'ai déchiré en mille morceaux la grande feuille bleutée. J'aime tendrement Chantal, et pourtant je souhaiterais ne jamais la revoir. Car Chantal, c'est la petite sœur d'Olivier; elle lui ressemble. Et je veux oublier ce regard, cette voix, tout ce qui révèle des âmes toutes pareilles et très hautes, comme il n'en existe guère à présent. Je ferai comme Huguette: je m'amuserai, je dénicherai un riche et niais petit jeune homme qui m'offrira une superbe bague de fiançailles, en attendant l'auto et le collier de perles. Et je dirai adieu à tous mes beaux projets de perfectionnement



Mais, cher Olivier, reviendrez-vous bientôt de votre voyage?

moral, de vie féconde, bienfaisante. Olivier ne m'aime pas.

Je ne me fais pas d'illusions. Je sais bien que, sans être vilaine, je n'ai guère que du chic, de la fraîcheur: la beauté du diable, dit tante Marthe qui méprise le genre à la mode. Or, les artistes aiment les beaux visages aux lignes classiques. Je ne possède pas une grosse dot. Et je ne suis point parfaite, oh! pas du tout! A en croire Yves et Denis, mes défauts prendraient des proportions extraordinaires. A en croire ma conscience, moins cruelle que mes frères, j'aime trop l'indépendance, les plaisirs, les succès mondains. Pour la moindre contrariété, je m'emporte à la manière d'une soupe au lait, et je frémis devant toutes les choses ennuyeuses qui s'appellent l'obéissance, le renoncement, la gêne, la privation. Voilà des aveux qui me font sentir à quelle distance je suis d'Olivier Hauteville. Ah! certes, il peut trouver mieux que moi. Et il paraît qu'il a trouvé...

Il a trouvé. C'est une belle jeune fille brune, au profil de médaille, aux grands yeux très lumineux. Son père est un sculpteur célèbre, professeur d'Olivier. Elle-même possède un vrai talent d'aquarelliste.

Comment Chantal ne m'a-t-elle jamais parlé de cette belle, trop belle Françoise?

Jeudi dernier, j'assistais à une messe de mariage, et, comme une petite sotte, je me sentais émue. La robe blanche, la musique, les fleurs, les anneaux échangés tout cela serait-il bientôt pour moi? Fermant les yeux, j'évoquais à la place de cette grosse petite Odile blande — l'héroïne de la fête — Brigitte Louvain, très longue, très mince, toute rose sous le nuage de tulle blanc. En esprit — les jeunes filles sont absurdes! — je voyais quêter mes amies toutes vêtues de rose! j'aime le rose! Et voilà Brigitte qui reçoit à la sacristie les félicitations de la foule, voilà Brigitte qui redescend lentement la nef de l'église au bras d'un cher marié, un peu plus petit qu'elle et qui boite légèrement de sa blessure de guerre. Les portes s'ouvrent toutes grandes sur la place ensoleillée. Les orgues exultent. Et je suis heureuse.

Ah! la fable de Perrette est toujours vraie! J'avais remarqué parmi les quêtuses une belle personne en velours bois de rose qui trouvait moyen de paraître plus chic que les autres, tout en gardant une dignité à l'ancienne mode.

—Connais-tu cette beauté? demandai-je pendant le lunch à Huguette la bien informée.

—La grande statue drapée de velours? riposta dédaigneusement Huguette, qui, étant toute menue, n'appréciait que les petits bouts de femmes. C'est Françoise Martin, la fille du sculpteur, grand patron d'Olivier Hauteville. Je n'aime pas son genre; elle n'est pas à la page; elle me donne envie de bâiller. Tiens, passe-moi des sandwiches. Très chic, ce lunch; il faudra que je regarde sur le papier des petits fours l'adresse du confiseur. La grosse Odile fait le beau mariage, il me semble. Et pourtant, nous sommes mieux qu'elle, ma chère! Cela l'engonce, ce satin blanc!

Huguette mangeait avec une gourmandise révoltante. Quelle horreur qu'un lunch de mariage à l'heure actuelle! On croirait que les invités n'ont pas mangé depuis trois jours. Moi, j'aime les bonnes choses, certes; mais j'aurais honte de faire ainsi l'assaut du buffet. Laisant Huguette empiler six sandwiches entre le pouce et l'index, "pour que cela ait plus de goût", je me rapprochai d'un groupe de jeunes femmes inconnues qui venaient de causer avec la fameuse Françoise Martin; par miracle, on n'en disait que du bien.

—Très en beauté aujourd'hui, Françoise. Et aussi aimable que jolie. Tout le monde l'admire. Et elle deviendra une grande artiste. Avez-vous vu les toiles qu'elle expose rue La Boétie? Une couleur, une fermeté de dessin vraiment étonnantes.

—On prétend qu'elle va bientôt se marier. Elle épouserait le meilleur élève de son père: Hauteville, vous savez bien, ce jeune sculpteur qui voudrait renouveler l'art religieux? Le père désire beaucoup voir ce mariage s'accomplir, et la belle Françoise, dit-on, attend, avec impatience qu'Hauteville revienne d'Italie, où il s'est pénétré d'esprit franciscain.

—Cela fera un ménage de saints, car Françoise possède toutes les vertus. Voulez-vous du café glacé, ma chère, ou un sorbet?

Voilà ce qu'on entend aux lunches de mariage. Et il faut rester souriante quand même, sans laisser voir à personne qu'on étouffe de chagrin.

IV

BRIGITTE DANS LA LUTTE

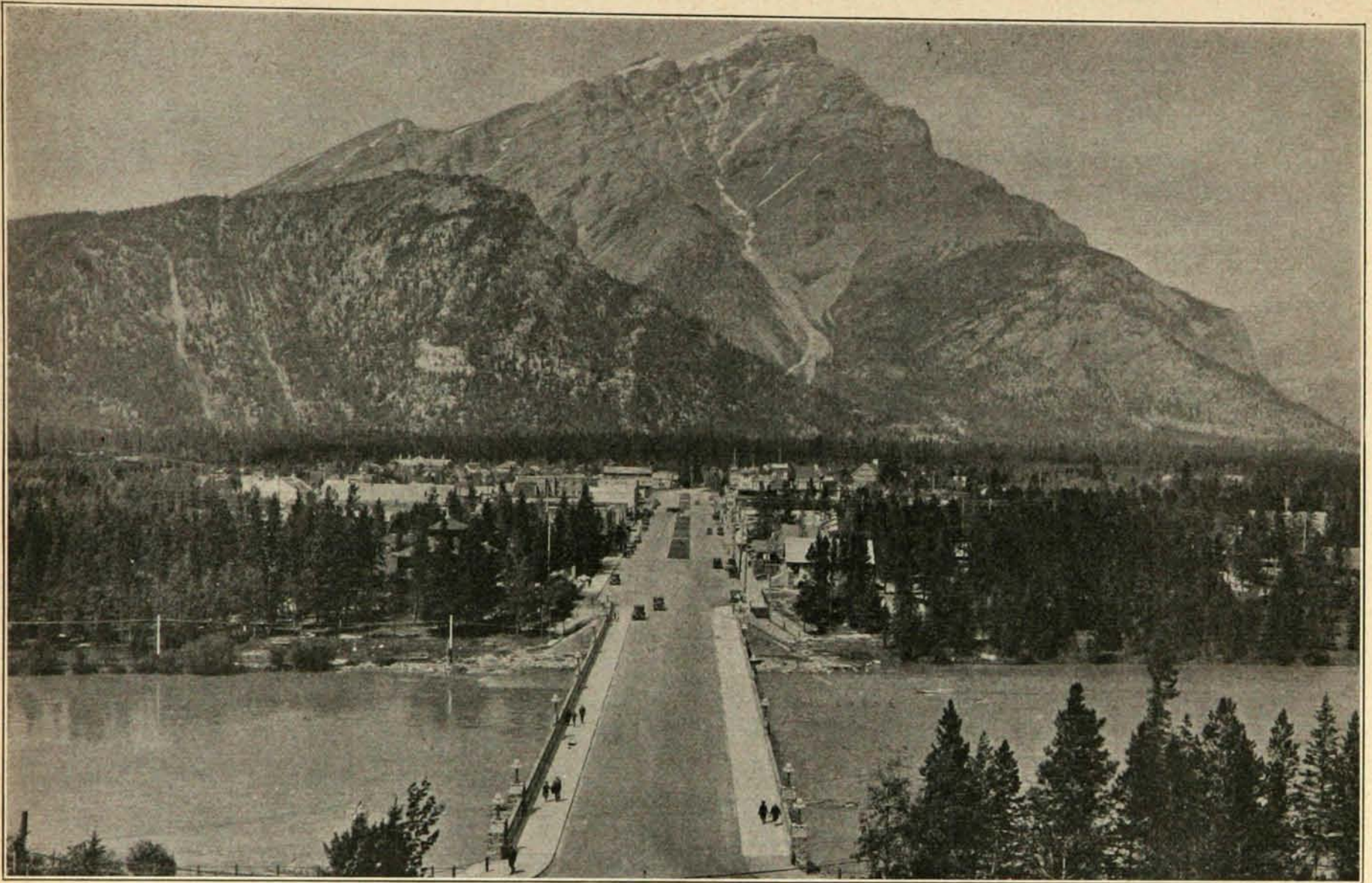
JE viens de me regarder dans la glace, car Denis m'avait déclaré:

—Ma chère, tu prends l'air trop grave. Cela ne sied pas à ton genre de beauté. Tu ferais mieux de rire. Mais, sans doute, mademoiselle a des peines de cœur.

Oh! l'exaspérant petit frère! Il y a quelques semaines, je lui aurais envoyé une gifflée. Maintenant, je deviens une drôle de Brigitte, patiente comme un petit mouton. Denis a de la chance, car mes gifflées d'autrefois...

Autrefois! C'est tout de même affreux, à dix-huit ans, de parler d'autrefois comme les vieilles dames. Et je n'ai pas vieilli du tout: non, la glace m'a montré, en ce soir de décembre, les mêmes joues roses, les mêmes yeux dorés qu'au printemps; je ne suis ni maigrie, ni pâlie, ni... enlaidie, ô mon méchant petit frère, mais il y a tout de même quelque chose de changé, une ombre plus grave, plus douce, qui

(Voir la suite page 43)



La ville de Banff, station thermale réputée. Au fond, le Mont Cascade.

L'Université de Montréal en Voyage⁽¹⁾

Deuxième randonnée transcontinentale sous la direction de
M. le Chanoine Emile Chartier.



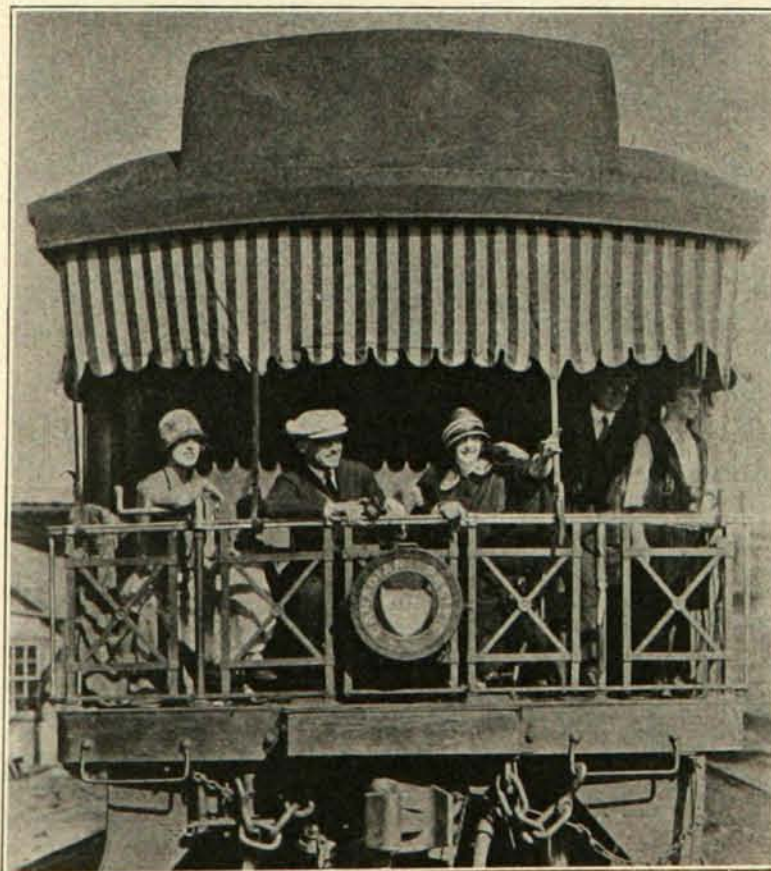
EN ce moment où il n'est question partout que de tourisme et de la venue prochaine en notre pays de nombreux visiteurs étrangers, il est opportun de signaler d'une façon toute particulière l'œuvre utile dont l'Université de

Montréal a pris l'initiative pour développer chez nos compatriotes le goût des voyages au Canada, surtout des grands voyages qui permettent de se rendre compte des multiples aspects que présentent nos territoires. C'est là faire œuvre d'éducation nationale et pratique et l'on ne saurait trop louer ceux qui ont pris la responsabilité d'un mouvement qui unit si bien l'utile à l'agréable.

Déjà l'an dernier, sous l'habile direction de son recteur Mgr A.-J.-V. Piette la grande institution d'éducation montréalaise conduisait par delà les Montagnes Rocheuses et jusqu'aux rives du Pacifique, un fort contingent d'excursionnistes de langue française recrutés dans l'est du Canada et dans la Nouvelle-Angleterre. Devant le succès de cette première tentative et considérant l'extrême satisfaction manifesté par tous ceux qui traversèrent les provinces canadiennes sous l'égide de l'Université, il a été récemment décidé de renouveler cette expérience.

Les excursionnistes se mettront en route le 3 juillet prochain. Le voyage, cette année, sera sous la direction personnelle de M. le Chanoine Emile Chartier.

Jamais croyons-nous, avant que l'Université de Montréal prenne l'initiative d'organiser ces



Le plate-forme observatoire d'un express transcontinental

voyages à la Côte du Pacifique, a-t-il été offert aux Canadiens de langue française une pareille occasion de visiter le Canada en d'aussi avantageuses conditions. Confort, économie, intérêt, variété dans les moyens de transport, agréables compagnons parlant la même langue et ayant une mentalité commune, ce sont là les principales caractéristiques de l'excursion transcontinentale annuelle de l'Université, une excursion qui se recommande tout spécialement à ceux qui veulent passer des vacances charmantes et hautement instructives.

Notre grande université montréalaise a voulu faire œuvre d'éducation, en prenant sous sa tutelle cette entreprise touristique nouveau genre. Elle ne pouvait certes être mieux inspirée. Car les Canadiens de langue française ne se doivent-ils pas de connaître d'abord le Dominion avant d'aller voyager dans les pays étrangers? Et dans cette campagne d'éducation sur les choses canadiennes, c'est à ceux des classes dirigeantes de notre population à donner l'exemple: à nos politiciens, à nos professeurs et instituteurs, à notre clergé, à nos professionnels, industriels et commerçants, enfin, à tous ceux qui portent intérêt au Canada, à son histoire, son développement, ses industries, ses ressources et ses beautés scéniques.

Ce second voyage transcontinental de l'Université, qui promet cette année de remporter un succès considérable, permettra à ceux qui le feront de traverser nos vastes territoires, de Montréal jusqu'à la Côte du Pacifique, et de visiter en cours de route les centres et les villégiatures les plus intéressants du pays. Durant trois semaines exactement, les heureux excursionnistes voyageront par train spécial, bateaux et automobile, dans six pro-

(1) Clichés du C.P.R.



Les promenades à cheval sont un sport en grande vogue dans les Rocheuses

vinces du Dominion; ils rouleront pendant des jours entiers dans les vastes prairies de l'Ouest, ils franchiront les gigantesques Montagnes Rocheuses et traverseront au retour les Grands Lacs canadiens, de Fort-William à Port McNicoll. En 21 jours, ils auront couvert, en mettant à contribution presque tous les moyens de locomotion modernes, la distance considérable de 6,554 milles. Et pourtant, durant ce temps, ils auront pu s'arrêter à Winnipeg, Régina, Moose-Jaw, Calgary, Banff, Windermere, Nelson, Penticton, Vancouver, Victoria, Revelstoke, Lac Louise, Banff, Edmonton, Saskatoon, Fort-William, Toronto et Niagara. Ils auront surtout eu le temps d'admirer tout à leur aise les splendides panoramas des Rocheuses et de la Côte du Pacifique.

En s'associant à la Cie du Pacifique Canadien pour cette entreprise, l'Université de Montréal savait que pour ce qui est du confort, ses voyageurs auraient tout lieu d'être parfaitement satisfaits. L'expérience de l'an dernier a plus que justifié ses prévisions.

Il convenait donc qu'elle lançât sa deuxième excursion sous les mêmes auspices. Le Pacifique Canadien, cependant, ne sait pas seulement mettre en service des trains rapides et modernes, d'excellents bateaux, de luxueuses hôtelleries et un personnel parfaitement stylé; son réseau permet en outre de

traverser les provinces canadiennes dans leurs parties les plus intéressantes, de toucher tous les grands centres canadiens, ainsi que nos plus beaux endroits de villégiature. Il suffit, pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur l'itinéraire préparé en vue de la prochaine excursion de l'Université à la Côte du Pacifique.

Arrangé par des experts, il ne saurait être plus complet et plus pratique. Le nord de l'Ontario, le lac Supérieur; les prairies, Winnipeg, Régina, Calgary, etc.; les Rocheuses, Banff, Lac Louise, le canyon Fraser, etc.; la Côte, Vancouver et Victoria. Au retour: les districts fruitiers du sud de la Colombie, le lac Kootenay, la route Banff - Windermere, Edmonton, Saskatoon, Fort-William, les Grands Lacs, Toronto et les chutes Niagara. C'est le Canada presque tout entier

qui aura défilé sous les yeux du voyageur. Il serait difficile de concevoir un itinéraire plus varié pour un voyage de 21 jours.

L'Université de Montréal a compris l'importance qu'il y a pour nos compatriotes d'être parfaitement renseignés sur tout ce qui concerne le Canada. C'est pourquoi elle veut bien, dans le but d'encourager les Canadiens-français à voyager chez eux d'abord, prendre sur elle d'organiser ces grandes excursions de vacances jusqu'à la Côte du Pacifique.

C'est là l'occasion rêvée pour le professionnel ou l'homme d'affaires désireux, de varier l'emploi de son temps de vacances. Jamais voyage plus attrayant ne peut s'offrir à un moment plus opportun et sous de plus heureux auspices. Confort et service insurpassables, absence de tous soucis et d'ennuyeuses réceptions officielles, société de charmants compagnons de même nationalité, toutes ces choses sont autant de points qui militent en faveur de l'excursion de l'Université de préférence à toute autre.

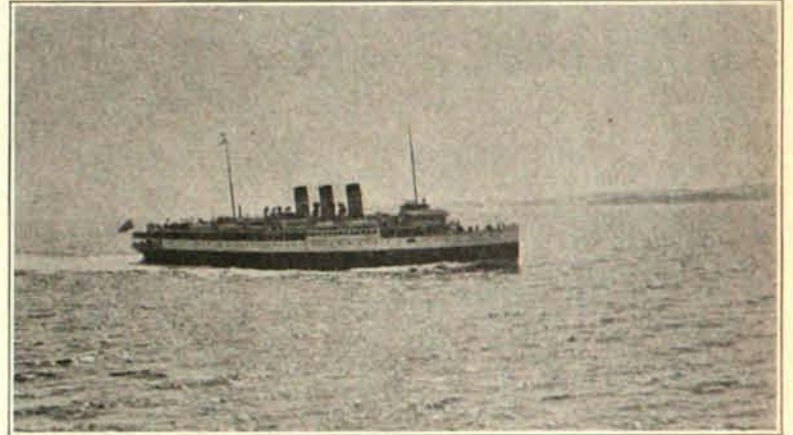
C'est le 3 juillet prochain que le train spécial de l'Université de Montréal quittera la gare Windsor

pour sa longue randonnée à travers nos vastes territoires. Il sera de retour dans la métropole le 24 suivant, ramenant dans leurs foyers, plus fiers de leur pays parce qu'ils le connaîtront mieux, les Canadiens qui auront eu la bonne fortune de faire ce beau voyage.

Et cette fois encore, comme l'an dernier, les excursionnistes pourront se réjouir de leur entreprise et en tirer les conclusions qui terminaient le beau récit que fit du premier voyage M. l'abbé Moreau:

"C'est ainsi que frais et dispos nous rentrions à Montréal, après vingt-un jours de délassement et d'observation, durant lesquels nous avons reçu la plus belle leçon de géographie de notre vie.

"Sur cette leçon se greffent de difficiles, d'angoissants problèmes politiques, économiques, de race et de religion. Si nous voulons maintenir sur tous ces points les droits de la justice, Dieu seul sait à quelles solutions nous aboutirons... Qui donc va enrayer l'émigration vers les Etats-Unis? Qui va assurer la



Le "Princess Kathleen", bateau du Pacifique Canadien sur lequel les excursionnistes de l'Université de Montréal feront la traversée de Victoria à Vancouver et retour.

survivance française, en ces régions fécondées par le dévouement de nos missionnaires? Qui va jeter un pont solide entre l'extrême-ouest et l'est de notre pays? Notre voyage nous aura fait toucher du doigt ces graves questions et nous aura appris à n'en parler qu'avec d'infinies précautions.

"Et l'Université de Montréal aura révélé son existence au soleil couchant."



Le parlement provincial de la Colombie-Anglaise, à Victoria



LE REFUGE

Par JACQUES BASCHET

(Suite du mois précédent)

Ce mariage serait une folie. Il est inadmissible qu'elle s'y résigne...

La pauvre femme n'insista pas et, de nouveau, se courba sur sa broderie.

Lorsque Germaine parut sur le seuil de la pièce, les trois femmes ensemble, avec la même anxiété, la dévisagèrent. Et toutes furent saisies d'étonnement. Ses gestes avaient toujours eu l'aisance, l'harmonie que donne naturellement l'accord des belles proportions. On la sentait vivre d'une si prodigieuse vie intérieure qu'il émanait d'elle, de son regard surtout, comme le rayonnement d'un foyer qu'on ne voit pas. Mais sa démarche à ce moment, tandis qu'elle s'avancait, révélait une sorte d'épanouissement subit. Son sourire gardait l'éblouissement de son rêve. Et tel était l'éclat de sa séduction que ses sœurs, qui l'admiraient, eurent un mouvement vers elle. Mais elle avait approché une chaise de celle de sa mère, et, ayant pris dans les siennes les mains qui tremblaient un peu, presque gaiement, elle disait :

— Eh bien, maman, nous avons à causer...

Mme Mazier comprit tout de suite que sa fille avait pris une résolution et qu'elle serait irrévocable. Elle attendait sa destinée. Ses paupières bleuies par le chagrin battirent d'émotion. Elle aurait voulu retarder la parole décisive qu'elle sentait toute proche, rester un moment encore dans son incertitude.

— Tu as bien réfléchi, mon enfant?...

— Non, très peu. Mais cela suffit. Et je suis certaine que tu n'hésites pas plus que moi. Ce mariage est impossible.

Germaine sentit qu'elle faisait s'écrouler un fragile espoir, bâti en secret et sans grande confiance, et qu'elle ajoutait de nouvelles ruines dans ce pauvre cœur désolé. Mais elle feignit de ne point s'apercevoir de cette déconvenue. Elle avait son bonheur à défendre.

— Je ne suis pas encore à l'âge où l'on se résout à de tels sacrifices, continua-t-elle. Nous connaissons très peu ce M. Ducros.

— Rien ne nous empêche de nous informer, de le fréquenter...

— A quoi bon? Sois franche. L'aurais-tu épousé?

— Oh! moi!...

Elle pensa à M. Mazier. Sans répondre, elle murmura, comme pour elle-même :

— Mon bonheur était trop beau, trop exceptionnel! Je l'ai payé cher... et pourtant, s'il le fallait, je le paierais avec plus de larmes encore...

— Songe, maman, que nous n'avons pas ce bonheur-là derrière nous. Je vois très bien, quand tu baisses tes pauvres paupières fatiguées, que tu t'enfermes avec tes beaux souvenirs de femme. Nous n'avons, nous, que des souvenirs d'enfant, et, si chers qu'ils nous soient, ils n'ont pas la vertu de nous aider à vivre. Nous en avons bien meublé notre cœur, mais de façon à ne pas gêner les autres, ceux que nous attendons...

— Que je vous plains, mes pauvres chéries!

— Mais non, la vie est belle malgré tout. N'oublie pas qu'elle t'a été douce pendant quinze années et que le seul rayon qui éclaire notre pauvre et froide existence nous vient encore de ces années mortes. Mais tu sais bien que notre jeunesse en pâtit un peu. Il ne faut pas, nous, que nous ayons peur de regarder la vie face à face. Nous ne savons plus retenir que les prédictions maussades. L'avenir ne peut ne contenir que de mauvaises choses. Sachons attendre. Et nous saisissons le bonheur à deux mains. Nous sommes quatre, maman; songe donc comme nous devrions être fortes...

— A la bonne heure! s'écria Michèle, j'aime mieux te voir ainsi, ardente, un peu déraisonnable...

— Oui, tenta encore Mme Mazier qui s'accrochait à ce mot imprudent, tu as peut-être tort de laisser échapper pour un mirage un bonheur possible...

— Dans dix ans, maman, tu me tiendras ce langage. J'aurai vraisemblablement épuisé toutes mes chances. Jusque là, je veux vivre, espérer, je veux avoir essayé mes forces. Et puis, vois-tu, aujourd'hui, j'ai confiance. La joie est bonne conseillère. Nous en étions un peu déshabituées, n'est-ce pas?

— Si tu es décidée...

— Si décidée que tu vas, dès ce soir, prendre la plume et écrire à M. Ducros.

— Quoi?... s'écria la pauvre femme avec un recul effaré, tu veux que j'écrive?

— Ce que tu voudras... que je suis bien résolue à rester vieille fille...

Et elle eut un sourire que personne ne comprit.

IV

Le lendemain était un dimanche. Après le déjeuner, les trois jeunes filles se décidèrent à sortir. Prisonnières de leur labeur, durant la semaine, elles éprouvaient ce jour-là le besoin de se détendre, de se rompre au grand air de la marche. Elles parlaient donc, cet après-midi de liberté, vers des buts lointains de la banlieue, d'où elles rapportaient des souvenirs d'horizons nouveaux.

Où irait-on? Germaine avait répondu d'assez mauvaise grâce aux propositions de ses sœurs. Mais, sitôt dehors, elle leur dit gaiement, d'un ton résolu qui tranchait les hésitations :

— Allons sans but, dans Paris, à l'aventure...

Et, sans attendre leur réponse, elle partit de l'avant, montrant l'autre côté de l'eau. Depuis le matin, elle avait son idée.

Grandes, presque de taille égale, elles allaient côte à côte, leurs hanches assez fortes ondulant au rythme d'un pas alerte. L'air aigre les fouettait au visage et avivait leur fraîcheur. Les passants se retournaient en croisant leur jeunesse.

Le pont franchi, elles traversaient les Tuileries, peuplés d'enfants gênés dans leurs fourrures, de promeneurs sortis par habitude et las de leur course transie, de soldats errants, désœuvrés, les bras ballants, cherchant le bruit de la foule, avant de se résoudre à l'hospitalité du café. Et Germaine s'étonna que ce fût là le chemin parcouru la veille, tous ces derniers matins, sous l'aube sale. Qu'y avait-il de changé pourtant? Elle regardait les branches frissonnantes, les gazons mouillés, la terre nue, la foule ennuyée, les enfants trébuchant dans la boue, et ses yeux s'émerveillaient de ce tableau gris d'hiver. C'est que de la joie chantait en elle. Et elle trouvait un plaisir enfantin à entraîner ses sœurs dans sa course heureuse.

Nicole tout à coup s'arrêta, essoufflée. On crut qu'elle allait reprendre haleine. C'était pour dire, amusée par l'idée qui l'avait saisie :

— Dites donc, ça y est... Le coup est porté. Le pauvre homme a sa lettre...

— Il se consolera, répliqua Michèle. Germaine a joliment bien fait.

— Pas si sûr.

Germaine souriait, calme, un peu distante, réfugiée dans son rêve.

— Un si beau mariage! C'était une chance unique, inouïe... On ne retrouve jamais ça... J'ai peur que notre sœur ne conserve des illusions... Rester vieille fille. L'horreur! Voilà des mots vides de sens pour moi... Et si je ne trouve pas?... On trouve toujours... Mais si... C'est une question de sacrifices... Tout vaut mieux qu'une vie si lamentablement manquée...

Rien n'était plus imprévu que d'entendre cette jolie petite personne, sage et distinguée, accepter ces compromissions. L'aînée s'en divertissait. Mais leur sœur, que hantait le souci de l'indépendance, de la dignité personnelle, s'indigna. Elle travaillait dix heures par jour, d'un labeur acharné, pour se créer une situation qu'elle prétendait ne devoir qu'à elle-même.

— Je sais bien que tu plaisantes, pas tout à fait cependant, et c'est insensé! Fonder notre bonheur sur le geste de sauvetage d'un homme séduit par nos manèges, et, si le courage lui manque de nous tendre la main, se dire que la vie est gâchée, perdue, cela jamais... Je veux pouvoir ne dépendre que de moi...

— Les joies de l'indépendance dans la demi-misère... railla Nicole.

— Je ne m'y soumetts pas de gaieté de cœur. Si le sort venait à me gâter, si je gagnais le gros lot, je vous

assure bien que je planterais là bouquins et concours pour me créer l'agréable existence d'une femme oisive. Je crois même que j'aurais un faible pour les toilettes très chic et très chères, qui me donneraient un peu de cette grâce dont je manque...

— Le gros lot pour nous, interrompit Germaine, c'est toujours le mari. Tes théories, ta liberté, ton travail, ce ne sont que des pis aller pour t'aider à attendre.

— Pas pour moi. Ça m'amuserait de me passer des hommes. Je n'ai pas ta sensibilité. Toi, tu es née pour les grands bonheurs ou les grands renoncements...

Et, comme Germaine faisait un geste de dénégation : — Si... si... je me comprends... Mais je suis contente de ton refus. J'avais peur... Faisons chacune notre vie...

— Comme tu tiens à te faire mauvaise! Pourquoi te former cette âme rigide et fermée, prête à toutes les défenses?...

Michèle n'aimait pas qu'on tentât de pénétrer en elle. Tout de suite sa fierté se cabrait. Mais, devant le visage tourné vers elle, ce visage où plus que jamais rayonnait la tendresse, elle sentit son orgueil céder.

— Parce que je veux me protéger contre ces souffrances, ces déceptions, ces révoltes, que les filles sans mari arrivent à tasser si serrées dans leurs cœurs qu'elles s'usent à en traîner le poids...

Et, après un silence, elle ajouta :

— Allez, nous sommes bien toutes les trois pareilles, peureuses devant notre avenir, lasses de notre présent si incertain, et pas assez courageuses pour oublier ce que nous avons été...

De leur allure vive, elles avaient dépassé les groupes qui se traînaient sur les trottoirs, le long des boutiques fermées. Germaine les avait menées vers la Butte, et elles commençaient à grimper par les rues étroites. Sa curiosité l'avait poussée là, curiosité de passer par le quartier de Lucien. Ce n'était pas avec l'espoir de le rencontrer. Est-ce qu'on peut compter sur une chance pareille? Non, c'était par plaisir de rôder autour des lieux qu'il fréquentait, de se sentir plus près de lui. Elle avait enfin ralenti le pas, non parce que la montée était rude, mais parce qu'elle était heureuse, sans impatience maintenant, et qu'elle savourait sa joie. Comme le domicile de Lucien était proche, elle se divertit à être imprudente et saisit l'occasion de parler de lui. Mais la conversation tomba. Elle s'en consola. Son allégresse se lui inspira d'autres curiosités. Les rues en labyrinthe l'amuserent. Le quartier lui plut. Son bonheur l'inondait.

Puis la pensée lui vint soudain que Lucien avait peut-être profité de son dimanche pour passer quai Voltaire. Elle n'eut plus que la hâte d'être de retour. Le jour baissait, le froid se faisait plus âpre. Par les rues assombries, la mélancolie des soirs tristes d'hiver descendait lentement. Germaine s'irritait maintenant d'être si loin, de n'oser sauter dans une voiture pour rejoindre Lucien dans l'appartement du quai où il se décourageait de l'attendre. C'était certain qu'il était là-bas, usant les heures à écouter Mme Mazier parler de ses souvenirs. Comment n'avoir pas songé qu'il saisirait l'occasion de son dimanche inoccupé pour la revoir?

Les trois sœurs revenaient vite, mais sans bavardage, sans gaieté, rompues par cette course trop rapide. Michèle et Nicole, interdites, sans comprendre, suivaient leur aînée, docilement, ayant observé son visage tout à coup soucieux, fermé, sous la clarté blanche des hauts globes électriques, qui, sur les grandes voies commençaient à clignoter, comme aveuglés dans la nuit.

Germaine, après la montée haletante des cinq étages, avait à peine ouvert la porte qu'un bruit de voix lui parvint. Elle avait deviné juste: Lucien l'attendait. Mais non, c'était le timbre d'une voix inconnue. Pressentant la vérité, le cœur serré par une peur irraisonnée, elle s'approcha. La porte n'était que poussée. Elle regarda. Assise près de la fenêtre, Mme Mazier, les mains fixées aux bras de son fauteuil, le corps penché en avant, comme pour s'aider à la fuite, considérait avec stupeur le visiteur, dont la

silhouette se découpait sur la lumière de la lampe. Un bruit de chaises, et la jeune fille n'eut que le temps de se jeter dans sa chambre.

Les voix murmurent à présent dans l'antichambre. Puis c'est le silence. Une porte s'est refermée.

Germaine est dans la salle à manger, dressée dans une révolte qu'elle ne maîtrise plus.

— Alors, ta lettre ne lui a pas suffi?...

Mme Mazier, qui se croyait seule, sursaute.

— Ah! tu étais là?

— Nous arrivons. M. Ducros sort d'ici. Que venait-il te dire?

— Tu as raison, maman. Mais je suis bien sûre tout de même que tu as été très faible...

— Non, répond Mme Mazier qui a repris confiance. J'ai été très catégorique. Je lui ai dit que ta réponse était irrévocable. Mais il ne s'est pas rendu si vite, et, à mon étonnement, je l'ai vu très ému, me suppliant d'intervenir auprès de toi pour te décider à attendre, à réfléchir encore. Que veux-tu, cela m'a troublée de sentir un homme, ma foi si considérable, tenir à toi de cette façon. Et, cependant, je répondais comme je savais que tu le ferais, non, toujours non... c'est impossible... Ma fille ne veut pas se marier...

— Il n'a pas compris?

— Oh! rien... rien... J'ai dit seulement que je te ferais part de sa nouvelle démarche. Pouvais-je le jeter dehors? Ma chère enfant, tes raisons, tout juste bonnes pour une lettre qui est un congé, ne valent pas grand-chose quand on les examine avec sa clairvoyance... Songe à mon embarras. Pourquoi t'obstiner à ne pas vouloir le rencontrer? A quoi cela t'engagera-t-il? Tant pis pour lui s'il essuie, après cela, un refus plus motivé...

C'était sa mère qui prenait ainsi parti contre elle? Germaine ne put s'empêcher d'en sourire.

— Comme il t'a séduite! Tu passes à l'ennemi...

— Et qui te dit, pauvre petite, que tu ne reviendras pas sur tes premières impressions, que ta destinée la plus heureuse n'est pas là?...

— Oui, pensa Germaine, qui n'écoutait plus, elle ne peut pas savoir... Faut-il donc lui dire que je ne m'appartiens plus? Que ma vie est fixée déjà?

Elle hésita à découvrir son cœur. Il lui semblait que sa tendresse si récente, si délicate encore, perdrait son parfum de fleur neuve, si elle l'égalait au grand jour. Et puis ce secret ne lui appartenait pas à elle seule. Lucien n'avait guère fait que laisser pénétrer son trouble. Avait-elle le droit de dévoiler un sentiment si peureux qu'il avait pris tant de détours pour s'offrir? Fallait-il déjà renoncer à ce joli mystère des amoureux, et, alors qu'ils n'osaient encore donner un nom à leurs émotions, livrer aux autres, d'un mot qui exprimait trop de choses, ce qui était si fragile? Non, elle voulait d'abord revoir Lucien et épuiser avec lui ces petites joies sentimentales par où l'on va aux serments définitifs...

Avant que sa mère eût achevé de plaider la cause de M. Ducros, elle avait décidé de gagner du temps.

— Soit, maman. Mais tu me promets de ne pas insister si, après cette expérience, je persiste dans mon refus?

Mme Mazier était trop étonnée de sa victoire pour ne pas acquiescer. Mais tout de suite, dans cette âme timorée, un revirement s'opéra. Sa responsabilité lui apparut redoutable. Et déjà elle reculait.

— Ecoute, mon enfant, tu es libre, réfléchis encore...

Charitable, Germaine répondit nettement:

— Tu as pleinement raison. Il faut tenter l'épreuve.

Elle attendit Lucien toute la soirée, puis celle du lendemain. Ce fut alors pour elle l'éternelle succession des heures d'attente, les sursauts du cœur aux coups de sonnette, les retours essouffés pour ne pas manquer sa visite, tous les bruits de la rue épiés et les délais renouvelés avec lesquels on leurre son espoir. Pourquoi, pourquoi ne venait-il pas? Est-ce que, si elle avait pu, elle n'aurait pas couru chez lui, est-ce qu'elle n'aurait pas trouvé dix occasions de le revoir? Qu'était-ce donc que cette tendresse sans impatience?

Elle ne reparlait pas de M. Ducros. De son côté, Mme Mazier, qui la sentait nerveuse, s'abstenait par prudence de l'interroger.

Il vint enfin le soir du surlendemain. Nicole avait été lui ouvrir. On avait dit: "Ça, c'est le coup de sonnette de Lucien". Il n'était ni appuyé, ni rapide, mais sage, un peu mou. On le reconnaissait entre tous.

Germaine s'était dressée, soulevée par la surprise et l'émotion. Son cœur battait follement: elle sentit que tout son sang montait au visage. Dès que le jeune homme parut, son regard l'enveloppa d'une anxiété presque douloureuse. Lui n'alla pas tout de suite à elle. Il semblait un peu plus gêné que d'habitude, mais à peine, et lorsqu'il lui serra la main, enfin, ce fut sans une étreinte qui rappelât leur accord. Elle en fut déçue. Mais sans doute avait-il peur d'être observé.

La conversation fut générale. Nicole taquinait son cousin sur son goût pour un quartier lointain qui rendait ses visites rares. Elle conta qu'elles y étaient passées toutes trois le dimanche précédent. Germaine eut un peu honte. Elle regarda Lucien. Il n'eut pas un sourcillement. Cette maîtrise de lui-même la froissa. Ne lui devait-il pas le signe, le demi-sourire, l'expression à peine voulue et à peine saisissable, qui eût suffi à la rassurer. Irritée, par défi, elle osa dire:

— Oui, nous avons eu la curiosité de passer devant ta porte. Rien en toi ne t'en a averti?

— Je n'étais pas chez moi...

Elle songea avec amertume à la joie puérile qu'elle avait goûtée à passer sous ses fenêtres. Qu'elle avait été ridicule durant toute cette journée avec son exaltation sentimentale! Et lui... qu'avait-il pensé? Qu'avait-il fait? L'aimait-il, seulement? Oui, de cela elle ne voulait pas douter encore. La surprise lui en avait arraché l'aveu. Puis, sitôt dégrisé, il s'était repris... Encore un à qui la vie faisait peur. Après de petites luttes engagées par scrupule et vite abandonnées, il se résignait à se laisser aller au fil des événements, assez avisé et clairvoyant pour éviter les grands choes. Il l'aimait, mais, si des obstacles rendaient le mariage impossible, il n'en mourrait pas. Il suffisait de le voir à ce moment, simple comme toujours, mais un peu contraint, mécontent de lui-même, dans la tristesse de ce retour sans fierté, avec des lamentations intérieures sur l'inévitable lâcheté de son recul. Car il n'était pas mauvais. La nature ne l'avait fait qu'apathique, indécis et prudent.

(A suivre)



— Ne m'abandonnez pas répondit-il gravement

— Ecoute... Ecoute... Ne t'énerve pas. Laisse-moi t'expliquer. Il a été très bien...

— Mais tu lui as dit qu'il est inqualifiable de venir insister ainsi, qu'on ne s'expose pas deux fois à un tel échec?...

— Que veux-tu, j'étais seule. C'est moi-même qui lui ai ouvert... Il est entré...

C'est vrai, sans domestique, elles n'ont pas la ressource de pouvoir éconduire... Germaine d'ailleurs comprend la faute de son emportement. Devant ces reproches dont elle ne peut saisir les raisons, sa mère s'est effarée. Elle n'en tirera plus rien. D'une voix encore frémissante, mais adoucie, elle rassure maintenant.

— Si. Mais il a continué à dire ses regrets. Puis il m'a raconté sa vie. Elle n'a pas toujours été gaie. Il est très seul. Plusieurs fois il t'a rencontrée et tu lui as plu beaucoup. Sa mère, tu te souviens, qui s'était intéressée à nous et m'avait confié des travaux, faisait, paraît-il, grand cas de tes mérites. Longtemps, il a hésité à faire cette démarche. Nous n'avons pas d'amis communs. Il ne savait comment s'y prendre. Fallait-il, pour une question de forme, laisser passer le bonheur? Alors il s'est décidé à venir lui-même. Il m'a dit tout cela très simplement, en s'excusant de son incorrection.

— Bref, tu as cédé... Que lui as-tu laissé entendre?



Camp de Mineurs à Red Lake. (Cliché, Chemin de Fer National du Canada.)

Une course à l'or au Canada

Par CLAUDE MAROIS



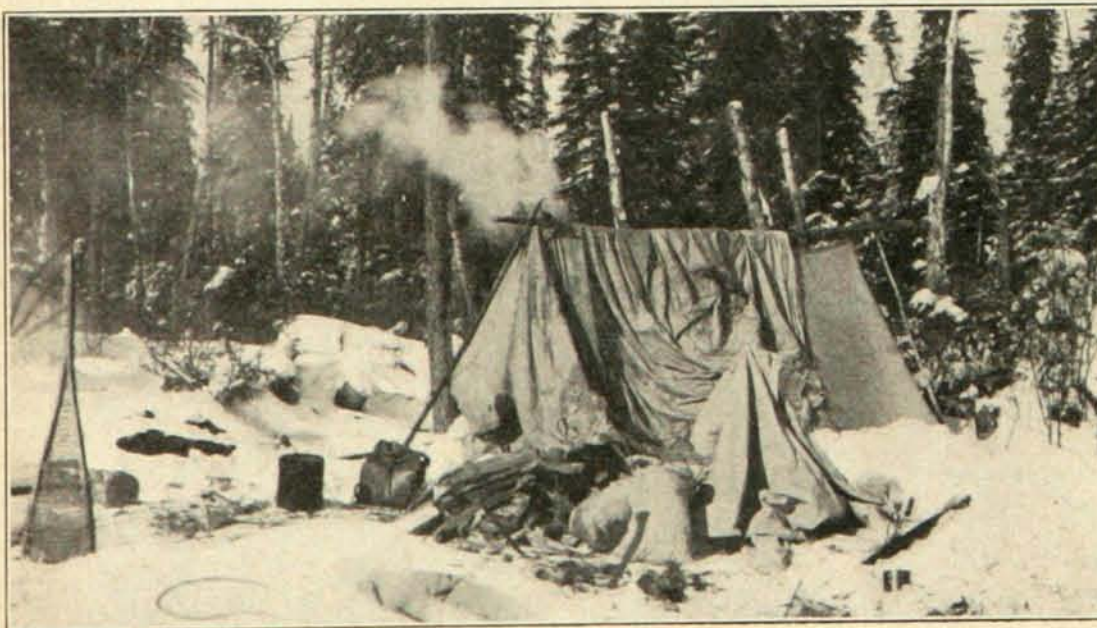
HIER HUDSON n'était qu'un point, qu'un très petit point sur la carte de la Province d'Ontario. Ses quelques maisons rustiques se groupaient autour du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, anxieuses de conserver, dans cette solitude du nord,

un caractère de sociabilité et de combattre la monotonie d'une existence étriquée. En vérité la vie y était si monotone que les résidents blancs et les peaux-rouges venus au poste pour la traite des pelleteries suspendaient tous les jours leur travail ou leur

flânerie pour regarder passer le "Transcontinental Limité" ou le "National", leur seule distraction. Lorsque l'un de ces énormes convois en acier du Chemin de fer national du Canada s'arrêtait pour laisser un groupe de *sportmen* attirés là par les laes poissonneux et les bandes d'orignaux, c'était un événement qui défrayait la chronique locale pendant quinze jours.

HUDSON est aujourd'hui, en proportion du nombre de ses habitants, le village le plus actif du Canada: son unique rue est encombrée d'étrangers et d'attelages de chiens, ses magasins connaissent un achalandage continu et inaccoutumé. Il y règne un mouvement extraordinaire et les indiens eux-mêmes ne sauraient poursuivre leur rêve continu de paradis giboyeux, appuyés aux poteaux et aux clôtures, sans exposer leurs mollets aux morsures des *huskies* et des *malamutes* attachés partout par pelotons hérissés.

Depuis que le village est devenu le point de départ des chercheurs d'or qui se rendent aux mines récemment découvertes de Red Lake, 150 milles plus au nord, tous les trains du réseau national s'y arrêtent. Chaque jour descendent des hommes en *makinaw* qui se hâtent d'aller prêter main forte au malheureux employé du fourgon à bagages impuissant à débrouiller seul l'enchevêtrement de *paquetons*, *trains sauvages*, outils de prospecteurs et chiens de trait au milieu duquel il se débat. C'est un tohu-bohu indescriptible: les prospecteurs courent à droite et à gauche, s'embarrassent les pieds dans les gros sacs de toile grise jetés au petit bonheur sur le quai, jurent et frappent les chiens qui les mordent au passage ou se battent entre eux. Du fourgon les paquets d'outils viennent s'écraser sur le sol avec un bruit de ferraille et dominant le vacarme, la locomotive impatiente de



(La tente d'un mineur l'hiver dernier à Red Lake, Ontario. (Cliché, Chemin de Fer National du Canada.)

reprenre sa course à travers le "grand silence blanc" déchire l'air de son sifflet aigu. La fumée du train s'est dissipée là-bas, au-dessus de la forêt sombre, que la confusion règne encore à la gare où l'on fait le tri des bagages et l'accouplement des chiens.

Ces chercheurs d'or s'agitent avec une hâte fébrile, comme si chaque minute écoulée était un défi à la Fortune, l'intervalle qui les séparait peut-être du riche *claim* découvert par un rival plus agile.

Tous brûlent de fièvre, de la terrible fièvre de l'or. Pour les uns, petits commis ou valets de ferme, l'attaque est récente: ils ont été saisis du désir brûlant à la lecture d'un article de journal qui décrivait les possibilités de Red Lake et depuis une sorte de délire les possède. Ignorant les conseils de leurs aînés, les supplications de leurs parents, ils ont tout quitté pour aller, dans le nord, courir la plus aléatoire des chances. Descendants des hardis explorateurs d'autrefois et des vagabonds coureurs des bois, la vie des villes n'a fait qu'endormir leur goût atavique de l'aventure. Il se réveille plus fort et tyrannique. Quelques-uns de ces jeunes gens, enflammés d'une passion irrésistible, oublient tout à coup leur éducation première et deviennent de véritables bandits. D'autres renoncent à une existence de luxe et de confort pour aller, sous prétexte de prospection, retremper leur énergie épuisée par une vie de "civilisé".

Un groupe important de ces aventuriers appartient, sans le savoir, à la Société des Dix-Mille Espoirs. Il recrute ses membres parmi les illuminés et les optimistes éternels, les vieux habitués des *stampedes*, les routiers des camps miniers, ceux que la moindre rumeur de découverte font accourir des quatre coins de la terre. Certains d'entre eux ont trouvé de l'or à profusion et ne sachant qu'en faire l'ont jeté par les fenêtres, convaincus qu'ils en retrouveraient à volonté; d'autres n'ont jamais "frappé" de veine ou de pépites, mais ils cherchent toujours, soutenus par un espoir têtue que rebute ni les misères, ni les désillusions. Ceux-ci sont presque touchants: victimes qui s'offrent volontairement au culte de la Chance ils vont, soutenus et excités par la jaune chimère qui loge en leur cevelle, à travers les privations et les dangers de toutes sortes se sacrifier sur des autels de quartz.

Toutes les catégories de chercheurs d'or se rencontrent à Hudson. On en reconnaît deux grandes classes: les nouveaux et les anciens, les apprentis de l'école de Misère et les maîtres qui ont subi les épreuves de tous les camps et de tous les climats. Les premiers sont nerveux et impatient. A peine descendus du train ils chargent leur traîne, attellent leurs chiens et partent en courant sur la piste blanche qui mène par une série de lacs gelés et de bois de sapins rabougris aux millions, à la désillusion ou à la mort.

Les vieux prospecteurs se hâtent aussi, mais avec plus de méthode. Ils s'équipent et achètent leurs provisions sur place, ne prenant que le strict nécessaire de matériel et le maximum de nourriture, car les chiens ne peuvent trainer plus de cinq cents livres et là-haut, à Red Lake, c'est chacun pour soi et de poste de ravitaillement pour personne.

Leurs emplettes terminées ils vont demander à l'hôtel d'*Hudson* leur dernier repas de "civilisé" et une nuit dans un lit avant de commencer leur marche d'une semaine interrompue seulement pour laisser manger et reposer les chiens et pour dormir dans la neige avec, pour douillette, le ciel du nord, bleu foncé lamé d'or...

La baraque baptisée pompeusement du nom "d'hôtel" est un ancien magasin converti en auberge de mineurs. Son toit, surhaussé, est supporté par des troncs d'arbres coupés dans la forêt voisine et encore enveloppés de leur manteau d'écorce. Une douzaine de lits en fer couverts de paillasses de paille, mais sans draps, servent de sièges durant le jour et remplissent leur fonction naturelle la nuit. Seuls les premiers arrivés peuvent les occuper ainsi que la table de billard au feutre mangé aux vers, qui est venue échouer là, elle seule sait à la suite de quelles aventures bizarres. Pour les retardataires il y a le plancher, constellé d'étoiles brunes par les chiqueurs, mais assaini par les courants d'air. Qu'importent ces légers inconvéniants à des hommes qui tantôt rêveront de châteaux, d'automobiles de luxe et de trains privés?

Les repas se prennent en commun à une grande table de bois brut. Chacun apporte son couvert, le propriétaire n'ayant pas jugé à propos de risquer sa vaisselle écornée entre ces mains habituées au pic et à la pelle.

Chaque soir l'hôtel héberge des hôtes nouveaux, mais ce sont toujours des hommes habillés du *makinaw*, portant toute leur barbe pour se protéger du froid et dont les yeux, éclairés par les rares lampes à pétrole accrochées aux murs, cachent sous d'épais courcils de petites paillettes d'or...

Ils viennent des quatre coins du Canada et des Etats-Unis, de l'Europe et de l'Asie, de partout. Et ils ignorent les préjugés de couleur et de race. Le blond scandinave coudoie le japonais à chevelure de jais, le canadien du Québec cause en français avec son cousin de France et en anglais avec un orangiste d'Ontario, un américain du sud joue aux cartes avec un trappeur métis de la Mackenzie.

Après le repas du soir qui consiste généralement d'une boîte de tomates en conserve et d'une autre de haricots au lard, le tout arrosé d'un thé noir que repoussent les japonais et les chinois, les lits-chaises font le cercle autour de l'énorme poêle en fer qui rôtit son homme d'un côté sans empêcher le froid de le glacer de l'autre. A travers la fumée de tabac, plus dense de minute en minute, les histoires sont échangées. Elles parlent de la *stampede* de 98 au Yukon et de la piste semée de corps gelés qui menait à des ruisseaux où chaque plat lavé rendait quelques milliers de dollars en pépites; elles décrivent



Musher avec son chien de tête, un superbe huskee. Cliché C.N.R.

en langage pittoresque ponctué de jurons les surprises rencontrées sur la "piste du Caribou", dans les Rocheuses, par exemple les deux buttes érigées par un prêtre apostat, inventeur d'un culte du feu. L'une ronde et peinte en rouge, symbolisant l'enfer; l'autre, carrée, était couleur de ciel. Ceux qui s'aventuraient à l'intérieur étaient accueillis par des sermons d'une éloquence sauvage et assurés de la damnation éternelle.

De temps à autre un mineur obtient la parole pour décrire la vie des chercheurs d'or à Porcupine ou Rouyn; mais ces récits de prospection à proximité du chemin de fer font sourire les vieux prospecteurs, ceux qui ont souffert le froid et la faim au Klondyke ou que la soif a fait délirer sous le soleil impitoyable d'Australie. L'intérêt des auditeurs diminue et bientôt la conversation porte de nouveau sur le sujet qui occupe tous les esprits: les promesses du territoire aurifère de Red Lake. Pour la millième fois peut-être les murs de planches entendent raconter comment deux prospecteurs, perdus un jour de tempête dans la forêt du nord, finirent par échouer, à demi morts de faim et de fatigue, à un petit poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson établi sur le bord de Red Lake. Quelques jours plus tard, restaurés et reposés, ils eurent l'idée de visiter les environs du poste et au hasard de leur promenade ils découvrirent des spécimens d'un minéral très riche. De retour à Winnipeg ils laissèrent échapper leur secret et deux autres prospecteurs partirent pour Red Lake. Tous deux périrent de misère. On trouva le corps de l'un l'année suivante à quelques pas

(Voir la suite page 47)



Le passé et le présent se rencontrent avec ces deux méthodes de transport sur la piste qui mène aux mines d'or de Red Lake, Ontario. (Cliché Chemin de fer national du Canada)

LE CHÂTEAU SOUS LES ROSES

Par PIERRE VILLETARD

Ill. de L. SABATTIER

XV

DESORMAIS, Gilbert revit Nancy à peu près chaque jour. Elle l'abordait avec un clair regard, des yeux qui avaient l'air de dire: "Vous savez tout?" et la dispensait de cette gaité artificielle dont elle s'était armée au premier moment. Nancy disait parfois de sa mère: "Elle m'agace", mais sans donner les motifs de cet agacement. Que Gilbert, là-dessus, partageât son opinion, elle n'en doutait pas, et souvent il leur arrivait d'échanger un sourire qui les isolait au milieu des autres.

Il fut admis bientôt que Gilbert passerait à Font-Fraiche ses après-midi. Dès trois heures, lorsqu'il pénétrait dans l'allée verte, un aboiement le signalait aux hôtes du château. Parfois, Simone venait à sa rencontre, un livre à la main. Elle lui prenait le bras et criait à sa mère devant la fenêtre:

—Voici le ménage.

Mme Tomblaine haussait les épaules. Mais le jeu puéril amusait Simone. Un jour, elle questionna:

—Que dirais-tu, maman, si je me toquais de M. Ancelin?

—Ah! Dieu soupira Mme Tomblaine, M. Ancelin n'a que faire d'une gamine comme toi.

A cette heure-là, Beth sommeillait, comme les deux loulous et Nancy, le plus souvent, était dans sa chambre. Enfoncée dans un rocking, Mme Tomblaine chiffonnait les pages d'un livre ou d'un magazine qu'elle ne lisait pas. Elle offrait à Gilbert sa petite main grasse, le faisait asseoir près d'elle et l'accablait de sa bienveillance. Tantôt pour le flatter, elle instruisait le procès d'une génération avide de plaisirs, dénigrant avec feu les appétits d'un monde corrompu, s'extasiait sur les goûts simples du jeune homme qui avait mis sagement un frein à ses ambitions. D'autres jours, plus hardie, elle le moralisait, lui traçait le programme d'une vie active nécessaire au développement de ses facultés qu'elle estimait grandes. Ces marques d'intérêt effarèrent Gilbert et plus encore le ton sur lequel la châtelaine les prodiguait, l'attendrissement perpétuel de cette grosse dame qui pratiquait l'amitié trop chaleureusement.

Consulté, le marquis approuvait d'une formule vague: "Oh! oh! je connais M. Ancelin", puis retournait au piano toujours ouvert où ses doigts martelaient un air de dancing.

Enfin, Nancy arrivait. Elle avait toujours la même surprise: "Tiens, M. Ancelin!", puis la même plainte "On étouffe ici" et après quelques minutes de conversation, elle et lui allaient faire un tour sur les terrasses.

Avril s'épanouissait, la fête des roses battait son plein et les jardins étaient un vaste enchantement. Nancy avait la passion des fleurs. Elle menait Gilbert dans ce labyrinthe parfumé dont elle connaissait les moindres détours. Des ruelles s'ouvraient, bordées de "Bengales" aux têtes innombrables, de "pompons" légères qui formaient des dômes ou retombaient en stalactites. Chaque espèce avait son quartier, son coin choisi, tantôt au soleil, sous le plein azur, tantôt dans la marge bleue que dessinait l'ombrage des pins maritimes. On frôlait les "Géants des batailles" trapus et riches, dont l'effeuillement arrosait le sol de sang ou de neige, les coquettes "Jacqueminot" ourlées de carmin qui exhalaient une odeur de thé, les hybrides d'Asie aux teintes éclatantes qui couvraient de leur voile radieux une pergola ruinée.

Mais les préférés de Nancy, c'étaient les "Yellow Scotch" — trois arbustes délicats gonflés de roses d'or. Ils tendaient au-dessus d'un banc de pierre leurs clairs parasols. De ce vieux banc, on voyait la mer. Elle bourdonnait entre deux caps rouges, au pied des vignes mortes. Et la frange blonde de la petite plage se devinait à travers les pins.

—C'est là mon refuge, disait Nancy.

Un matin, vers dix heures, Gilbert vint l'y surprendre. Elle eut, d'abord, un geste étonné, puis sourit franchement.

—N'est-ce pas qu'on est bien? Autrefois, quand j'étais jeune fille, je venais toujours m'asseoir ici avec un roman.

—Vous aimiez lire, madame?

—Oh! pas longtemps. C'est M. de Beauvezer qui choisissait mes lectures et je vous réponds qu'elles n'étaient pas drôles. Alors, je posais mon livre et j'imaginai.

—Vous composiez un roman d'amour?

—Mais non. J'étais mariée et déjà mère de nombreux enfants. Ma joie, c'était de trouver des noms.

—Cela vous amusait?

—Prodigieusement. La plupart des romanciers connaissent bien mal les âmes des jeunes filles. Ils leur attribuent un peu légèrement leurs instincts surnois.

Nancy cueillit une rose jaune qu'elle promena distraitement le long de sa lèvre:

—D'ailleurs, reprit-elle, moi, j'étais très pure. J'avais même sur la vie un tas d'idées fausses. Cela se voyait — paraît-il — car ma famille me traitait d'idiote.

—Idiote! Par exemple!

—Ne protestez pas. Je l'étais un peu. Mais cette réputation avait bien quelques avantages. Ainsi, en matière d'étude, on me délaissait. Mère papa disait que je comprenais toujours les calembours le lendemain matin.

Gilbert sourit:

—Je ne vois pas là l'indice d'une faiblesse d'esprit.

—Vous êtes indulgent. Je m'étais faite, d'ailleurs, à la situation. Je vous l'ai dit — je me forgeais une vie intérieure un peu sotte, un peu bête, mais qui me ravissait aux moments perdus — et ils étaient nombreux les moments perdus. Dame, j'avais conscience qu'on se moquait de moi dans la vie réelle.

—En êtes-vous sûre?

—Oh! parfaitement!... Je me rappelle que lorsque j'avais dix ou douze ans, papa me prenait l'oreille et la tordait entre ses doigts en demandant aux spectateurs: "Est-ce qu'elle va pleurer?" Ces fois-là, j'employais toute mon intelligence à ne pas pleurer. Je crois bien que mon héroïsme agaçait papa. Il s'appliquait à me faire très mal — oh! sans méchanceté — pour faire rire les autres. Puis soudain, il me lâchait: "Rosalie est une brave fille", disait-il. Alors je partais comme une flèche et allais m'enfouir entre les rideaux. Je ne pleurais pas pour l'oreille, mais pour Rosalie. Ce nom encore aujourd'hui me taquine les nerfs... Est-ce amusant, les souvenirs d'enfance?

Nancy les dévidait inlassablement. Souvent, depuis ce jour, ils se retrouvèrent le matin sous les "Yellow Scotch". Entre eux se renouait une intimité nouvelle assez mélancolique, à laquelle leur double volonté prêtait un sourire. Il y avait, d'ailleurs, dans la mémoire de Nancy des coins réservés. Une fois, comme Gilbert tentait: "Vous rappelez-vous?", elle l'arrêta d'un beau regard sombre. "Non!" et c'était possible après tout, qu'elle ne mentit pas. Avec le jeune homme, elle parlait de tout, sans défiance, sauf des heures qu'ils avaient vécu ensemble. Mais cette discrétion même ne prouvait-elle pas à Gilbert qu'elle ne l'avait pas toujours traité en indifférent?

Parfois, en la quittant, il se disait: "Nancy a souffert. Elle connaît la vie. Elle renonce à l'amour mais non pas tout à fait — quoi qu'elle en dise — à la sympathie. Je n'ai pas le droit de troubler le repos auquel elle aspire."

Il était calme et s'en étonnait. Cette situation qui, la veille encore, lui semblait dangereuse, il l'acceptait presque joyeusement. Tante Laurette lui avait dit maintes fois que les amoureux sont des égoïstes. Elle se trompait. Dans l'amour même, il y a quelquefois une passion de sacrifice et de renoncement.

Un jour, Nancy lui dit:

—Chacun a dans sa vie une part de bonheur. Il faut en profiter, — en profiter vite.

Une part de bonheur! Gilbert tressaillit. Elle avouait donc qu'elle avait connu le bonheur auprès de Gerbois. Elle ajouta:

—Maintenant, je ne suis plus qu'une mère de famille.

Ils parlèrent de Beth. Sa tendresse pour Gilbert amusait Nancy. Elle dit très sérieusement:

—Ma fille a tout ce qu'il faut pour beaucoup souffrir.

Gilbert répliqua gaiement:

—Je ne la ferai jamais souffrir.

—Oh! dit la jeune femme sur le même ton, vous ne devez pas valoir mieux que les autres hommes.

Etait-ce un reproche? Gilbert se défendit un peu vivement:

—Je vous demande pardon. Je crois que je vaudrais mieux que bien d'autres hommes.

Il y eut entre eux quelques secondes de silence gêné. Puis Nancy avoua:

—Je viens de recevoir une lettre de mon mari

—Comment, s'étonna Gilbert, vous correspondez?

—Pourquoi pas? D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une lettre d'amour. Paul s'inquiète de Beth, me la recommande. Il faudra bien régler le sort de ce petit être.

Gilbert haussa les épaules et sa voix siffla:

—Soyez donc franche. Vous l'aimez encore.

—Que vous importe!

Et, levant le bras, Nancy cueillit une "Yellow" splendide dont elle froissa les pétales un peu nerveusement. Gilbert se rapprochait déjà son indiscrétion. Mais la jeune femme l'observait avec son sourire:

—Cela vous semble donc extraordinaire que j'aime mon mari?

—Non, après tout, dit-il brusquement.

Nancy avait mis un genou sur l'autre et, balançant une jambe, regardait le mouvement qu'elle imprimait à son soulier blanc. Tout à coup, ils perçurent la cloche du déjeuner qui sonnait loi au-dessus des roses. —Midi, annonça-t-elle, Vous déjeunez avec nous. Je ne vous laisse pas partir avec ce soleil.

Regrettait-elle donc déjà son geste d'humeur? Tous deux se levèrent. En passant devant la fenêtre du salon, la jeune femme cria:

—Maman, je garde M. Ancelin. Qu'on mette son couvert.

—Mais je crois bien, mon enfant, répondit la voix chaleureuse de Mme Tomblaine.

Ce jour-là, M. Tomblaine avait fait un don magnifique aux hôtes de Font-Fraiche. Un gramophone perfectionné qu'accompagnait des disques choisis était parvenu le matin à destination. Le marquis tout joyeux déballa l'appareil et constata qu'il était intact:

—Grâce à Dieu! soupira-t-il. J'avais si peur. C'est qu'en ce moment on peut tout craindre avec les transports.

—Voilà bien mon mari, dit Mme Tomblaine. On s'imagine qu'il vous oublie. Et — pan — une bonne surprise!

—Jolie machine! déclara Simone. On va se croire dans un cabaret.

—Fi donc! mademoiselle, gronda le marquis. On danse partout maintenant sur le gramophone. La mode vient d'Amérique. Au surplus, cet objet nous dispensera de mettre miss Watkins à contribution.

Mme Tomblaine appuyait sur sa fille des yeux indignés:

—Gâtez donc les enfants, dit-elle avec tristesse. D'ailleurs, mes filles sont des endormies. Il n'y a guère qu'Odette qui soit de l'époque.

Elle s'anima:

—Moi, à leur âge, j'étais folle de danse. Il est vrai qu'on nous servait au compte-gouttes ce divertissement. Par bonheur, je garde encore un brin de jeunesse. Que serait-ce si je n'avais ma pauvre santé!

—Alors, dit froidement Simone, tu cabriolerai du matin au soir.

—Cabrioler! Quelle expression! Je te remercie, ma fille, je te remercie.

—Oh! je ne te blâme pas, reprit l'étudiante. Tu sais bien que je suis pour la liberté.

Mme Tomblaine serrait les dents:

—Vous l'entendez, marquis. Elle ne me blâme pas. Ces enfants sont admirables.

Elle mangeait vite, les yeux pleins de fièvre. Mais le marquis fit dévier adroitement la conversation. Il admettait qu'en matière d'art le gramophone dût dût céder le pas au simple clavier. Mais ce rythme précis, toujours égal, avait sa valeur. L'appareil, en tout cas, élargirait leur répertoire qu'il trouvait trop mince.

Il s'exprimait avec une affabilité généreuse qui gagnait les cœurs. Cette fois encore, sa bonne grâce apaisa la discussion qui tournait à l'aigre. Puis il sollicita l'avis de Gilbert.

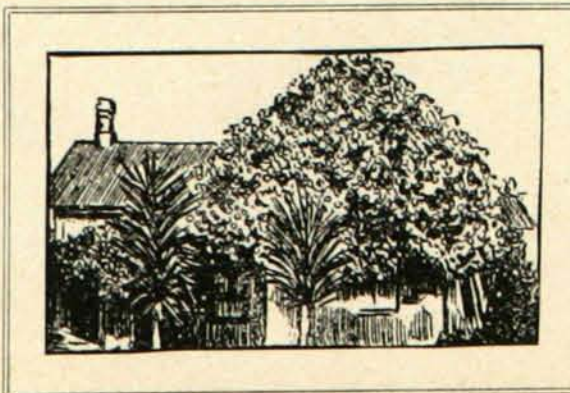
—Voyons, monsieur Ancelin, êtes-vous un ennemi du graphophone?

—Mais non, répondit le jeune homme en regardant Nancy qui se mit à rire.

Il avait hâte de fuir, de retrouver, après le dessert, le silence du parc et leur tête-à-tête. La conversation du matin n'était qu'un prélude. Il lui semblait qu'ils avaient encore tous deux quelque chose à dire.

Mais Gilbert avait compté sans Mme Tomblaine. Il lui fallut écouter trois disques. Le dernier, un jazz-band, emplissait la grosse dame d'une joie inquiétante.

—N'est-ce pas que c'est bien? dit-elle au jeune homme



—Moi, je vais respirer, déclara Nancy.
 Et, reprenant son chapeau qu'elle avait jeté sur un guéridon, elle le coiffa devant une glace où lui souriaient les yeux de Gilbert.
 —M'accompagnez-vous, monsieur Ancelin?
 Devant cette proposition, le marquis de Beauvezer, qui venait de saisir un quatrième disque, s'arrêta net et plaqua l'objet comme un bouclier sur son gilet blanc. Le cigare qu'il fumait oscilla narquoisement au coin de sa bouche.
 —Allez, mes amis, autorisa Mme Tomblaine, mais le soleil tape. Monsieur Ancelin, je recommande ma fille à votre attention.
 Nancy gagna la porte. Dans le vestibule, elle prit une canne ferrée et tendit à Gilbert un outil semblable.

—Bonjour, ma Font-Fraîche, disait-elle galement. Elle confiait à Gilbert:
 —J'ai déjà tenté de trouver la source, mais j'étais seule et j'avais peur de m'aventurer.
 —Et maintenant, madame, vous n'avez plus peur?
 —Peur avec vous!... Oh! non!
 Elle avait dit cette phrase sans trop réfléchir et, tout à coup, en fut mortifiée. Mais le fourré s'éclaircissait; on revit, à nouveau, moutonner les cistes. Ils étaient maintenant en pleine floraison et des milliers d'yeux roses regardaient le couple.
 —Ce doit être là, murmura Nancy en désignant un rocher moussu.
 Un épais taillis leur cachait la source. Gilbert abattit les lianes avec son gourdin. Ils arrivèrent

Nancy ne répondit rien, mais tendit simplement ses mains à Gilbert. Lui s'arc-bouta, les jarrets tendus, et, d'un seul effort, la hissa jusqu'à la crête du rocher fleuri.
 —Comme vous êtes fort! murmura-t-elle.
 Ils s'assirent. Au-dessous d'eux, l'eau vive sautait avec des lueurs de cristal au milieu des herbes.
 —Mon Dieu! que j'ai chaud! Je dois être belle!
 Nancy ôta son peigne. Ses cheveux coulèrent. Elle les tordit à deux mains pour se recoiffer.
 —Je vous remercie, dit-elle à Gilbert. Sans vous, je n'aurais jamais connu ce paradis-là.
 Sur leurs deux têtes, les oiseaux chantaient. Nancy avait repris sa pose familière. Les mains en collier autour d'un genou, elle regardait, comme sur le banc, son bout de soulier taché de verdure. Tout à coup, elle mordit sa lèvre avec cette pointe d'hésitation qu'elle avait toujours lorsqu'elle devait prononcer de trop graves paroles:

—Avez-vous, reprit-elle, que, ce matin, j'ai été bien ennuyée avec mes histoires.
 —Non, madame, protesta Gilbert.
 Elle sourit tristement:
 —C'est vrai, alors. Je ne vous ennuie pas. Mais pourquoi ai-je tant parlé? Cela tient, sans doute, à ce que j'ai besoin de conter mes peines.
 Gilbert n'osa l'encourager à "conter ses peines". Il craignait qu'elle ne prit pour une simple curiosité l'intérêt qu'il portait à sa situation. Et, cependant, la confiance qu'elle lui témoignait l'emplissait d'une reconnaissance infinie et mélancolique.

Nancy mit sa tête dans ses mains et se pencha sur l'abîme vert où chantait la source. Elle avoua que l'attitude de sa mère la révoltait, qu'un projet de divorce lui souriait peu, qu'elle n'aurait ni le goût, ni le courage de risquer encore une désillusion. Elle murmurait comme pour elle seule, d'une voix frémissante:
 —Je suis brisée, voilà tout. Si j'étais sûre que Beth fût heureuse, je me consolerais.

Elle ne regardait pas Gilbert en parlant ainsi. Elle s'adressait moins à lui qu'à la nature même — cette eau vive, ces fleurs, ces arbres frais dont elle sentait palpiter autour d'elle la vie inconsciente. Parfois, elle poussait un léger soupir. Un moment, le jeune homme crut qu'elle pleurait. Mais, comme elle redressait la tête, il vit ses yeux secs, presque ironiques:

—En somme, poursuivit-elle, je me suis trompée. C'est tout naturel. J'ai toujours eu l'impression d'être maladroite. Depuis mon enfance on me répétait que le mariage est une loterie et je me figurais — je ne sais pourquoi — que je tirerais à cette loterie un bon numéro... Dame, j'ai pu le croire.
 Mon Dieu! Pourquoi cette phrase et que voyait-elle, cette Nancy, dans le bleu chaud du ciel où ses yeux plongeaient?

Elle poursuivit de la même voix lasse:
 —Dans notre monde, on se marie toujours brusquement et sans crier gare. Avant on flirte, on vous laisse flirter, puis l'on se marie. Cela vous tombe sur le dos comme une pluie d'orage. Les parents, qui, jusqu'alors, ne se mêlaient guère de vous surveiller, sont tout feu, tout flamme pour un bon mariage. Quelquefois la fille pleure ou résiste un peu, mais la défaite est toujours au bout de cette bataille-là. Savez-vous combien de fois j'ai vu Paul avant l'événement. Huit, pas davantage! Oh! j'ai bien compté! C'est drôle — n'est-ce pas — d'épouser un monsieur qu'on a vu huit fois? Mais c'était la guerre, on était pressé. Que de mariages se sont bâclés de cette façon-là! Souvent, Odette et moi nous en avions ri. Un matin, elle me prévient: "Pan, c'est ton tour..." Je ne savais même pas ce qu'elle voulait dire. Il m'a fallu faire un effort pour me rappeler un certain monsieur qui avait dîné chez nous avec d'autres hommes. L'après-midi, mon père est entré chez moi: "Causons, ma vieille." Il m'a demandé: "Te plaît-il?" — Qui ça? — Ne fais pas la bête. M. Gerbois désire t'épouser. — Je ne le connais pas. — Alors, ma chatte, repose-toi sur nous. C'est un garçon très sûr, très travailleur." J'ai répliqué: "Mais il ne s'est même pas battu." J'ai cru que c'était papa qui allait me battre. "Comment! Qui t'a renseignée? Il a fait Charleroi, la Marne et même un peu plus. Si nous l'avons rappelé, c'est qu'il était indispensable dans nos usines." J'ai crié: "Mais je ne l'aime pas." Alors papa m'a dit des choses très douces et très dures. Il les disait vite en tirant sa montre. A la fin, il s'est fâché: "Ah! ça, tu ne vas pas me faire rater le Conseil des Forges. Réfléchis, ma belle. Tu me rendras réponse après le dîner."

Le soir, en rentrant, il m'a pris les mains: "Gerbois te remercie. Il est très heureux." J'étouffais: "Qu'est-ce que tu veux dire?" Il riait: "Mais ceci. Gerbois viendra déjeuner dimanche. Je t'autorise à mettre un brin de poudre de riz." Là-dessus, il m'a tiré l'oreille: "Ah! cette Rosalie!" Et puis maman est intervenue. Et le marquis. Odette elle-même. J'avais l'impression d'être saisie et roulée par une lame de fond. Que pouvais-je faire contre eux tous, sinon pleurer? Et ces larmes mêmes furent un sujet de gâté pour mon entourage. Maman soupirait:
 —Si la plus douce de mes enfants nous donne tant de mal, que seront les autres?
 La jeune femme reprit haleine et fit glisser du coude au poignet son bracelet d'écaïlle:



Ils admirent même la nécessité du silence

—Si vous voulez, pria-t-elle, nous allons grimper. On s'ankylose avec cette vie-là.
 Ils descendirent l'allée verte et, prenant à gauche, montèrent le sentier que suivait le ruisseau. C'était un chemin frais ombragé de chênes-verts aux rameaux pressés, parfois si denses que le ciel, au-dessus de leurs têtes, ne secouait plus que des poignées de confettis bleus. On voyait écumer des cascates à trayers les branches et, sur les rochers, des iris sauvages balançaient leurs javelines au souffle de l'eau. Cette oasis était une volière. Partout des oiseaux, un carillon d'Ile-de-France retrouvé là, par surprise, dans l'ardente solitude du pays des Maures. Parfois, Nancy s'arrêtait, écartait les feuilles:

enfin, après maints efforts, devant un petit ravin encombré de ronces. Et, comme Nancy hésitait à franchir ce dernier passage:
 —Voulez-vous que je vous aide? proposa Gilbert.
 —Non, refusa-t-elle, allez en avant. Je me débrouillerai.
 Elle attendit qu'il fût juché sur la roche, parmi les iris, pour descendre, à son tour, en s'aidant des mains, dans la combe piquante. Bientôt Gilbert la vit reparaitre.
 —Vous voyez, dit-elle, on se tire d'affaire. Mais les épines m'ont durement traitée.
 Le jeune homme, en souriant, se pencha vers elle:
 —Cette fois, madame, j'espère que vous ne refuserez pas l'appui de mon bras pour grimper là-haut.

—Oh, cet homme! avoua-t-elle, je le détestais. Je le trouvais cassant, plein de suffisance. Comment me suis-je habituée à lui? C'est un mystère que je n'explique pas. Et puis...

—Et puis ce fut votre mari. Vous l'avez aimé.

—Je ne dis pas non.

Nancy avait achevé sa confession. Elle sourit vaguement:

—Le pire, c'est qu'on ne peut tirer une morale de cette pauvre histoire. Il est des mariages de raison qui tournent fort bien. Mais, que voulez-vous? Je suis une guignarde. Il faut que je me fasse à cette idée-là.

Elle planta ses yeux dans ceux de Gilbert.

—Ça vous étonne, hein, ce que je vous dis là. Tant pis pour vous si vous vous êtes trompé sur mon caractère. Je vous l'ai dit. Je ne me défends pas. Je glisse, je glisse et je ne sais jamais où j'aboutirai.

Nancy avait tiré sa montre.

—Cinq heures, dit-elle, nous manquerons le goûter. Cela ne fait rien, mais Beth m'attend et c'est plus sérieux.

Elle se leva, secoua sa jupe:

—Pardonnez-moi, reprit-elle. J'ai l'impression d'être un peu sottise avec ma franchise. Mais je crois bien que je devais ces explications à votre amitié. Seulement, épargnez-moi. Voulez-vous qu'il soit convenu que nous ne parlerons plus jamais de ces tristes choses.

—Je vous le promets, affirma Gilbert.

XVI

Chaque soir, en se quittant, ils se disaient: "A demain", et le lendemain, Gilbert prenait, dès une heure, la route du château. Nancy l'y attendait, prête déjà, car elle avait hâte de fuir le gramophone et, presque aussitôt, ils partaient ensemble. Au début, Gilbert avait cru qu'à la faveur des circonstances, une même émotion les rapprocherait. Mais bientôt, il s'aperçut que Nancy était farouchement résolue à protéger son indépendance. Elle était femme à boudier contre son amour si, plus tard, elle avait encore la faiblesse d'aimer.

Même, vis-à-vis de lui, elle avait la délicatesse de se diminuer. Ne voulait-elle pas lui prouver qu'en la perdant il n'avait pas perdu grand-chose et qu'elle était tout au plus bonne à distraire la monotonie d'une villégiature? Pourtant, sous des dehors ingénus, elle avait, comme beaucoup de jeunes Parisiennes, un don de malice. Parfois, un mot vif la découvrait, une remarque fine qu'elle rétractait ensuite en mordant sa lèvre. C'était le plus souvent M. de Beauvezer qui servait de cible.

—Un homme charmant, disait-elle de lui. Mais je ne le gobe pas.

Elle lui gardait rancune de son amitié, de ses conseils, de cette sorte d'autorité pédante qui le campait dans sa famille en juge souverain.

—Mais vous-même, monsieur Ancelin, ne trouvez-vous pas qu'il est ridicule?

Gilbert admit que le marquis était ridicule. La mémoire de Nancy gourmillait d'anecdotes sur le gentilhomme. Mais si le trait lui paraissait un peu trop méchant, elle s'en excusait:

—Ce n'est pas mon esprit... c'est celui d'Odette.

Au fond, Nancy admirait toute sa famille. L'intelligence de Simone lui arrachait des cris d'enthousiasme. Même la brusquerie de M. Tomblaine lui paraissait tout à fait normale. Elle l'opposait à la faiblesse de son caractère. On lui avait fait sentir, dès son enfance qu'elle ne comptait pas. Elle n'en était pas autrement fâchée. Maintenant encore, devant l'angoisse de son avenir, elle se livrait au caprice des autres.

Insouciance, elle? Non, peut-être pas, mais les dehors de l'insouciance ont de telles commodités pour les êtres faibles. Elle évitait ainsi les discussions, les épuisantes batailles de la vie commune. Il n'y avait guère que sa mère qui la tourmentât. De là venait leur hostilité, le perpétuel hémissement de leurs deux natures. Encore n'était-elle point certaine d'être logique dans ses résistances.

Elle s'affligeait aussi de n'être rien, de n'avoir pas, hormis sa fille, une occupation quelconque, un menu talent qui pût l'arracher de terre aux heures difficiles. Elle enviait les femmes dites "supérieures" qui savent trouver dans leur esprit des consolations.

—Moi, disait-elle, je ne pourrais m'employer qu'aux besognes manuelles. Je ne suis pas apte à beaucoup penser.

Et, comme Gilbert protestait, elle citait des faits. Son ignorance, jusqu'à seize ans, était fabuleuse. L'étude lui semblait être un odieux pensum. A de certains jours, elle eût voulu qu'on l'abandonnât dans une île déserte. Le monde même l'ennuyait. Les théâtres, les bals, ces fêtes qui avaient réjoui Odette et Simone, elle les avait toujours accueillis avec répugnance.

—Le fait est, risqua Gilbert, que je me rappelle certaine matinée...

Elle dit vivement:

—Oh! ce jour-là, j'étais follement gaie. C'est vous qui aviez un air d'enterrement.

—Peut-être, soupira Gilbert.

Ils étaient assis à la lisière d'un bois, sur les herbes chaudes. C'était au pied d'une colline brûlée.

Quelques chênes-lièges roussis par le feu crispaient leurs rameaux sur le ciel bleu pâle. Devant eux, d'innombrables asphodèles dressaient leur tiges sur le sol pierreux.

—C'est singulier, murmura Nancy. On se croirait dans un cimetière.

Les asphodèles fleurissent en croix et tout le vallon était semé de ces croix légères. Elle peuplaient seules le sol calciné, des deux côtés de la route qui montait au col, un trou d'air bleu d'où soufflait la brise. Ici, pas une voix humaine, pas un cri d'oiseau, rien que le bruit sourd d'invisibles cognées au flanc des collines.

—Songez-vous parfois à la mort? questionna Gilbert.

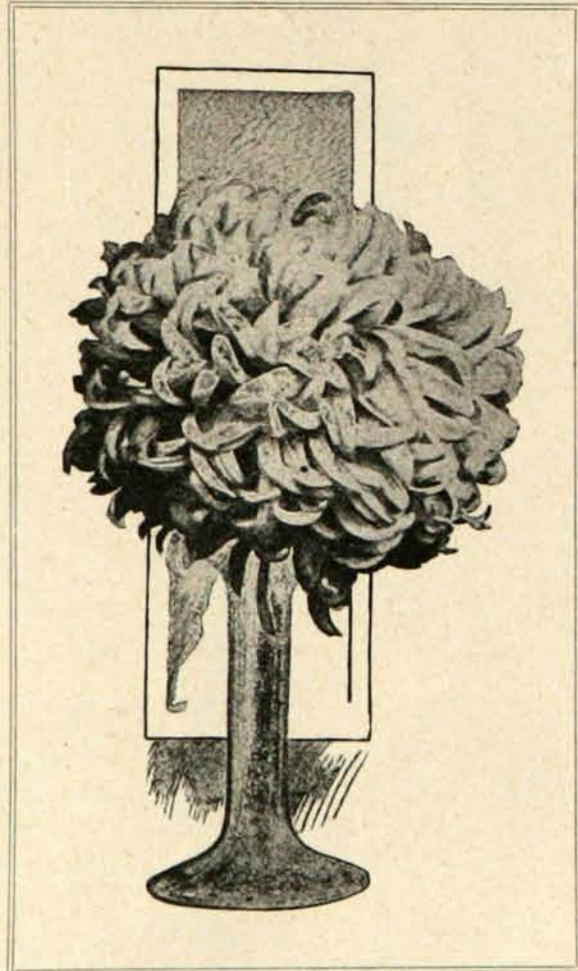
—Très souvent, dit Nancy. Elle ne m'effraie plus. Autrefois, ma fin matérielle me faisait horreur. Mais depuis que j'ai vu mourir tant de braves jeunes gens, je me suis faite à cette idée-là.

Elle s'expliqua:

—Je n'attenterai pas à mes jours — ce serait stupide — mais je crois bien que la mort ne m'ennuiera pas. J'ai l'impression d'avoir sur les yeux un voile qui tombera. A certaines gens, la vie peut suffire. Mais alors, il faut être tout à fait bête ou très positif. Moi, je suis curieuse. Comprenez-moi bien. Ma structure me gêne. Hors d'elle j'apprendrai certaines choses qui, jusqu'alors, m'ont paru confuses.

—Croyez-vous donc, comme moi, à la vie future?

—Oui, mais pas sûrement à la manière de maman ou de votre tante. Pour maman, le Paradis est une sorte de théâtre où l'on donne la première place aux



métallurgistes. Elle ne conçoit pas qu'elle pourrait s'y asseoir à côté d'une fille de ferme ou d'un égouttier. Moi, je n'ai pas d'orgueil. J'accepte tout d'avance... Mais je veux savoir.

—Savoir quoi?

—Mille choses... D'abord, pour quoi l'on peut aimer et ne plus aimer. C'est drôle, n'est-ce pas, de mêler cette question de l'amour humain à l'éternité. Mais les femmes n'imaginent pas l'au-delà sans un peu d'amour.

—La vie aussi, observa Gilbert avec un sourire.

—Quelle erreur, chez monsieur! Je vous assure qu'une femme, par respect de soi, peut absolument consentir à ne plus aimer. La plupart des hommes ne l'admettent pas. De là vient cette injurieuse amabilité qui nous environne.

—Ainsi, reprit Gilbert, vous remettez à l'après-vie cet amour terrestre.

—Ne me faites pas dire d'absurdités. J'ai confiance dans quelque chose — mettons Dieu, si vous le voulez — mais ce quelque chose n'est pas encore visible à mon horizon.

—Allons donc!

—Ah! dit Nancy en rougissant, vous avez, vous aussi, une piètre opinion des femmes malheureuses.

—Non, je vois les femmes telles qu'elles sont et j'ai pour les malheureuses une immense pitié.

—Je vous remercie.

Le soir tombait. D'un nuage aux franges pourprées une flamme glissait et teignait en rose la crête des collines. Au sommet du col, une voiture parut.

—Tiens, les Surrhugue! dit Nancy.

Elle expliqua:

—Ce sont nos fermiers. De très braves gens. Mais je préfère qu'ils ne nous voient pas.

—Pourquoi, madame?

—Il ne faut pas donner prise à la médisance.

Elle fit le geste de se lever, puis brusquement.

—Non, après tout... Ça m'est égal, maintenant, d'être compromise.

La voiture s'approchait. On entendit un bruit de grelots, puis des rires de femmes.

—Vous voyez, remarqua Nancy. On refuse déjà de croire à notre amitié.

L'habitude douce, chaque jour, les lia davantage. Cette nature ardente les enveloppait, éveillait dans leurs deux cœurs une tendresse profonde qu'ils ne s'avaient pas. Ensemble, ils écoutaient le frisson des bois, l'éternelle plainte des vagues sur les coquillages. Ils admiraient même la nécessité du silence, ces trêves délicieuses où les âmes s'échangent sans qu'il soit nécessaire de trouver des mots. Au début, Gilbert pensait de Nancy: "C'est une autre femme", et voici que, peu à peu, elle lui revenait. Une longue séparation, le mariage, l'enfant, puis le drame final, rien n'avait altéré l'intime compréhension qui les unissait. Plus mûrs, ils goûtaient mieux un bonheur tranquille. Cependant, la vie, autour d'eux, s'était modifiée. Des énergies nouvelles transformaient le monde. Par quel sortilège gardaient-ils, eux, leur conscience d'enfant, cette jeune et fraîche hésitation qui les préservait d'un aveu brutal? Y avait-il donc dans ce paysage une vertu secrète, une muette protestation contre le vertige des grandes villes fiévreuses, cette ruée au plaisir dont ils éprouvaient, sans le formuler, le dégoût obscur? Devant Nancy, Gilbert s'appliquait à dissimuler son émoi physique. Ne lui avait-elle pas signifié qu'elle ne croyait plus à l'amour humain? En revanche, elle lui accordait le meilleur d'elle-même — le libre accès de son âme craintive. Ils pouvaient penser: "Que nous sommes heureux!" sans jamais le dire. Mais, dans l'ordre des souvenirs, ceux qui rattachaient Nancy à Gilbert étaient empreints de sérénité. Aurait-il le courage de détruire cette radieuse chimère?...

Le jour s'achève, Gilbert rentre chez lui, et la paix du soir descend lentement sur son ermitage. Il dîne seul, devant sa fenêtre, et, dans le jardin parfumé, toutes les teintes s'effacent. Puis la mère Cazol apporte sa lampe qu'entoure bientôt un vol de noctuelles. Au-dessus des collines, les étoiles s'allument. Il les reconnaît. Voici le Chariot, Sirius, la Lyre et le Cygne. Une planète rouge brille comme une fleur sur les pins d'Alep. C'est la nuit, maintenant. Mais Nancy est là. Sa tête blonde rayonne dans la poussière d'étoiles. Il croit voir ses bras nus et sa gorge nue. Elle marche à côté de lui dans un bois vert où les ramiers chantent. Puis ils s'étendent côte à côte sur l'herbe craquante. Il l'entend respirer. Parfois, elle sourit en fermant les yeux. Gilbert sourit aussi. C'est que son rêve n'est plus un rêve... Demain — toujours — il recommencera.

Sur les ruines se bâtiront des maisons nouvelles. Eux ne comprennent pas cette résurrection. Ils restent les enfants d'un ancien monde, les éternels sentimentaux qui goûtent le souvenir d'un amour perdu. Chaque plage vide, chaque vallon désert leur est un refuge. Ils s'y blottissent à l'écart du tumulte et des ambitions.

Et la nature les comprenait, les guidait, leur restituait, malgré les rigueurs d'un passé proche, leurs âmes enfantines. Ils avaient les mêmes mots qu'autrefois, les mêmes extases devant une combe fleurie de genêts, un cap rose entrevu à la chute du jour. Une fois, Nancy murmura:

—Comme j'aimerais dormir toute une nuit au bord de la mer!

Elle pouvait dire cela sans que jamais aucune mauvaise pensée traversât Gilbert. Leur confiance mutuelle les préservait d'un malentendu. Que voulaient-ils, qu'espéraient-ils donc? Rien, sans doute... Et, cependant, chaque jour, un peu plus, la grave musique de leurs cœurs les étourdissait.

Ils erraient ensemble. La mer chaude, la campagne lumineuse emplissaient leurs yeux. Ils suivaient les routes blanches que poudrait d'or le pollen des pignons naissants, traversaient des bois, des ravins déjà secs où l'odeur des chèvrefeuilles annonçait l'été.

Parfois, Nancy s'arrêtait:

—Nous sommes déjà venus là, disait-elle.

—Oui, je me souviens, soupirait Gilbert.

Ils s'asseyaient alors et leur silence était comme une prière sur une très vieille tombe. Un jour, comme ils se promenaient au milieu des pins, un bruit insolite déchira l'espace.

—Le canon? questionna Gilbert.

Nancy expliqua:

—Oui. C'est la flotte qui se livre à des exercices.

Le jeune homme avait légèrement pâli:

—Est-ce bête! Mais cette voix-là, maintenant, m'est insupportable.

—Je vous comprends, murmura Nancy.

Ils se regardèrent. Les coups sourds vibraient toutes les trente secondes au-dessus des pins. Adossés

contre un rocher, ils épiaient les échos de cette fausse bataille.

—Ne souffrez pas, dit la jeune femme. Cela ne tue plus.

—Vous êtes bonne, Nancy.

Fut-ce l'émotion de son ami ou simplement l'appel de son nom, — ce petit nom que, depuis qu'ils s'étaient revus, Gilbert prononçait pour la première fois, — mais les yeux de la jeune femme s'embuèrent légèrement. Lui, d'un geste instinctif, lui saisit la main. Alors, Nancy s'efforça de rire:

—Vous allez mieux?

—Tout à fait bien.

plaine toute frissonnante de roseaux dorés. La fille de Nancy adorait les fleurs. Gilbert lui apportait des fréziars odorants, des arums flexibles. On goûtait, vers quatre heures, dans une cuvette rocheuse que cernaient les cistes. Gilbert et Nancy s'oubliaient alors pour ne plus prêter attention qu'aux jeux de l'enfant. Celle-ci avait de menus caprices, d'impitoyables exigences auxquelles se prêtait leur double tendresse. Beth, d'ailleurs, les unissait dans un même amour. Elle passait des genoux de sa mère à ceux de Gilbert. Quelquefois elle jetait spontanément les petits bras au cou du jeune homme. Elle lui renouvela son invitation:

défait des compliments à travers lesquels elle croyait toujours voir une nuance d'ironie.

Quelquefois, il arrivait à Gilbert de se demander: "Est-ce que cette femme, cette enfant ne sont pas à moi?" Il perdait la notion du temps, des événements, s'abandonnait au fil de son rêve. Puis les mots de tante Laurette hantaient sa mémoire: "Morte ou vivante, j'approuverai ton choix." Eh bien, le choix était fait, mais son bonheur avait pris la forme d'un spectre... Des ombres, la femme et l'enfant que le sort associait momentanément à sa vie inquiète. Qu'y avait-il derrière ces heures charmantes, quel vide cruel masquait le ciel bleu, l'indulgent sourire de cette nature qui prolongeait si durement l'illusion perdue?

Autour d'eux, cependant, mai s'épanouissait, éclatait sous leurs yeux avec la fougue joyeuse des pays du Sud, pressés de donner en quelques semaines leurs fleurs et leurs fruits avant l'été, l'hiver de là-bas où tout est mort, flétri, où plus rien ne vibre et ne chante, sauf le concert des cigales dans la brousse en feu. Sur les coteaux violets de lavande, l'or des genêts se propageait comme un incendie. Des coins ombreux, la veille, s'embrasaient dans l'espace d'une belle matinée. Et les petits chemins qui serpentent les prés flaient entre les vagues de lychnis roses et de renoncules. Dans cette fête, chaque vieille muraille avait sa parure. C'étaient des liserons mauves, des capucines jaunes, des gueules-de-loup qui tiraient la langue entre les lézards. Même la mer, de loin, semblait un parterre, tour à tour jonchée de bleuets, de jacinthes, de dahlias rouges, selon la nuance du ciel ou de l'heure.

C'était l'époque où Font-Fraîche avait toutes ses roses. Du pied au faite, elles habillaient le château massif, et, dans la torpeur des après-midi, les pétales tombaient comme des gouttes d'orange. A chaque étage, des branches balançaient des bouquets somptueux qu'environnait un ronflement de guêpes en délire. Ces roses aveuglaient les fenêtres, les lucarnes et, dans la chaleur, leur parfum s'exaspérait, envahissait les pièces du château qu'on devait fermer au souffle grisant et trop délicieux.

Font-Fraîche! Nancy! deux mots divins qui, à chaque réveil, surprenaient Gilbert. Il se levait tôt, maintenant, car il aimait lire. Sur le banc de l'aire, il tournait des pages, le front rafraîchi par une petite brise qui commençait de bourdonner entre les vieux pins. Il croyait puiser dans ses lectures une sagesse nouvelle. Il restait là jusqu'à huit heures, puis descendait à la salle où l'attendait le bavardage de la mère Cazol. Il subissait alors d'assez bonne grâce ses indiscretions. Une indulgence bizarre se levait en lui. Oui, la bonne femme, malgré ses yeux aigus et son mauvais rire, lui semblait, tout à coup, presque sympathique.

Deux heures plus tard, il retrouvait Nancy et Beth sur les ficelles de la petite plage. C'est là qu'ils décidaient la promenade de l'après-midi. Tous deux étaient pris d'une même rage d'exploration et de découverte. Leur presque ne suffisait plus à les rassasier. Ils traversaient la plaine, grimpaient les collines par des sentiers lointains et perdus où cheminaient de vieux bergers avec leurs troupeaux, atteignaient des crêtes où l'air était vif, où des hameaux jadis vivants dressaient leurs ruines devant une mince ligne d'oliviers morts battus par le vent. Ils découvraient ainsi l'autre versant, une dentelle rocheuse où les bois brûlés mettaient des taches rousses, et très au delà, barrant l'azur, les porphyres de l'Esterel et la neige des Alpes.

Une fois, ils se perdirent. Une route sans écriteaux les conduisit au cœur d'une gorge sauvage. Par bonheur, ils trouvèrent une maison de forestier sous la châtaignerie. Le garde, un géant barbu, les remit complaisamment sur le bon chemin. En les quittant, cet homme pressa la main de Gilbert:

—Votre petite dame est bien courageuse.

Nancy avait rougi. Ils montèrent en silence une colline pierreuse, s'assirent un quart d'heure sur une pierre plate, face au décor des forêts dont les pentes brunes glissaient à la mer.

—Vous êtes fatiguée? questionna Gilbert.

—Un peu, répondit Nancy. Mais je ne devrais pas vous faire cet aveu. Vous allez mépriser ma faiblesse de femme.

—Non, répliqua Gilbert, je ne la méprise pas. Je me reproche, au contraire, de vous avoir sacrifiée à mon égoïsme.

Nancy renversa la tête, s'allongea sur le rocher, les yeux grands ouverts, comme pour interroger le ciel insondable où volaient des mouettes.

—Vous n'êtes pas un égoïste, dit-elle lentement. Pourtant, je ne suis pas aveugle sur vos défauts.

—Dites-les-moi donc, pria Gilbert vexé, cela m'amusera.

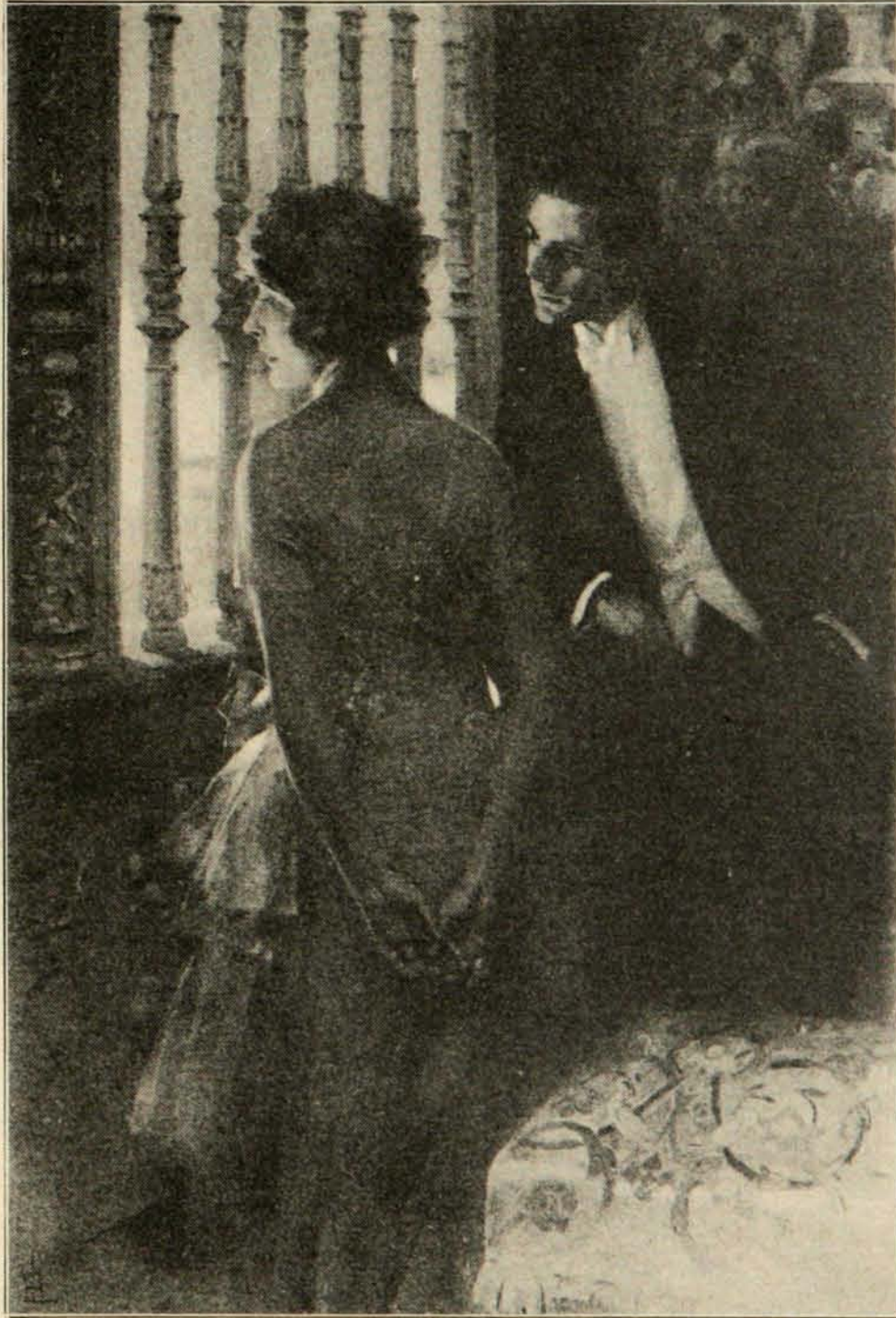
—Oui. Vous êtes misanthrope. Vous avez le dégoût de la société.

—Je ne dis pas non.

—Eh bien, mon ami, vous n'avez pas le droit. Vous êtes jeune, bien portant. Vous ne pouvez rester toute votre existence un contemplatif.

Est-ce que Nancy ne plaisantait pas? Mais non. Elle avait pris un air concentré qui tendait l'arc des sourcils, donnait à son joli visage une expression grave, inaccoutumée.

(Voir la suite page 36)



Promettez-moi d'être heureux, supplia-t-elle, les yeux remplis de larmes

—Faites comme moi, conseilla-t-elle. Ne pensez pas aux choses qui font mal.

Elle hésita, puis déclara:

—Si je ne vous ai jamais parlé de votre campagne, c'est que je voulais éviter de vous faire du mal.

—Je le savais, répondit Gilbert.

Le canon s'était tu. Ils se détachèrent. Mais il leur restait de cette journée une impression de confiance accrue, la certitude qu'ils détenaient ce mystérieux pouvoir qui guérit la détresse de l'un ou de l'autre.

Parfois, ils emmenaient Beth. C'étaient alors de faciles promenades sur la route rouge ou dans la

—Dis, viens habiter dans notre maison.

—Ce n'est pas possible.

—Pourquoi? Dis, pourquoi?

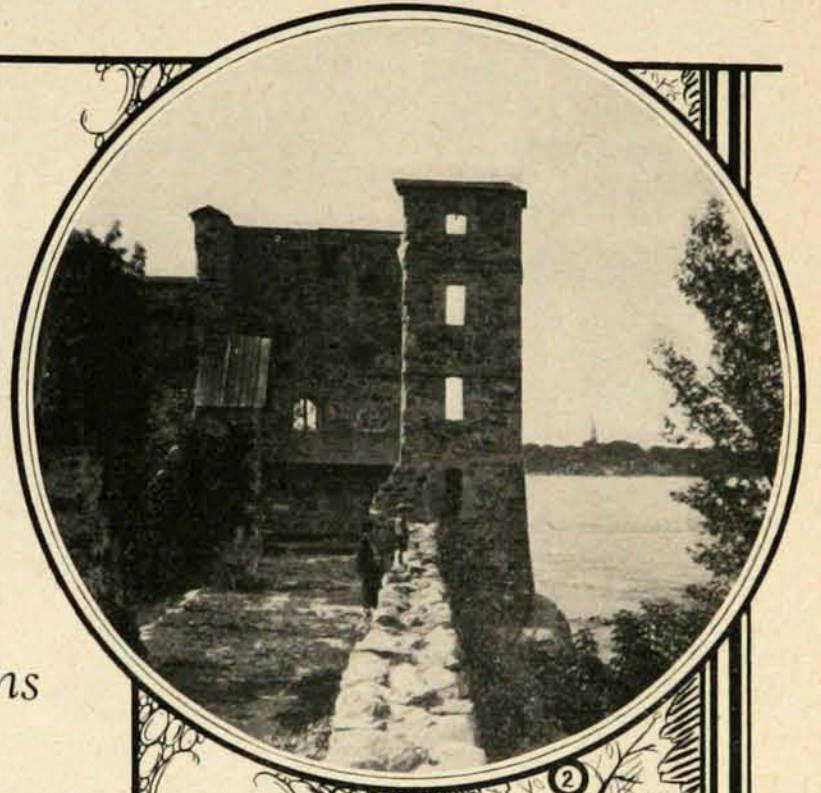
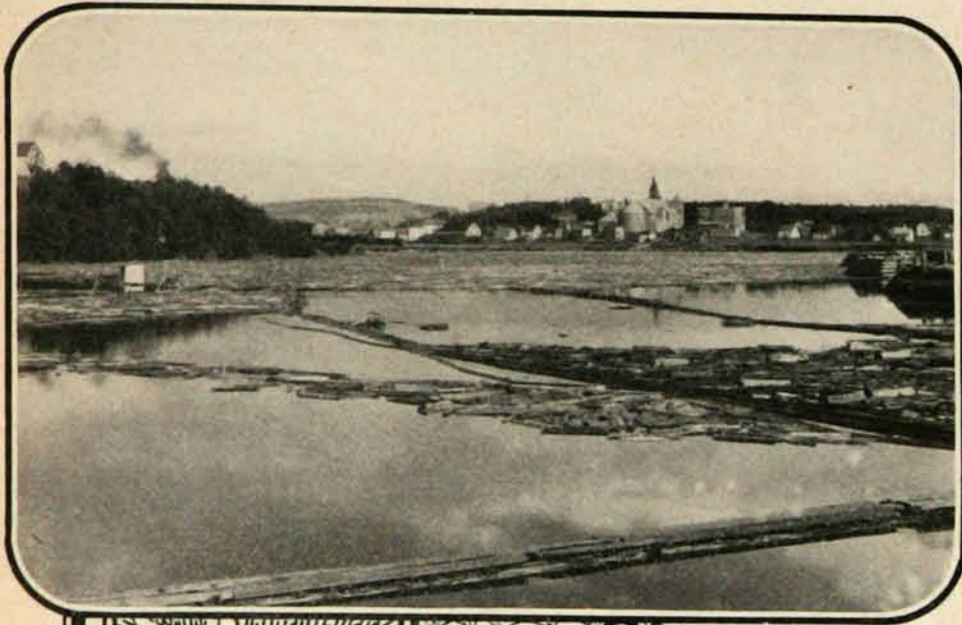
La mère souriait... Elle tressait pour l'enfant, avec le jonc des ruisseaux, de fragiles corbeilles. Gilbert suivait le mouvement des doigts. Il se rappelait une phrase de Nancy: "Je ne suis bonne qu'à faire des ouvrages manuels." Elle apportait, pourtant, dans cette besogne, un souci d'artiste. Une fois, comme Gilbert la félicitait, elle mordit sa lèvre:

—Ne me blaguez pas.

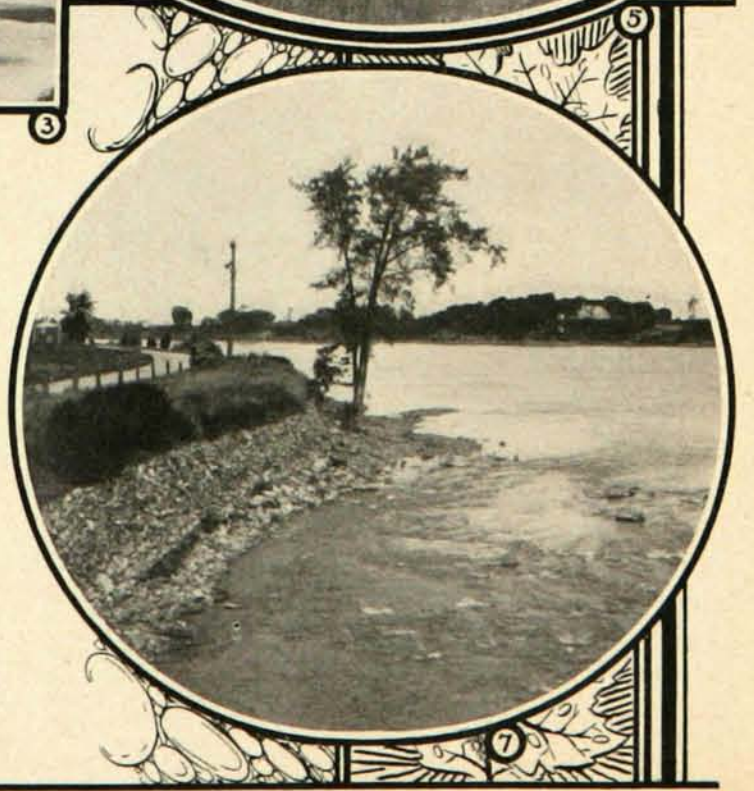
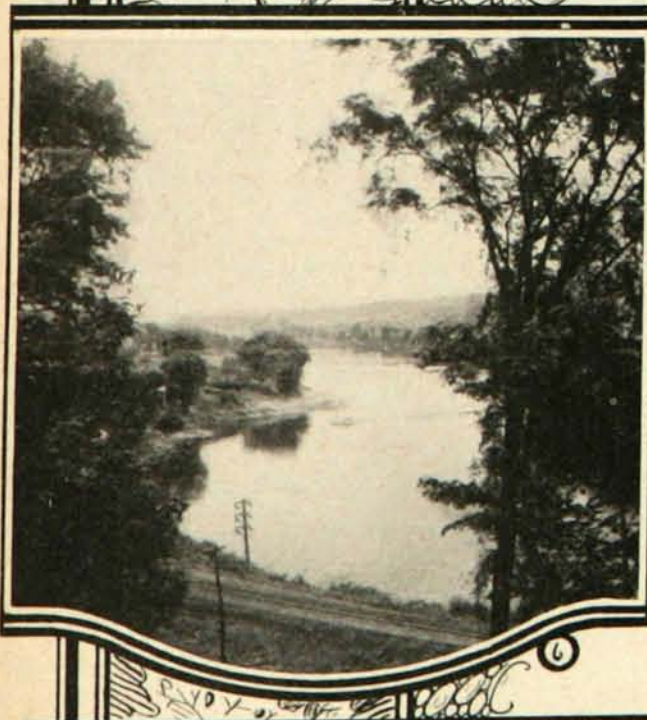
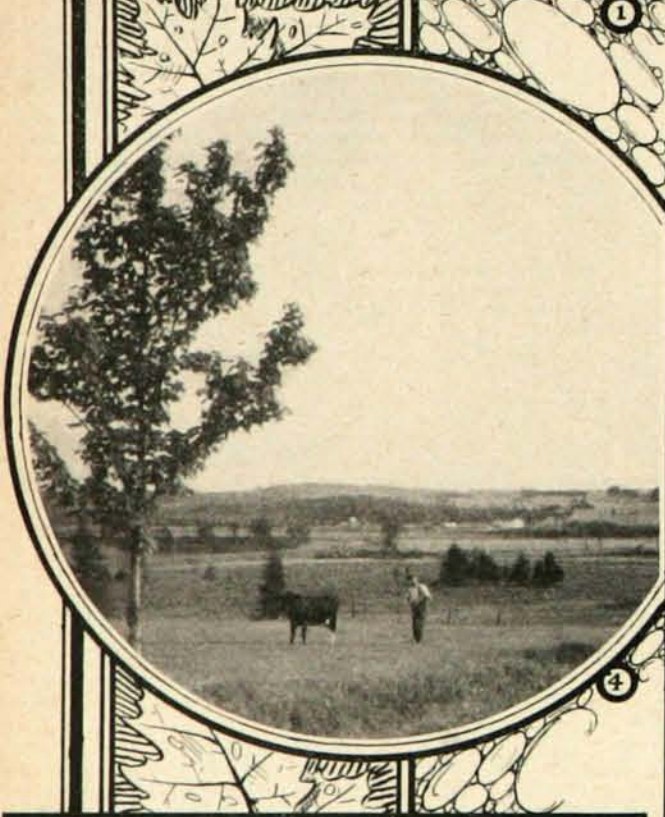
Elle avait toujours peur d'être blaguée. Sa famille lui avait fait la réputation d'être une inutile. Elle se

LES BEAUX COINS DE CHEZ NOUS

Clichés du Chemin de Fer National du Canada.



Les cantons de l'est



- 1—Bromptonville P.Q.
- 2—Un coin du vieux fort à Chambly.
- 3—Vieux moulin à Sherbrooke.
- 4—Paysage typique des cantons de l'est.
- 5—Sherbrooke, la "Reine des cantons de l'est".
- 6—La rivière Saint-François.
- 7—La rivière Richelieu.

Le Feu qui Reprend Mal

PIÈCE EN TROIS ACTES

par JEAN-JACQUES BERNARD

ACTE III

Quelques jours après. — Même décor. Il y a un peu de désordre dans la pièce: quelques objets ne sont plus à leur place; un chapeau traîne sur une chaise, un ouvrage sur la table.

Blanche est seule, debout, contre la fenêtre. Elle paraît guetter quelqu'un avec anxiété. Au bout d'un instant elle va rapidement à la porte du fond, l'ouvre et attend. Entre Jeanne. Blanche referme la porte derrière elle, lui prend la main et l'attire vers l'avant-scène en parlant.

BLANCHE. — Ah! je vous attendais avec une impatience!

JEANNE. — Vous êtes seule?

BLANCHE. — André est sorti... C'est pour ça...

JEANNE. — Fernande Larive m'a dit que vous vouliez me parler. Je suis venue tout de suite.

BLANCHE. — Oui, oui... merci.

JEANNE. (regardant autour d'elle). Ça sent le drame encore.

BLANCHE. — Pour changer...

JEANNE. — Que s'est-il passé?

BLANCHE. — On dirait maintenant qu'il prend plaisir à me faire du mal. Il ne m'a pas trouvée à la maison en rentrant du collège. Il m'a fait une scène et est parti en claquant la porte. Mais qu'importe? C'est chaque jour ainsi. Cette vie n'est plus possible.

JEANNE. — Il faut réagir.

BLANCHE. — Je ne peux pas... Je ne peux plus...

JEANNE. — Patientez encore. Ce n'est qu'un malentendu.

BLANCHE. — Non, Jeanne, c'est plus grave que cela. Aujourd'hui je ne suis plus sûre de mon cœur.

JEANNE. — Que voulez-vous dire?

BLANCHE. — Je ne suis plus sûre de moi, Jeanne. Je ne sais plus si j'aime André comme je l'ai aimé pendant dix ans.

JEANNE. — Blanche, qu'est-ce que vous avez?

BLANCHE. — Ah! il faut bien que je vous le dise. J'hésitais, car j'ai peur de votre jugement. Mais je n'en peux plus... Un homme est venu me voir de sa part.

JEANNE. — Un homme? Qui? Quand ça?

BLANCHE. — Hier matin. J'ai vu entrer un inconnu. Dieu merci, j'étais seule. C'était un interprète en permission dans la région... un de ses amis.

JEANNE. — En voilà une nouvelle!

BLANCHE. — Vous vous rappelez cette fameuse lettre où il m'annonçait, il y a quelques jours, qu'il allait bientôt quitter la France.

JEANNE. — Oui... Eh bien?

BLANCHE. — Eh bien! il m'a fait demander si je pouvais l'accompagner.

JEANNE. — Que dites-vous? L'accompagner! Comment cela? Et quand?

BLANCHE. — Il part mercredi.

JEANNE. — Mercredi!

BLANCHE. — Demain... (Les deux femmes restent un moment absorbées. Et tout à coup.) Alors vous comprenez mon désarroi. Cet homme, c'était un rêve, un souvenir d'une autre vie. Et soudain, dans ma détresse, il prend une réalité. Je ne m'étais jamais dit qu'un jour, brutalement, il faudrait choisir.

JEANNE. — Mais vous avez déjà choisi.

BLANCHE. (regardant autour d'elle). — Oui, j'ai choisi... (Brusquement). Je pars! Ne me dites plus rien.

Elle fonde en larmes.

JEANNE. (affectueusement). — Allons! Ne pleurez pas! Raisonnablement. Il vous attend... Et après?

BLANCHE. — Je sais que demain matin il sera à la gare de Lyon et me guettera dans la foule. Je sais que demain soir nous partirons ensemble pour Brest.

JEANNE. — Vous n'aimez donc plus André?

BLANCHE. — Ah! souffrirais-je si je ne l'aimais plus?... Mais j'ai pitié aussi de celui qui va partir. Cela vous étonne. Qui m'eût dit que je parlerais ainsi de lui? Mais je le connais mieux depuis qu'il n'est plus là. Je découvre dans ses paroles des délicatesses mal comprises. J'ai parfois des regrets de n'avoir pas su lui répondre.

JEANNE. — Il est loin: il est fort. Mais rappelez-vous ce que vous me disiez d'André prisonnier.

BLANCHE. (songeuse). — C'est vrai... André prisonnier, c'était le devoir. Loin de moi, malheureux, il pouvait lutter. Mais il est revenu et ce n'est plus le même André.

JEANNE. — Vous donnez trop d'importance aux défauts que l'absence estompait. Vous êtes moins indulgente qu'autrefois.

BLANCHE. — C'est possible; mais la vie quotidienne est si impitoyable! Elle nous montre ce qu'il y a de plus terre à terre chez ceux que nous aimons... Depuis son retour André n'est plus qu'un homme.

JEANNE. — C'est une raison pour l'aimer.

BLANCHE. — N'aurait-il pu faire un effort, lui aussi? Il m'aime, mais il me fait souffrir. C'est pour cela que j'ai vu trop clair.

JEANNE. — Mais si vous partez, n'est-ce pas l'autre qui vous décevra, dans sa vie de chaque jour?

BLANCHE. — Qui sait?

JEANNE. — Savez-vous seulement quel est cet homme?

BLANCHE. — Qu'importe, s'il m'aime et s'il est bon?... Et il m'aime... et il est bon.

JEANNE. — Comment pouvez-vous dire cela d'un homme que vous connaissez si mal?

BLANCHE. — Je le connais mieux que vous ne pensez.

JEANNE. — Parce qu'il a passé quelques semaines chez vous? Parce qu'il vous a écrit une fois?

BLANCHE. — Cela suffit; il m'a montré des coins de son cœur qui sont déjà à moi.

JEANNE. — Comment découvrez-vous ces choses tout à coup?

BLANCHE. — Jusqu'à présent je craignais d'y penser.

JEANNE. — Blanche! Blanche! Vous êtes sur une pente dangereuse. Savez-vous où cela pourrait vous entraîner?

BLANCHE. — Oui... A partir demain matin. D'abord j'ai eu terriblement peur... Maintenant je suis décidée.

JEANNE. — Partir? Ce serait un crime. Pensez-y bien.

BLANCHE. — Au point où j'en suis, il faut voir de plus haut.

JEANNE. — Vous pourriez abandonner André!

BLANCHE. — Est-ce qu'il ne m'abandonne pas? Il me rend malheureuse.

JEANNE. — Mais enfin, quitter votre foyer! Y songez-vous?

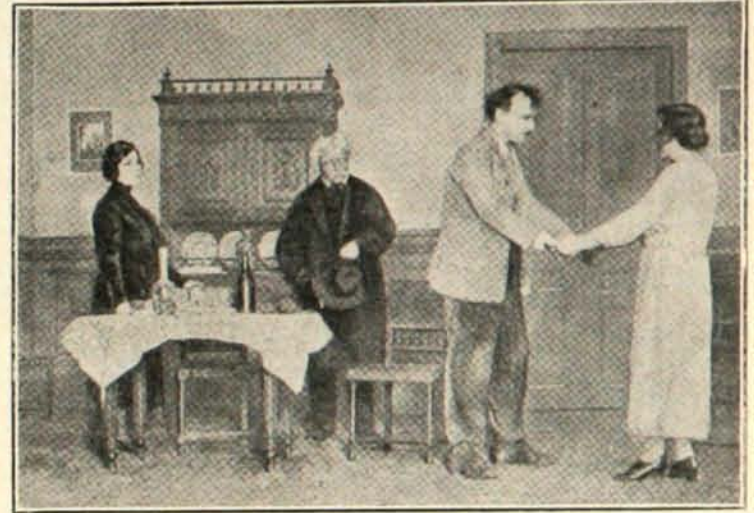
BLANCHE. — Un foyer sans enfants. — Sans enfants! le mal vient peut-être de là. — Comment voulez-vous que la vie reprenne ici?

JEANNE. — Que penserait-on de vous dans la ville?

BLANCHE. — Et après? Je vivrai en Amérique.

JEANNE. — Et cela ne vous effraie pas de vous expatrier?

BLANCHE. — Ce pays qui est le sien m'attire. C'est comme si, brusquement,



Jeanne. Mérin. André. Blanche.
Le retour d'André.

une porte s'était ouverte, par laquelle j'aperçois un chemin longtemps cherché. Le bonheur peut-être.

JEANNE. — Vous risquez une déception terrible. Otez-vous ces idées de la tête.

BLANCHE. — Ah! depuis que cet homme m'a parlé de lui, il me semble que, du fond de moi, remonte tout ce qu'il y avait d'espérances déçues, d'illusions étouffées. Je vois les choses différemment. Au fond, l'idée que je n'étais pas heureuse ne me semblait pas raisonnable. Mes souffrances, ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Je ne concevais pas une vie sans André, une vie par un autre homme que lui... Soudain tout a changé.

JEANNE. — Vous ne vous voyez tout de même pas mettant votre chapeau, bouclant votre valise et partant pour toujours, après avoir écrit une lettre à André.

BLANCHE. — Lui écrire! Oh! non, je ne pourrais pas. Ni lui parler non plus. Il faut que vous m'aidiez.

JEANNE. — Vous aider? Moi?

BLANCHE. — C'est le service que j'attends de vous.

JEANNE. — Mais je ne peux pas vous le rendre. Je n'approuve pas votre départ.

BLANCHE. (lui prenant les mains). — Jeanne, écoutez-moi. J'ai trop souffert et mon parti est pris. Si je ne vous ai pas consultée, c'est que votre bonne amitié ne vous permettait pas de me donner un conseil désintéressé. Il ne s'agit donc plus que de m'adoucir le dernier moment pénible, de parler pour moi à André.

JEANNE. — Que me demandez-vous là?... Vous ne voulez pas réfléchir encore?

BLANCHE. — Non, non... Si vous préférez, vous ne lui parlerez qu'après mon départ... Moi, je lui ferais trop de mal.

JEANNE. — Inconsciente! Vous craignez de lui faire du mal et vous allez briser sa vie.

BLANCHE. — Nullement! Je le délivre de moi. C'est son meilleur remède.

JEANNE. — Mais vous, ma petite, partirez! Quelle aventure!

BLANCHE. — Oui, mais rester, quelle lâcheté!

JEANNE. — C'est peut-être tout de même le bonheur.

BLANCHE. — Chut... André... (André entre par le fond, les mains dans ses poches, le regard fuyant, la pipe à la bouche. Il jette son chapeau sur le buffet, va s'accouder à la cheminée et reste la tête penchée vers les chenets, qu'il taquine du pied.) Blanche, à voix basse, avec un soupir.) Le bonheur...

Un silence. Les deux femmes restent embarrassées.

ANDRÉ. (sans se retourner). — J'aurais bien voulu te parler un peu, Blanche.

JEANNE. (bas). — Je vous laisse...

Elles se serrent la main avec effusion. Jeanne se retire sans bruit. André reste dans la même position.

BLANCHE. — Tu as une façon de mettre les gens à la porte!

ANDRÉ. — Pour le plaisir qu'elle a à me voir, celle-là.

BLANCHE. — Comme tu es injuste. Jeanne t'aime beaucoup.

ANDRÉ. — Ne me raconte pas d'histoires... De quoi parlez-vous donc?

BLANCHE. — De rien de bien intéressant...

ANDRÉ. (se retournant). — Tiens! ce n'est jamais intéressant, ce que vous dites... Mais quand j'arrive vous vous taisez.

BLANCHE. (nervueuse). — Allons! bon. ANDRÉ. — Et quand elle sort d'ici, tu as toujours une drôle de tête.

BLANCHE. — Enfin qu'est-ce qu'elle t'a fait?

ANDRÉ. — Je ne suis pas un imbécile. Je sais l'influence qu'elle a sur toi.

BLANCHE. — Tu es jaloux parce qu'elle est mon seul refuge quand tu m'as bien fait souffrir.

ANDRÉ. — C'est elle qui te monte la tête. Je la vois, avec son air de rien, glissant entre deux coups d'aiguille la parole qui tourmente. (Blanche hausse les épaules.) Parbleu! quand je suis entré, vous parliez encore de lui.

BLANCHE. — Je t'en prie, tais-toi.

ANDRÉ. (se rapprochant). — Tu t'imaginais donc que tu pouvais recevoir sa visite et que je n'en saurais rien?

BLANCHE. (abasourdie). — Sa visite... ANDRÉ. — Dix personnes, hier matin, à l'heure où j'étais au collège, ont vu un officier américain dans notre rue.

BLANCHE. — Alors, parce qu'un officier américain est passé dans la rue, tu vas supposer...

ANDRÉ. — Et, quand je suis rentré, cette odeur de tabac blond dans l'escalier...

BLANCHE. (troublée). — Mais... tu... tu rêves...

ANDRÉ. — Oh! ne t'amuse pas à nier, puisque je suis sûr que tu l'as vu.

BLANCHE. — André, je vais tout te dire, mais tu me croiras. C'est un interprète en permission qui est venu.

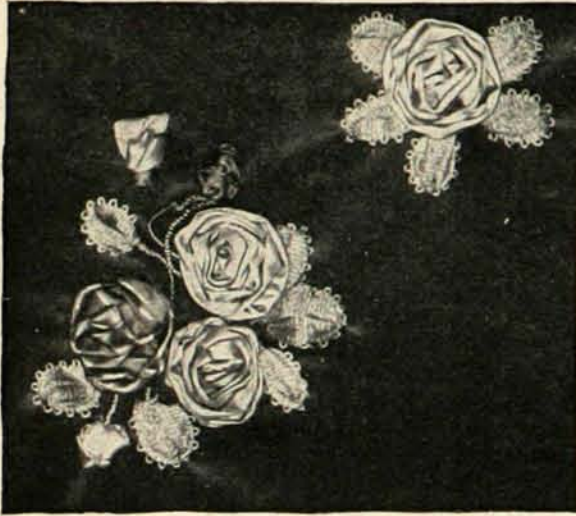
ANDRÉ. — Tu inventes.

BLANCHE. — Seras-tu convaincu si je t'avoue qu'il venait de sa part? C'est l'homme qu'on a vu hier matin. Voilà tout.

ANDRÉ. (dans un éclat de rire). — Voilà tout! Cet homme t'envoie un message et voilà tout! Tu trouves ça naturel. Tu es bien inconsciente... ou bien adroite.

BLANCHE. (agacée). — Comme tu es mauvais. Cet officier a passé trois mois ici et, avant de repartir pour l'Amérique, il me donne signe de vie. Peut-on lui reprocher d'être bien élevé? Jadis tu aurais compris cela.

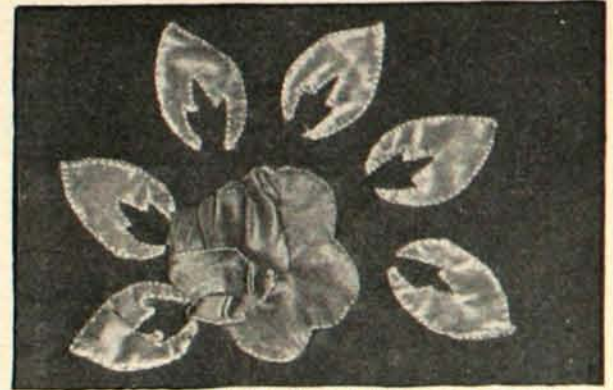
Celles qui aiment les travaux d'aiguille trouveront tous ces dessins charmants.



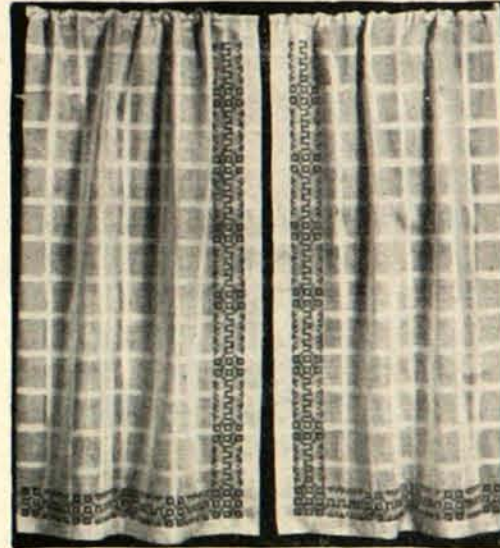
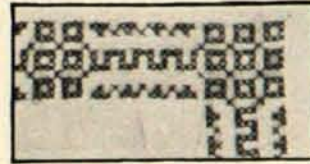
13083—Fleurs en ruban

Le décalque 13083, jaune seulement, 30 cents—contient 6 de chaque des deux motifs en ruban, 2 3/4 et 4 3/4 pouces. Ces motifs de fleurs en ruban sont exquis sur les robes du soir aussi bien que sur des coussins de taffetas.

Le décalque 13081, bleu ou jaune, 45 cents, contient deux motifs, pour le dos et le devant d'une robe ainsi que deux et deux revers d'un motif-appliqué de 7 pouces. Ces roses ont un effet nature lorsqu'elles sont faites en velours ou satin de teintes claires sur un fond de velours ou satin foncé.



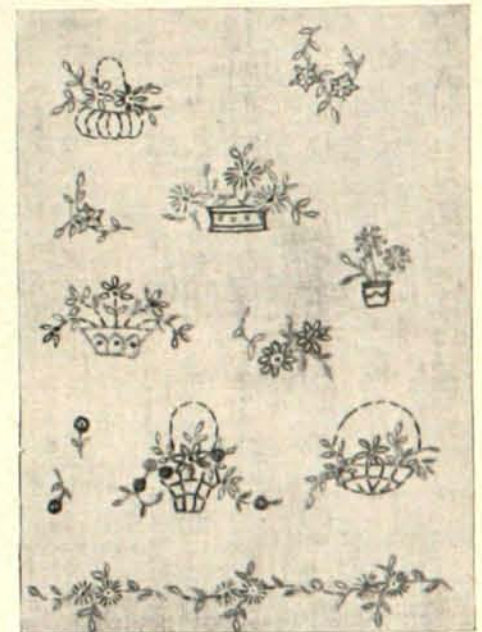
13081—Rose-Velours en Appliqué



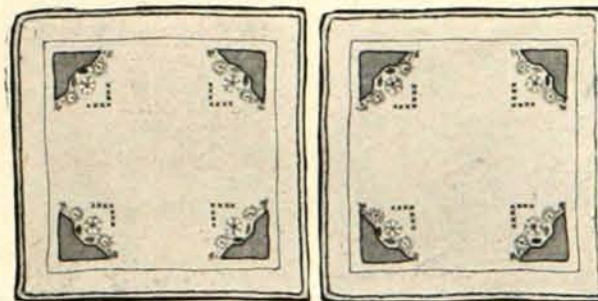
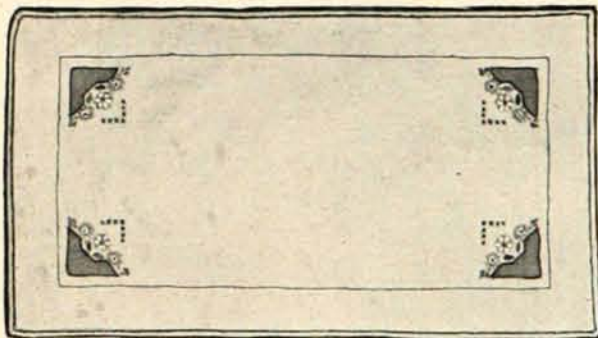
12944—Rideaux. Bordure à points croisés

Le décalque 12944, bleu ou jaune, 25 cents — contient 4 1/2 verges de bordure de 2 1/4 pouces de large et 4 motifs pour les coins mesurant chacun 5 3/4 pouces et se font à point croisé. Ce patron a été spécialement dessiné pour rideaux de chambre à coucher, de bain, ou rideaux de cuisine. Ces rideaux seront tout à fait jolis si on les brode de bleu clair sur un fond blanc. On peut aussi garnir, avec ces motifs et bordures, les oreillers, blouses, robes, etc.

Le décalque 13017, bleu ou jaune, 25 cents, contient deux et deux revers de 10 motifs et deux verges de bordure de 1 3/4 pouce, pour garniture de robes, de blouses, chemin de table et serviette, etc.



13017—Garniture Motifs et bordure

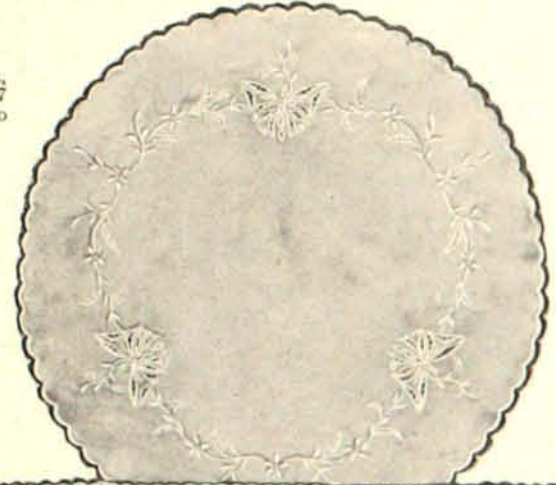


12963—Dessus de buffet, trois pièces

Le décalque 12963, bleu seulement, 25 cents — contient la forme et le dessin pour service, trois pièces, pour dessus de buffet. Se fait de toile blanche, bordé d'un biais de toile bleu clair et entouré d'un trait noir fait à point courant. L'appliqué-panier est, lui aussi, entouré d'un trait noir fait à point courant.

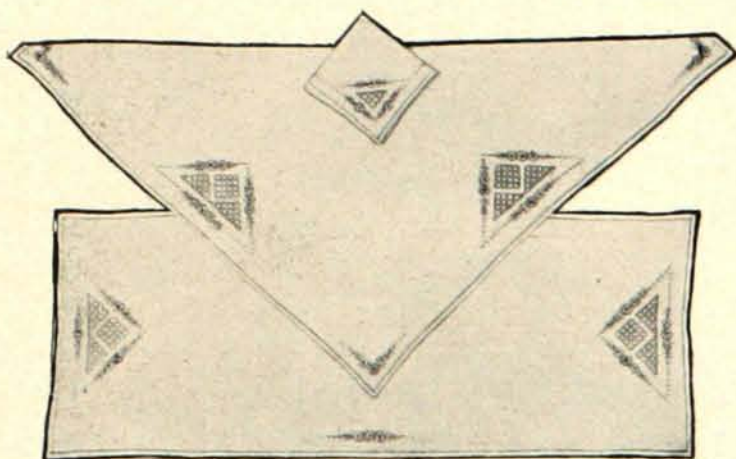
12336—Napperon à l'anglaise (ci-dessous)

Le décalque 12336, bleu seulement, 25 cents — contient un napperon de 27 pouces de diamètre appareillant le No 12337. Les deux sont festonnés.



12337—Chemin de table à l'anglaise

Le décalque 12337, bleu seulement, 25 cents — contient un chemin de table, 17 x 52 pouces, qui se brode à l'anglaise.



13015—Service pour le lunch et dessus de buffet

Le décalque 13015, bleu seulement, 25 cents — contient le dessin pour nappe, 6 serviettes, et dessus de buffet. Ce service peut se faire, à votre idée, grand ou petit.

3374—Taille 10 à 16 ans. Taille 14 ans demande 2 3/8 verges de soie de 40 pouces de large — 9 3/8 verges de plissé.

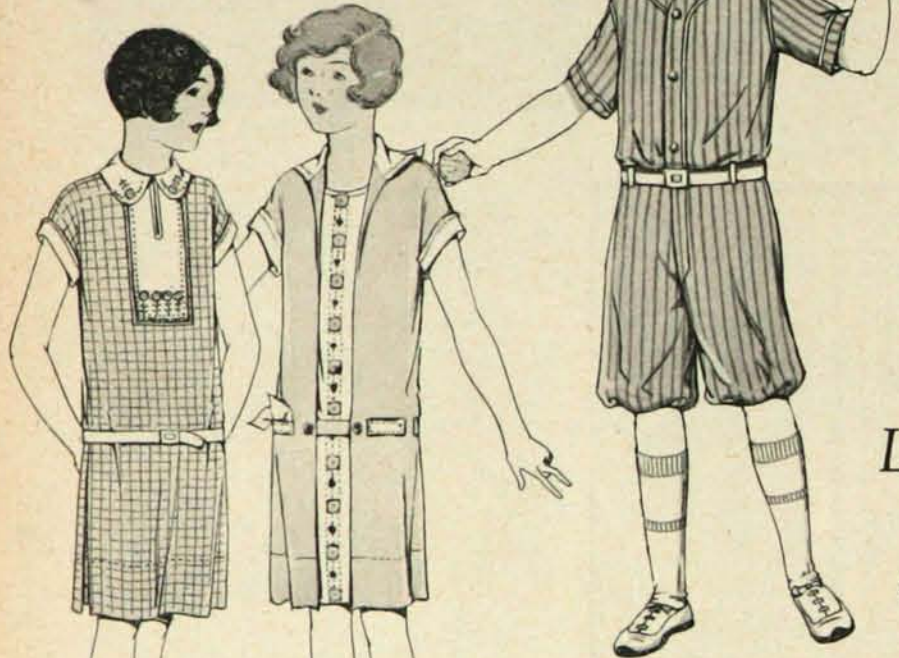
2704—Taille 8 à 18 ans. Taille 12 ans demande 2 3/4 verges de soie de 36 pouces de large — 9 verges de plissé — 2 1/8 verges de ruban.

3027—Taille 14 à 18 ans. 34 à 38. Taille 14 ans demande 3 3/8 verges de soie de 40 pouces de large — 11 1/8 verges d'insertion de dentelle,

1 1/2 pouce de large — 3 verges de ruban.

3189—Taille 14 à 18 ans. 34 à 38. Taille 14 ans demande 3 1/2 verges de taffetas de 36 pouces de large — 1/2 verge de soie — 1 3/4 verge de dentelle étroite pour le col et les manches. La robe est ornée du motif-broderie No 13017.

3205—Taille 14 à 18 ans. 34 à 38. Taille 14 ans demande 2 7/8 verges de soie de 40 pouces de large — 7/8 verge de dentelle de 36 pouces. On emploie le motif-appliqué-floral No 12954



Robe 3073
Contenant le
Dessin-Broderie

Robe 3343
Dessin - Appliqué
13021

Habit 3362

3073—Taille 6 à 14 ans. Contenant le dessin-broderie. Taille 8 ans demande 1 3/8 verge de coton rayé de 36 pouces de large — 1 1/4 verge de coton uni pour le plastron, le col et les manches — 2 verges de ruban.

3343—Taille 8 à 16 ans. Taille 8 ans demande 1 3/8 verge de soie rouge, 40 pouces de large — 7/8 verge de soie blanche pour le col, les poches et le devant, qui est orné du dessin - appliqué No 13021.

3362—Taille 4 à 14 ans. Taille 12 demande 1 3/8 verge de flanelle rayée, 54 pouces de large — 2 1/2 verges de bordure rouge.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49



3073

3343

3362



Robe 2704

Robe 3027

Robe 3189
Dessin-Broderie
13017

Robe 3205
Dessin - Appliqué
12954



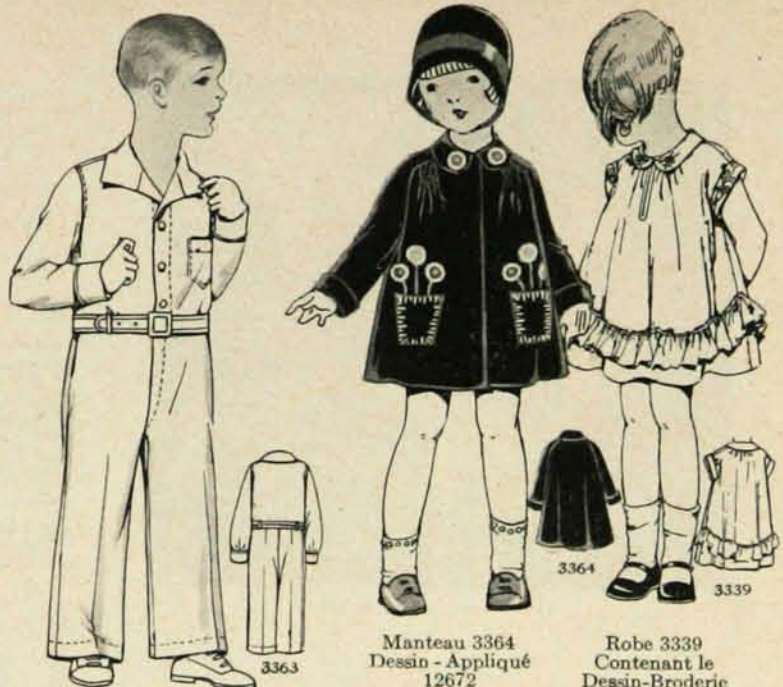
3374

2704

3027

3189

3205



Habit 3363

Manteau 3364
Dessin - Appliqué
12672

Robe 3339
Contenant le
Dessin-Broderie

La graduée est
heureuse
de porter une
robe faite
"par Maman"



Robes que
la graduée
confectionne
elle-même.



3110—Taille 12 à 17 ans. Taille 14 ans demande 3 1/2 verges de soie blanche, 40 pouces de large— 3 1/4 verges de dentelle, 3 pouces de large. Le dessin-appliqué floral No 12954 se brode vers l'épaule.

2729—Taille 14 à 18, 34 à 42. Taille 14 ans demande 3 verges de soie blanche, 40 pouces de large. Cette petite robe se porte pour toutes occasions.

3222—Taille 10 à 16 ans. Taille 14 ans demande 2 1/4 verges de soie blanche, 40 pouces de large—

3 verges de plissé — 1 verge de doublure. La rose se brode en blanc. No 13051.

3384—Taille 8 à 18 ans. Contenant le Dessin-Broderie. Taille 14 ans demande 2 1/2 verges de batiste blanche, 36 pouces de large — 2 1/4 verges de ruban.

2718—Taille 14 à 18 ans, 34 à 42. Taille 16 ans demande 3 verges de soie de 40 pouces de large—1 1/4 verge de large dentelle, 22 pouces de large 1 verge de ruban. Dessin-Colorié No 13086

3375—Taille 2 à 7 ans. Taille 4 ans demande 1 1/4 verge de cambrai, 32 pouces de large — 1/4 verge de cambrai de teinte plus foncée — 4 1/4 verges de soutache.

3386—Taille 2 à 6 ans. Taille 4 ans demande 1 1/4 verges de cambrai gris, 32 pouces de large — 1/4 verge de cambrai blanc pour le col et les poignets.

3373—Taille 4 à 8 ans, contenant le dessin-broderie. Taille 4 ans demande 1 1/2 verge de voile pêche — 10 verges de dentelle.

3383—Taille 8 à 15 ans. Taille 12 ans demande 2 1/4 verges de voile de 40 pouces de large — 1/4 verge de voile blanc — 1 1/2 verge de ruban.

SUITE DES DESCRIPTIFONS
PAGES 48 ET 49

Robe 3222
Dessin-Broderie
13051

Robe 3384
Contenant le
Dessin-Broderie

Robe 2718
Dessin-Broderie
13086

3383

3385

3365

Robes d'après-midi



Robe 3348
Dessin-Broderie
12793
d'après Groult



Robe 3378
d'après Dausillet



Robe 3369
d'après Jenny



Robe 3371
Dessin-Broderie
13105
d'après Agnès



Robe 3368
Dessin-Broderie
13096
d'après Lanvin

Paris—
Nouvelle robe à franges



Robe 3349
d'après Paul Caret

3348—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/4 verge. Taille 36 demande 4 1/2 verges de soie jaune, 40 pouces de large — 3/4 verge de soie blanche. Le devant de cette jolie robe d'été se brode avec le dessin-broderie No 12793.

3378—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/8 verge. Taille 36 demande 1 3/8 verge de soie bleue fleurie, 40 pouces de large — 1 1/2 verge de soie plus pâle unie, 40 pouces de large — 3 verges de doublure pour le jupon.

3371—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 3 1/4 verges. Taille 36 demande 1 1/4 verge de soie verte, 40 pouces de large — 1 1/4 verge de soie polka verte — 1/4 verge de soie blanche pour le col et le nœud. Le corsage est orné du Dessin-Broderie No 13105.

3368—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/4 verge. Taille 36 demande 3 verges de tissu métallique de soie, 40 pouces de large — 2 1/2 verges de frange noire. Le devant du corsage est orné d'une bande brodée du Motif No 13096.

3356—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 2 1/4 verges. Taille 36 demande 2 3/4 verges de soie rouge, 40 pouces de large — 3/4 verge de soie blanche pour la cravate et la bordure. La nouvelle ceinture se brode avec le Motif No 13023.

Robe 3356
Dessin-Broderie
13023
d'après
Miler Soeurs

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES
48 ET 49



Les soies imprimées et les fleurs brodées sont incontestablement les jolies décorations sur les robes d'été. Dans la ville elles donnent l'illusion de la campagne et à la campagne elles de marient avec les couleurs locales.

Fameuse Course et Fameuse BIÈRE



Le Grand National

Course d'endurance la plus dure pour chevaux et cavaliers. Le steeplechase du Grand National, pour chevaux de quatre ans, se poursuit sur la piste d'Aintree à Liverpool, qui a quatre milles et demi de longueur. A déjà compté jusqu'à 33 partants mais bien peu achèvent la course qui comporte 18 obstacles, dont 14 doivent être franchis deux fois. Cette course a déjà rapporté \$40,000 au gagnant.

et



Pleins de Vie

DAWES

BLACK HORSE

Bière naturelle



très bien vieillie

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille

Copiez pour
vous-mêmes ces
nouveaux mo-
dèles parisiens



La Nouvelle
Jaquette



Robe 3298
Monogramme
546

Robe 3369
Dessin-Broderie
13107
d'après Chanel

Robe 3352

Robe 3351
d'après
Jane Regny

3352—Mesure de buste 34 à 50, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 57 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie polka, bleu et blanc, 40 pouces de large — 3/4 verges d'organdie blanc pour le col et les poignets — 1 1/2 verge de ruban bleu pour la cravate.

3351—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 60 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie imprimée, blanc et noir, 40 pouces de large — 3/4 verge de crêpe de soie blanche pour le col et l'empiècement.

3298—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 68 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie lavable bleue, 40 pouces de large — 3/4 verge de soie rayée rouge et blanc, pour la garniture. La robe sera plus jolie si on brode la poche avec le motif-monogramme No 546.

3369—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 64 pouces. Taille 36 demande 3 verges de crêpe plat, vert pâle, 40 pouces de large — 3/4 verge de crêpe vert plus foncé pour le col, le bas des manches, les poches et la ceinture. Le dessin-broderie No 13107 que l'on voit sur les manches se répète également sur les poches.

3358—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 66 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de satin noir — 3/4 verge de crêpe de soie blanche — 3 3/4 verges de volants étroits. Le dessin-broderie No 13080 se brode sur les manches en couleurs brillantes.

Robe 3358
Dessin-Broderie
13080
d'après Berthé

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES
48 ET 49

Robe 3357
Dessin-Appliqué
12629
d'après Chené

Robe 3350
d'après Patou



3298

3369

3350



3352

3351

3358

3357

Les motifs brodés, souvent en des couleurs brillantes, sont très jolis surtout si la robe est à longues manches. Une autre innovation de la mode est une garniture de lingerie sur la robe de soie — col ou manchettes de linon ou organdie. Cette légère garniture de lingerie donne à la robe un ton de fraîcheur ravissant.

La simplicité des robes rend la couture plus facile



2928—Mesure de buste 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 47 pouces. Taille 36 demande 3 1/2 verges de soie rayée beige et jaune de 36 pouces de large — 1 1/2 verge de soie beige, 36 pouces de large pour la cape, le col, les poignets et la ceinture — 5 verges de dentelle. Nous suggérons le dessin-broderie No 13094 comme garniture.

3329—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 3 3/4 verges. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie polka bleu et blanc de 40 pouces de large — 5/8 verge de soie blanche pour l'empèchement du devant et le nœud.

3053—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 64 pouces. Taille 36 demande 3 verges de soie verte, 40 pouces de large — 2 3/4 verges de georgette blanc de 40 pouces de large pour la chemisette à longues manches — 3/4 verge de plissé. Le joli motif-appliqué No 12672 lui donne un cachet particulier.

3370—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 59 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie lavande de

40 pouces de large — 3/8 verge de soie blanche, 40 pouces de large, pour l'empèchement et le col — 3 verges de ruban violet pour la bordure de l'empèchement, du col et des manches. Le dessin-broderie No 13104 orne le devant de la robe.

3377—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/4 verge. Taille 36 demande 3 3/4 verges de soie beige de 40 pouces de large — 3/8 verge de soie blanche, 40 pouces, pour le gilet, et 1 1/2 col — 2 3/4 verges de ruban vert — 1 1/2 verge de doublure de 36 pouces de large. La robe est brodée de vert et on se sert du motif-broderie No 12561.

3372—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/4 verge. Taille 36 demande 3 verges de soie écossaise, brun, rouge, vert, blanc et bleu — 1/2 verge de soie pour le gilet — 2 1/4 verges de ruban brun.

3367—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 3/4 verge. Taille 36 demande 2 3/4 verges de soie bleue, 40 pouces de large — 1/2 verge de soie blanche — 4 3/4 verges de ruban bleu. Le devant de la robe et les poches se brodent avec le motif-broderie No 12764.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49



Robe 2928
Dessin-Broderie
13094

Robe 3329
d'après
Margaine-Lacroix

La ceinture bien définie redevient à la mode.

La silhouette droite, des épaules au bas de la robe, devie quelquefois pour donner place aux godets. Ne coupez pas une ceinture ou autre garniture, tels que poches ou broderie, etc. vers la ligne de la taille.



Robe 3397
Dessin-Broderie
12561
d'après Patou

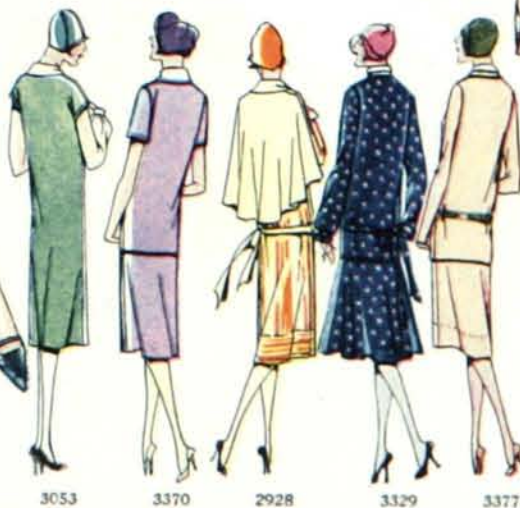


Robe 3372
d'après Brandt

Robe 3367
Dessin-Broderie
12764
d'après Patou

Robe 3053
Dessin - Appliqué
12672

Robe 3370
Dessin-Broderie
13104
d'après Patou



3053

3370

2928

3329

3377

3372

3367

*"Je crois que vous avez
atteint votre but."*

(SHAKESPEARE)

STOCK ALE MOLSON



L'avez-vous essayée? Avez-vous goûté la nouvelle Stock Ale Molson? En avez-vous apprécié la saveur merveilleuse, la richesse et la maturité exquis, le fort titrage?

Commandez-en pour le repas du midi aujourd'hui; faites-en venir un approvisionnement à votre maison par l'épicier.

Elle ne coûte pas plus que n'importe quelle autre bière Molson

*La meilleure "Stock Ale" que
vous n'avez jamais goûtée*

Essayez-la

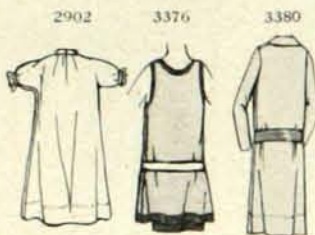
Ce que l'on fait dans nos heures de loisir



Bonnets de bébé 3382

Robe 2902

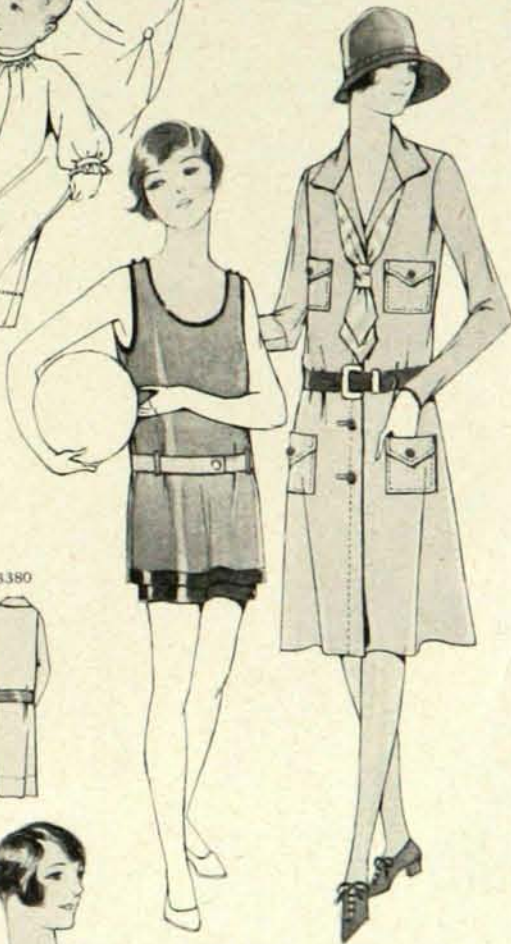
Ces vêtements dont nous pouvons avoir besoin d'un moment à l'autre peuvent tous être faits dans nos moments de loisir.



2902

3376

3380



Habit de bain 3376

Robe pour le sport 3380



Habit de bain 3274 Dessin-Monogramme 573

Pyjama 3273



3274

3273

3346

3355

Chemise et Pantalon 3346 Dessin-Broderie 12956

Chemise-combinaison 3355

[SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49]

Un Tissu Nouveau et Merveilleux Pour Robes et Dessous Féminins



SOYEUSE AU TOUCHER—
Souple et brillante comme la soie—riche et élégante comme la soie—telle est la "Wacosilke", ce tissu nouveau qui a toutes les qualités et toute la beauté de la soie véritable.

On trouve dans la "Wacosilke" les plus fins fils peignés Wabasso et ces autres fils qui, sous l'égide de la Marque "Celanese", se sont acquis une enviabie renommée dans plusieurs pays et, de façon de plus en plus notable, sont en train de prendre la place de la soie.

Et elle coûte beaucoup moins cher que la soie!

Votre fournisseur préféré s'empresera de vous montrer les nuances charmantes de ce nouveau tissu.

On peut laver la "Wacosilke" aussi souvent qu'on le désire sans qu'elle perde le lustre qu'elle avait à l'état de neuf. La transpiration ne la défraîchit pas, et elle conserve le pli et la forme qu'on lui donne sans jamais s'étirer ni se froisser.

Seuls Fabricants au Canada:

THE WABASSO COTTON COMPANY Limited
Trois-Rivières, P.Q.

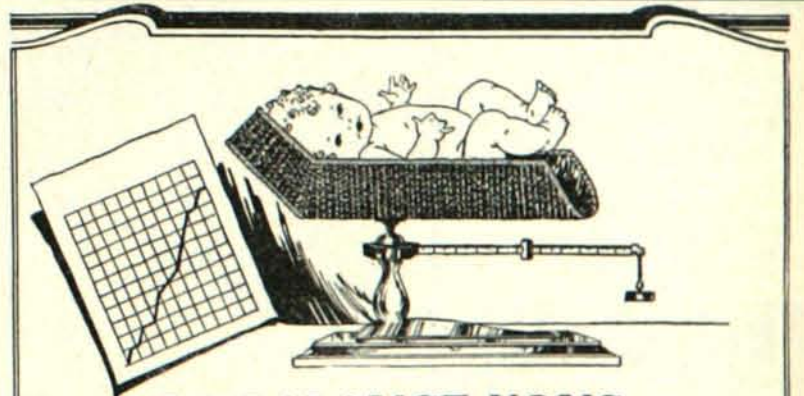
WACOSILKE

MARQUE DE COMMERCE ENREGISTRÉE

"Aussi Chatoyante que l'Arc-en-Ciel"

"Celanese" est une marque de commerce enregistrée au Canada sous le No 136/31144.

103F



LA BALANCE VOUS LE REVELERA

Bébé devrait être allaité au lait maternel, mais, si cet aliment lui manque, le Lait Eagle Brand de Borden l'élèvera. Recommandé par des médecins renommés, depuis 1857, il est employé par des milliers de mères, dès la naissance du bébé ou après le sevrage. Sa pureté garantie, son absolue uniformité et sa facilité de digestion pour les bébés en font un aliment parfait. Votre balance vous le prouvera, si vous vous conformez fidèlement au tableau des nourritures.

Ecrivez à THE BORDEN CO. Limited, Montréal, pour deux livres: "Bien-être du Bébé" et "Une Biographie de Bébé".

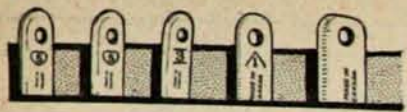
(Lait Condensé)

EAGLE BRAND

— de —
Borden

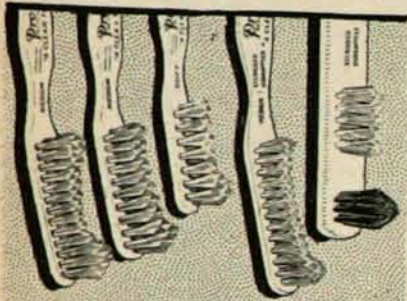
83-26





"Adult" 50c. **APPRENEZ** aux
 "Small" 40c. enfants de bonne
 "Baby" 25c. heure à se servir chaque
 De Luxe 60c. jour de la brosse à
 "Dental" Pro-phy-lac-tic.
 "Plate" Formats petits et pour
 (Brosse à bébés, spécialement
 dentier 50c. adaptés à leur usage.
 Manches roses, blancs
 ou bleus.

Toujours vendues dans la boîte jaune.



**Brosses à Dents
 Pro-phy-lac-tic**

Pour toute
 la famille

Fabriquées en Canada

**Pieds Las
 et
 Endo-
 loris**

Une friction de la région
 douloureuse avec une solu-
 tion de "Minard's" et
 d'eau tiède procurera un
 soulagement immédiat.

On recommande aussi le
 "Minard's" pour les en-
 torses, contusions et fou-
 lures.

62F

**LINIMENT
 TRIOMPHE DE LA DOULEUR
 MINARD**

"MENU BRAND"

Sauce tartare (pour poisson et viande
 froide) et Sauce Mayonnaise (pour vos
 salades).

Sont absolument pures et leur excellence
 est insurpassée.

Demandez un échantillon à votre épi-
 cier, ou adressez-nous une carte et nous
 vous enverrons un échantillon de chaque
 sauce GRATIS.

The H. R. Reist Mfg. Co.
 365 AQUEDUCT ST., MONTRÉAL

Robes pour les
 demoiselles d'honneur
 et la
 mariée de juin



Robe 3207

3207—Mesure de buste 34 à 38, 14 à
 18 ans. La largeur du bas de la robe
 est environ 27 $\frac{1}{2}$ verges. Taille 36
 demande 3 verges de satin, 40 pouces de
 large, pour la robe — $\frac{3}{8}$ verge de large
 dentelle pour le devant du corsage.
 La robe se garnit de jolies petites fleurs
 de soie.

3285—Mesure de buste 34 à 38, 14 à
 18 ans. La largeur du bas de la robe
 est environ 54 pouces. Taille 36
 demande 5 verges de taffetas pour la
 robe, 36 pouces de large — 4 $\frac{1}{4}$ verges
 de dentelle étroite pour la garniture des
 volants. Les volants de cette robe sont
 également en taffetas.

2729—Mesure de buste 34 à 42, 14 à
 18 ans. La largeur du bas de la robe
 est environ 67 pouces. Taille 36
 demande 3 $\frac{1}{2}$ verges de faille de soie,
 36 pouces de large — 6 verges de den-
 telle — 1 $\frac{1}{2}$ verge de ruban pour le
 nœud. Cette jolie robe se compose de
 soie et de dentelle.



3207 3285 2729 3167 3373



Robe 3167

3373—Robe pour enfant. Taille
 4 à 8 ans, contenant le dessin-bro-
 derie. Taille 4 ans demande 1 $\frac{1}{2}$
 verge de crêpe de Chine de 40 pes
 de large — 3 $\frac{3}{4}$ verges de volants
 de dentelle pour la garniture.
 Taille 8 ans demande 1 $\frac{3}{4}$ verge de
 crêpe de Chine — 4 $\frac{1}{2}$ verges de
 volant de dentelle. Une exquise
 petite robe pour la jolie petite
 bouquetière.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES
 48 ET 49

Robe 3285
 d'après Lanvin

Robe 2729



Robe 3373
 Contenant le
 Dessin-Broderie

Pour les vacances

3205—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 2 3/4 verges. Taille 36 demande 4 3/4 verges de taffetas de 36 pouces de large — 16 1/2 verges de ruban étroit pour la garniture — 2 1/2 verges de ruban avec pois pour la cravate. Le Motif No 13065 se brode de couleurs différentes.

3259—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 2 3/4 verges. Taille 36 demande 4 3/4 verges de crêpe de Chine, 40 pouces de large — 3/4 verge de crêpe de Chine plus foncé pour les bandes qui garnissent cette robe. Une bordure Motif-Appliqué-Feuilles No 12998 remplace la ceinture.



Robe 3379

Robe 3205
Dessin-Broderie
13065



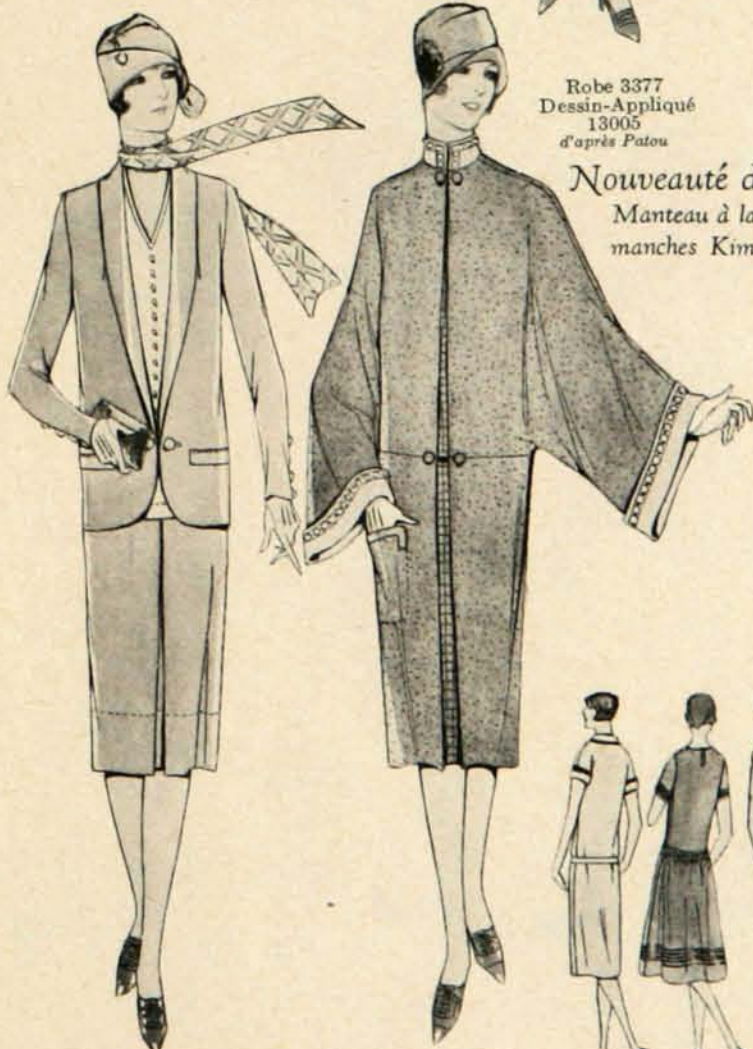
3259—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. No 3266 — Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe mesure environ 54 pouces. Taille 36 demande 2 1/2 verges de charmen de 54 pouces de large — 2 3/4 verges de crêpe de soie de couleurs différentes pour le corsage — 1 3/4 vge de doublure de 36 pouces de large.

SUITE DES DESCRIPTIONS
PAGES 48 ET 49

Robe 3377
Dessin-Appliqué
13005
d'après Patou

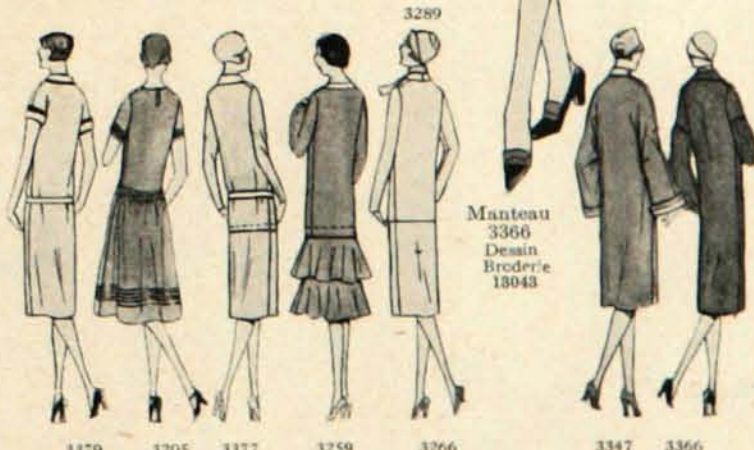
Robe 3259
Dessin-Appliqué
12998

Nouveauté de Paris—
Manteau à larges
manches Kimono



Robe 3266
Jaquette 3289
d'après Patou

Manteau 3347
d'après
Philippe et Gaston



3379

3205

3377

3259

3266

Manteau
3347
Dessin
Broderie
18943

3347

3366

La Bonne Moutarde est nécessaire à la Bonne Cuisine

La Bonne Cuisine n'est pas uniquement une affaire de cuisson et de préparation — elle est surtout une affaire d'assaisonnement.

Or l'un des meilleurs assaisonnements est la moutarde, parce qu'elle aiguise l'appétit et facilite la digestion — et la meilleure moutarde est la Keen, parce que — préparée instantanément—elle est toujours fraîche.

Vous trouverez quantités de manières de l'employer dans notre nouveau

Livre de Recettes

envoyé gratis sur simple demande.

Colman-Keen (Canada) Limited
Casier 4 1000 rue Amherst
438F Montréal.

La Moutarde Keen

facilite la digestion

438F

Une nouvelle Chevelure. Grâce au KOTALKO.



"Depuis longtemps je perdais graduellement mes cheveux. Je devins presque complètement chauve n'ayant plus que quelques rares cheveux.

"La petite photographie a été découpée d'un groupe de joueurs de ballon, et un grand nombre de personnes peuvent vous affirmer que c'est bien moi quand j'étais chauve. La plus grande a été prise après que j'eus employé trois boîtes de Kotalko. Remarquez la différence.

Telle est la déclaration certifiée de Jack Evans, l'athlète bien connu. Ce n'est qu'une personne entre des milliers qui ont fait usage de Kotalko et qui déclarent hautement, sans sollicitation, qu'il a arrêté la chute des cheveux, fait disparaître les pellicules ou fait croître une nouvelle et abondante chevelure. Vous pouvez vous procurer le véritable Kotalko dans n'importe quelle bonne pharmacie, ou écrivez et demandez-en une

BOITE D'ESSAI GRATUITE

Afin de prouver l'efficacité de Kotalko sur la chevelure des hommes et des femmes, les manufacturiers sont prêts à en envoyer une boîte gratuite à l'essai à quiconque en fera la demande. Pas de frais de douane à payer. Ecrivez à la

KOTAL CO., A-402, Station L., New-York



Demandez **Horlick's**
le Lait Malté
ORIGINAL

Lait Sain

pour bébés,
invalides &
vieillards

Lait riche—Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la falm. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

Jolies robes dessinées pour les doigts agiles



Ces dessins sont du "Pictorial Review". On peut s'en procurer les patrons dans toutes les agences de Pictorial Review ou en s'adressant à "Mon Magazine". Voir la liste des agences et des prix page 50.

H. M. 3389—Mesure de buste 42 à 52. La largeur du bas de la robe est environ 55 pouces. Taille 46 demande 3 $\frac{3}{4}$ verges de toile foncée, 36 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de toile blanche pour la garniture — 1 verge de bordure pour le bord du col. La robe tailleur avantage toujours la femme à taille forte. Pour varier on brodera l'initial sur une des poches. Le monogramme No 558 convient très bien.

H. F. 3390—Mesure de buste 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 94 pouces. Taille 41 demande 3 $\frac{3}{4}$ verges de crêpe de soie polka, 40 pouces de large — $\frac{1}{2}$ verge de crêpe uni pour la garniture. Le long empiècement du devant est de forme V. Les godets en soie légère conviennent très bien aux femmes de taille forte.

H. F. 3387—Mesure de buste 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 69 pouces. Taille 41 demande 3 $\frac{3}{4}$ verges de crêpe plat, 40 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de crêpe plus foncé pour le col et les revers — 2 $\frac{3}{4}$ verges de soie pour la bordure. La nouvelle décoration de la manche, No 13080, adoucit la sévérité de ce charmant modèle

H. F. 3388—Mesure de buste 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 53 pouces. Taille 41 demande 4 $\frac{3}{4}$ verges de crêpe de soie de 40 pouces de large — $\frac{1}{2}$ verge de dentelle pour le col et le long plastron. "Garnissez avec broderie" voilà le dernier mot de Paris. Les nouvelles manches sont très jolies si on les brode de couleurs brillantes avec le motif No 13079.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49



Robe H.M. 3391
d'après Patou

Robe H.M. 3389
Dessin-Monogramme 558
d'après Patou

Robe H.M. 3392
d'après Callot

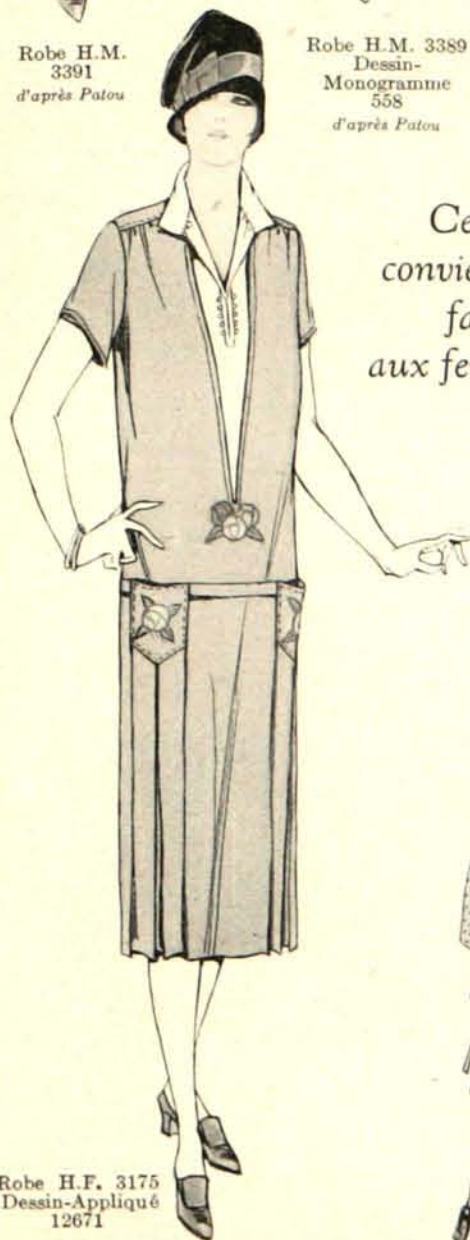


Robe H.F. 3387
Dessin-Appliqué 13080
a'après Georges Janin

Robe H.F. 3390
d'après Callot

Robe H.F. 8833
Dessin-Broderie Couleurs 13079

Ces dessins conviennent parfaitement aux femmes à taille forte



Robe H.F. 3175
Dessin-Appliqué 12671



Robe H.F. 3081



H.M. 3391 H.M. 3389 H.M. 3392 H.F. 3387 H.F. 3390 H.F. 3388 H.F. 3175 H.F. 3081

GELÉE ET CONFITURE TELLES QU'ELLES DEVRAIENT ÊTRE

GOUTER la bonne confiture! J'en ai mangé, plus d'années que je n'aimerais vous le dire et dans plus de Pays que mes doigts ne pourraient le compter, mais, jamais, jusqu'au jour où j'allai résider dans le Grand Couvent blanc qui s'étend là-haut sur la colline, je n'ai goûté de gelée ou de confiture faites réellement comme elles devraient l'être.

A mon déjeuner du matin, un élégant petit plat en verre, tout rempli d'une belle confiture de fraises me fut servi sur un plateau. Et, elle était si délicieuse cette confiture, que j'aurais honte de vous avouer que non seulement je la mangeai toute mais qu'encore je passai une heure à essayer de me décider si oui ou non j'oserais en demander davantage. Le fait qu'aucune sonnerie ne se trouvait dans ma chambre me fit décider en faveur d'un non. Et, je n'étais tout de même pas suffisamment gourmande pour descendre en robe de chambre, tendre la petite soucoupe en demandant l'aumône.

Le matin suivant, elle contenait de la confiture d'abricot, même plus exquise encore que celle de fraises, et la gelée aux raisins noirs qui m'arriva le troisième matin suscita en moi une telle admiration, que je ne pus m'empêcher de demander à la Révérende Mère Supérieure quel était le génie qui dans son Couvent faisait la confiture.

Elle me répondit que ce génie était Mère Saint Ange, et, il n'était pas étonnant qu'elle la fit si bien car là avait toujours été sa tâche, durant toute sa vie religieuse de quarante et quelques années.

Elle m'envoya Mère Saint Ange pour me voir — une mignonne personne, toute mince, à la voix aussi douce que la meilleure de ses conserves, aux yeux vifs, sautillants et pleins d'humour. Elle me parla confiture tout comme d'autres artistes parlent naturellement et simplement de leur art et me raconta plusieurs choses intéressantes. J'essayerai de vous en répéter quelques-unes. Elle me dit que, lorsqu'une confiture est manquée, le fait est presque toujours dû à l'une de ces trois raisons:

1. Il n'y a pas assez de sucre. L'économie de sucre dans la confiture est toujours une erreur.
2. La cuisson a été faite soit trop lentement, soit pendant une durée insuffisante.
3. Le fruit employé était soit humide, soit trop mûr. Le fruit destiné à faire de la confiture doit être parfaitement sec, parfaitement sain, et insuffisamment plutôt que trop mûr.

Toutes les fois que cela vous est possible, faites votre confiture dans un chaudron en cuivre. Si vous ne le pouvez, employez du bon émail. Une casserole en émail qui serait fendue serait un inconvénient. Une chose ou une autre peut se fixer sur la partie où l'émail est sauté, inévitablement s'y coller, brûler, et abîmer le goût et la couleur de la confiture. Ne faites jamais cuire de la confiture dans du fer ou de l'étain. Si vous le faites, elle brunira ou noircira. N'agitez jamais avec une cuillère en métal, mais toujours soit en bois soit en argent. Si le fruit doit être découpé, découpez-le toujours avec un couteau d'argent, sauf dans le cas de pommes très dures qui seront épluchées et partagées avec un couteau d'acier.

Je vais vous donner quelques recettes types desquelles vous pourrez extraire d'autres encore.

Dans le "Grand Couvent Blanc", au sommet d'une colline de France, une ingénieuse petite religieuse les fait suivant ces recettes faciles.



MARMALADE D'ABRICOT

LA VEZ les abricots. Ouvrez-les et enlevez les noyaux. Pesez-les, et pesez également une quantité égale de sucre.

Dans le fond d'un grand récipient en grès, disposez une couche d'abricots, puis, une couche de sucre, puis une autre couche d'abricots et ainsi de suite. La dernière couche sera une couche de sucre. Laissez reposer toute la nuit, puis, placez à côté du feu, après avoir tourné sucre et fruit. Laissez pendant environ une heure en remuant de temps en temps jusqu'à ce que le sucre soit complètement dissous. Changez maintenant la casserole de place et mettez-la sur un feu modéré; cuisez en remuant une ou deux fois, jusqu'à ce que la masse soit réduite en pulpe. En dernier lieu, placez sur un feu ardent et cuisez pendant 10 minutes aussi fortement que possible — mais pas plus longtemps — en remuant tout le temps. Si vous aimez le goût de l'amande d'abricot, il est temps de les ajouter. Les noyaux seront cassés, les amandes extraites et épluchées. Ne les employez pas en trop grand nombre car elles sont amères.

Mettez la confiture en pots et laissez ceux-ci séjourner dans un endroit frais, en les recouvrant d'un papier journal. Ne les fermez pas avant au moins une semaine.

Je protestai: "Mais, la confiture est toujours fermée dans les pots immédiatement."

"C'est pourquoi la surface se recouvre de sucre candi" répondit Mère Saint Ange. Me rappelant le fait que j'avais maintes fois constaté, je n'osai faire aucune réponse.

LA CONFITURE DE PRUNES se fait exactement de la même manière.

LA CONFITURE DE REINES CLAUDES se fait également de la même manière mais ne demande que les trois-quarts d'une livre de sucre par livre de fruits, les reines claudes étant très douces.

LA CONFITURE DE PECHES peut se faire encore de la même façon. Il est bon d'éplucher d'abord les pêches, leur peau étant très résistante. La meilleure manière de les éplucher est de les étaler sur un plateau et de les soumettre à l'action de la chaleur d'un four pendant 15 minutes. Le four ne devra pas être trop chaud car le fruit ne devra pas être cuit suffisamment pour perdre une partie de son jus.

CONFITURE DE MURES

ELLE est très facile à faire. Lavez les Mures. Pesez-les. Mettez-les dans une casserole sur le feu et faites bouillir pendant 10 minutes. Ajoutez un poids égal de sucre. Lorsqu'il est bien fondu, la confiture est faite et peut être mise en pots.

CONFITURE DE POIRES

QUEL horrible mélange! exclamai-je.

Ah, vous n'avez pas encore goûté de la mienne dit Mère Saint Ange en souriant.

Vous pouvez faire de la confiture de poires soit rouge, soit blanche, car il y a des qualités de poires qui deviennent rouges par la cuisson, et d'autres qui ne le deviennent pas.

Si par leur seul aspect, vous n'êtes pas sûre de la qualité, il est simple d'en prendre une de chaque sorte et de la faire cuire à l'étuvée pour déterminer ce que sont les autres.

Epluchez les poires. Coupez-les en quarts réguliers et détachez le coeur. Pesez-les. Prenez trois livres de sucre en poudre pour 4 livres de poires (il vous faut du sucre en poudre car, dans ce cas, on ne réussit pas avec du sucre en morceaux). Placez-les dans un grand bassin, couche par couche, sucre et poires, exactement comme vous l'avez fait pour la marmelade d'abricots. Laissez reposer 6 heures en tournant deux fois pendant cet espace de temps. Versez-les ensuite dans une casserole que vous placerez sur un feu lent, puis agitez presque constamment, cette confiture ayant tendance à se fixer au fond du récipient et à brûler. Lorsque le sucre est fondu, ajoutez le contenu d'un petit sac de clou de girofle dans la proportion de une demi-once pour 4 livres de poires. Faites bouillir la confiture jusqu'à ce que les quarts de pêches soient complètement transparents — au moins une heure et demie. Enlevez alors les clous de girofle, mettez la confiture en pots et couvrez-la immédiatement.

"Le dessus devrait se tourner en sucre. Elle est meilleure ainsi" expliqua Mère Saint Ange.

"Pourquoi?" Parce qu'à chaque chose en ce monde le Bon Dieu a donné une nature particulière, et c'est la nature de la confiture de poires d'être meilleure lorsque le dessus se transforme en sucre. Ne riez pas, impertinente. Je vais maintenant vous dire comment faire de la gelée."

LE SECRET DES BONNES GELEES

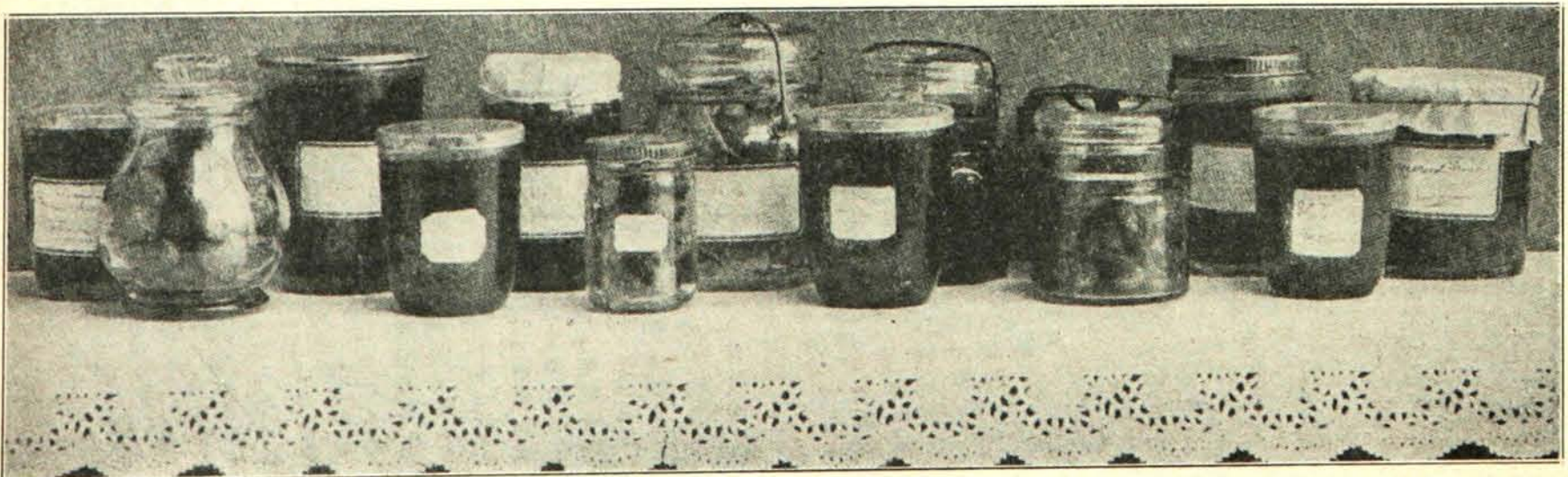
LA gelée devrait être aussi claire que du verre coloré dit Mère Saint Ange, "et d'une belle teinte élatante, ni liquide, ni dure, assez ferme pour se maintenir au pot lorsque celui-ci est renversé, et assez claire cependant pour s'étendre, et elle doit avoir un tel goût concentré de fruit, qu'une couche très mince étendue sur une tranche de pain doit être suffisante."

On ne peut pas faire de la gelée avec du fruit trop mûr. Elle ne s'épaissirait pas. Prenez toujours du fruit qui est plutôt insuffisamment mûr sans être assez acide et assez vert pour altérer le goût et l'apparence de la gelée.

Lorsque vous versez votre pulpe de fruit dans un sac, ne touchez jamais celui-ci. Par dessus tout, ne le pressez pas. Le jus coulerait certainement plus rapidement mais vous enlèveriez à la gelée sa transparence et une gelée troublée n'est jamais belle.

On vend des sacs à supports de fil de fer spécialement adaptés à cet effet. Si vous vous servez d'un sac fait à la maison, suspendez-le de quelque manière au-dessus de votre récipient, de façon à ce qu'il ne touche rien. Si vous le suspendez à un clou fixé au mur, étayez-le avec un bâton fendu à son extrémité, et le jus pourra couler goutte à goutte librement. Pour

(Voir la suite page 51)



Différentes manières d'apprêter les œufs

Une omelette est un mets facile à préparer.



LA première condition pour faire une omelette c'est que le beurre soit frais, surtout sans petit lait, ce qui la ferait attacher à la poêle, et que cette dernière soit d'une extrême propreté, condition première.

L'omelette qui est cuite dans la poêle émaillée, ou celle en tôle ou en cuivre étamé, a un goût plus fin que celle qui est cuite dans la poêle à frire, et quoique la préparation d'une omelette soit chose connue de tout le monde, il y a pourtant une différence sensible entre une omelette bien faite et celle qui ne l'est pas.

Les œufs doivent être bien frais. Pour connaître si un œuf est frais on l'entoure de chaque côté avec les mains et on présente devant une lumière la partie qui n'est pas couverte; si l'œuf est transparent c'est un indice qu'il est frais. Les personnes habituées n'ont pas besoin d'avoir recours à cette épreuve; elles reconnaissent qu'un œuf est frais lorsque la coquille est bien blanche, grainée et d'une teinte que l'on dirait être légèrement rosée; mais si, au contraire, la coquille est d'un blanc terne l'on peut s'en méfier. Lorsque l'on veut garder des œufs très frais, pendant huit jours, il faut les mettre aussitôt qu'ils sont pondus dans le son ou le blé ou bien dans l'eau fraîche renouvelée tous les jours.

OMELETTE AU NATUREL

CASSEZ six œufs; ajoutez une petite pincée de sel du poivre et deux cuillerées à bouche de crème ou du bon lait, si vous le voulez, pour l'adoucir; battez bien le tout ensemble. Cela étant fait, mettez dans la poêle sur un feu modéré, gros comme un œuf au moins de beurre frais, pour que l'omelette soit assez grasse; quand il est fondu et légèrement jauni, versez les œufs, puis laissez l'omelette se faire toute seule sans la toucher; aussitôt qu'il y aura au fond une couche qui sera prise, ramenez-la avec le bras ou la fourchette du côté du manche de la poêle et faites couler à la place les œufs qui ne sont pas cuits, ensuite pliez-la d'une forme bien arrondie et laissez prendre une belle couleur. Versez avec adresse sur un plat légèrement chauffé.

Une véritable poêle-omelette est une grande commodité sinon une chose indispensable. Elle est munie de charnières centrales, ce qui permet de retourner l'omelette en repliant une partie de l'ustensile sur l'autre. Si vous n'avez pas cette poêle-omelette perfectionnée dans la batterie de cuisine, vous pouvez, naturellement, vous servir d'une simple poêle. Cette poêle-omelette est en aluminium et ne coûte que \$2.00.

La durée de la cuisson d'une omelette moyenne est d'environ cinq minutes; il est essentiel que le beurre soit chaud parce que, s'il ne l'est pas, l'omelette prend un goût de fade; elle doit être aussi, ce qu'on appelle, crémeuse, c'est-à-dire peu cuite au milieu, ce qui la rend moins desséchée; elle doit être gonflée, croustillante et d'une coloration dorée tout autour et non pas être pâle, ni roussie et encore moins brûlée.

L'omelette, pour être bien faite, ne doit pas excéder huit ou dix œufs, mieux vaut en préparer deux moyennes qu'une trop grosse, parce qu'il y a plus de difficultés à la réussir, elle est aussi coûteuse et fait moins de profit.

L'omelette doit se manger toute brûlante, c'est une qualité indispensable.

OMELETTE A LA BONNE FEMME

METTEZ dans une poêle assez de beurre frais, faites-y cuire un gros oignon coupé en tranches très minces; lorsqu'elles sont à point de cuisson, mettez les œufs préparés avec des fines herbes hachées et mêlées avec deux cuillerées de crème, du sel et du poivre; laissez cuire l'omelette bien croustillante de part et d'autre en la retournant comme si c'était pour faire des crêpes et servez-la bouillante quand elle est montée.

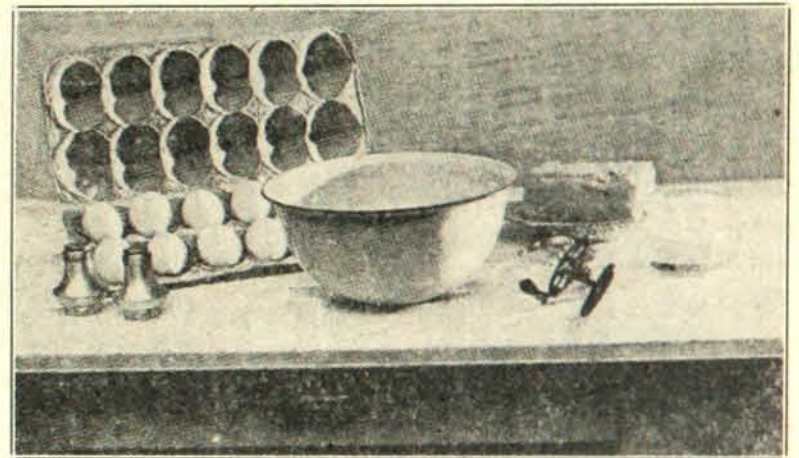
OMELETTE AUX CHAMPIGNONS

FAITES sauter dans la poêle quelques petits champignons frais; lorsqu'ils sont cuits, versez par dessus les œufs, puis faites l'omelette plus finie, accompagner les champignons à la sauce qui vous conviendra, soit au jus ou à la crème, puis les mettre au milieu de l'omelette lorsqu'elle commence à être prise, en les enveloppant de sorte que les champignons soient bien renfermés; ensuite vous dressez l'omelette et vous la servez bouillante, c'est une condition absolue.

OMELETTE SOUFFLEE

CASSEZ quatre œufs frais dont vous séparez soigneusement les jaunes et les blancs. Mettez dans les jaunes quatre cuillerées à bouche de sucre en poudre. Tournez-les avec une cuiller en bois pendant cinq minutes pour les épaissir et leur faire perdre leur couleur de trop jaunes.

Cela étant préparé, vous ajoutez la moitié du reste soit l'écorce jaune d'un citron, râpée ou hachée très finement. Ensuite vous montez les blancs d'œufs en neige très fermes, puis vous mélangez le tout ensemble, avec précaution: mettez vivement cette



La base de l'omelette, simple ou compliquée

préparation dans un plat légèrement beurré à l'avance que vous placez aussitôt dans un four chaud; laissez cuire pendant dix minutes au maximum, en la tournant des deux côtés, et servez vivement cette omelette qui doit être d'une coloration dorée; saupoudrez d'une pincée de sucre en poudre. Vous pouvez, si vous le voulez, mettre dans les œufs une cuillerée à café de farine afin de rendre l'omelette plus augmentée.

OMELETTE AU RHUM

CASSEZ pour une omelette ordinaire quatre ou cinq œufs. Mettez-y un soupçon de sel fin, deux ou trois cuillerées à café de sucre en poudre, et, à votre volonté, deux cuillerées de crème ou de bon lait, pour augmenter l'omelette et l'adoucir. Lorsque l'omelette est dressée sur le plat, saupoudrez-la d'une légère couche de sucre fin, que vous glacez de distance en distance avec la pointe du pique-feu que vous aurez eu soin de faire rougir avant de vous en servir. Cela étant fait, versez environ deux verres à liqueur de rhum. Mettez-y le feu.

Quelques cuisinières mettent du rhum dans les œufs, mais, à notre avis, c'est là une dépense inutile, qui enlève à l'omelette de son bon goût de beurre frais.

OMELETTE SUCREE

CASSEZ quatre œufs, ajoutez trois cuillerées à table de sucre en poudre, une pincée de sel et une cuillerée à table de jus de citron.

Tournez, avec la cuiller en bois, les jaunes d'œufs, environ cinq minutes, ajoutez le sucre, le sel et le jus de citron; versez dans ce mélange les blancs d'œufs montés très fermes.

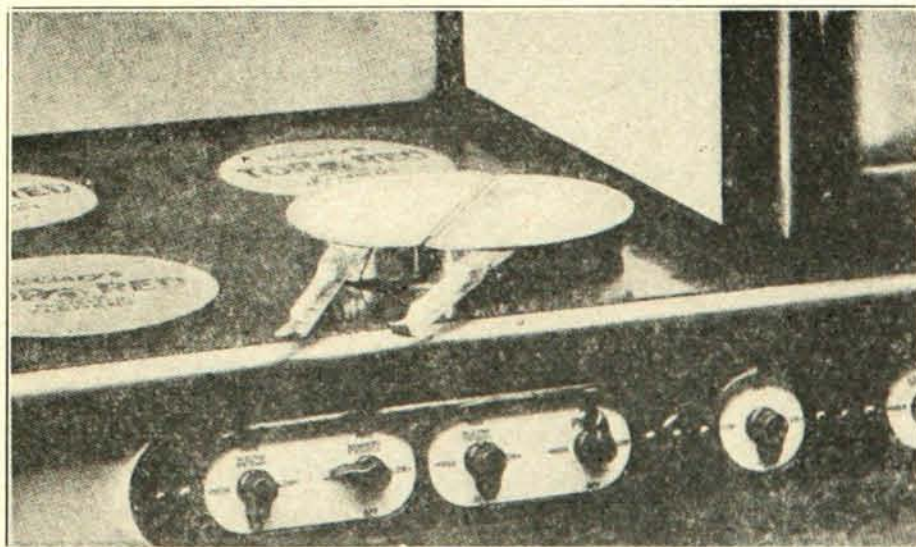
Mettez dans un plat allant au four des fruits frais ou en conserve. Versez dessus le mélange puis faites cuire dans un four à chaleur modérée environ 20 minutes.

Vous pouvez, si vous le préférez, faire cette omelette dans une poêle-omelette. Versez dans la poêle et recouvrez de confiture qu'un seul côté; lorsque l'omelette est dorée, et croustillante vous recouvrez avec la partie qui n'a pas de confiture. Servez très chaud et saupoudrez le dessus de l'omelette de sucre en poudre.

OMELETTE MOUSSELINE

PREPREZ cette omelette comme il est indiqué pour l'omelette sucrée. Lorsque l'omelette est dressée sur le plat qui va au four, fouettez en neige trois à quatre blancs d'œufs, mettez, lorsqu'ils sont montés, autant de cuillerées à bouche de sucre fin qu'il y a de blancs, pour en obtenir une espèce de meringue croustillante. Couvrez-en entièrement l'omelette et faites-la cuire au four assez chaud pendant un quart d'heure, vingt minutes, en veillant

(Voir la suite page 49)



La poêle-omelette perfectionnée en aluminium



Pour vos Vacances—

Les voyages à travers les pays des ans passés.

Quittez le tourbillon de la vie quotidienne et voyagez, cet été, dans l'histoire Bas St-Laurent, sur un des luxueux navires de la Cie Clarke, à

TERRENEUVE, GASPE, LA BAIE DES CHALEURS, LE LABRADOR

Scènes qui ont été témoins de la naissance de la civilisation Nord — Américaine — villages originaux — sanctuaires. Départs hebdomadaires de Montréal et Québec. Bas prix. Renseignements chez les agences de voyage ou

CLARKE STEAMSHIP CO. LTD.

103 Drummond Bldg., MONTREAL

Son arôme exquis et sa pureté sans parallèle l'ont fait choisir par les femmes judicieuses depuis plus de 160 ans.

\$2.50

la bouteille

HILLS & UNDERWOOD
London Dry Gin

Pour tout ce qu'un onguent peut guérir

BALMO a guéri les eczéma les plus récalcitrants.

Il soulage et guérit permanemment les hémorroïdes. Guérit le "chapeau" chez les enfants. Soulage admirablement les pieds fatigués. Essayez-le après avoir dansé.

BALMO

Une boîte de grandeur généreuse pour seulement

25 cents

Argent remboursé si un traitement de 5 jours ne donne pas satisfaction.

EUNIC

Le meilleur tonique connu pour les cheveux

à fait pousser des cheveux sur un crâne chauve depuis 25 ans. Pour renseignements écrivez à

R. PASHER

6870 Sherbrooke ouest, MONTREAL

Agents demandés pour vendre ce merveilleux remède
Proposition généreuse — Demandez les détails.

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 17)

—Voilà, reprit-elle, il faut travailler.
—Travailler, pourquoi?
—Pour être utile à cette société que vous n'aimez guère.

Gilbert sourit.
—Mais vous parlez comme tante Laurette!

—C'est possible. Nous autres, les femmes, nous nous ressemblons toujours par certains côtés.

Elle répéta:
—Il faut travailler. Tous les hommes travaillent. La vie que vous menez est indigne de vous. Et puis, un jour, vous vous marierez... Savez-vous que je connais des jeunes filles charmantes?

Elle les nomma: Jacqueline Sorrière, Marguerite Lancerot. Elle vantait impartialement les qualités de l'une ou de l'autre.

Gilbert ricana:
—Et s'il me plaît d'épouser une veuve?

—Non, non, c'est une jeune fille qu'il vous faut, une vraie jeune fille dont le cœur est neuf.

—Pourquoi pas Simone?
Nancy éclata de rire:
—Ma sœur! Ah! ah! quelle idée!... Mais ce n'est pas du tout le genre qui vous conviendrait.

—Qu'en savez-vous?
Gilbert regarda Nancy. Elle s'était redressée et ses yeux flambaient:

—Simone... Oui, après tout... Alors, elle vous plaît donc?

—Pas trop.
—Oh! dit la jeune femme, en simulant un réel dépit, vous n'êtes pas sérieux. J'acceptais déjà votre entrée dans notre famille.

Entre eux, un silence tomba, coupé de rafales, cette rumeur perpétuelle qui hante les plateaux. Nancy, de nouveau, s'était allongée, un bras à l'abandon, et Gilbert observait sa petite main où brillait l'alliance. Doucement, il la saisit:

—Nancy... Nancy... murmura-t-il.
Que pressentit-elle? D'un geste instinctif, elle se dégagea:

—Nancy... Avons-nous le droit de nous faire souffrir?

—Taisez-vous, supplia-t-elle. Pas cela, mon Dieu, pas cela.
Ses doigts tremblaient. Elle balbutia, comme on parle en rêve:

—Soyez raisonnable... Si vous ne l'êtes pas, nous ne pourrions plus nous promener ensemble.

"Elle m'aime. Elle m'aime." Ah! qu'importait à Gilbert la maladroite défense de l'être charmant! Maintenant, Nancy l'aimait, il en était sûr. La nuit qui suivit cette journée, il ne put dormir. Et le soleil, le mistral, la plainte des ramiers se retrouvaient avec cette musique dont les mille voix de la campagne amplifiaient éperdument la sonorité.

Tout en servant le déjeuner, la mère Cazol observait "monsieur". Elle avait les pommettes rouges, la lèvre pincée et roulait ses yeux aigus, pareils à deux fléchettes nourries de venin.

—On dirait que monsieur est souffrant? interrogea-t-elle.

Gilbert protesta:
—Souffrant, moi, mère Cazol! Jamais je ne me suis aussi bien porté.

—C'est donc ça, fit la vieille, en hochant gravement son menton pointu. Puis, tout à trac:

—C'est-il vrai que monsieur va "répouser" la dame du château?

—Vous dites?
La bonne femme se défendit:
—Moi, je ne dis rien. C'est le monde qui parle. Pas plus tard qu'hier, dans le clos Surhugue...

Gilbert se rappela soudain la rencontre qu'ils avaient faite, Nancy et lui, dans le cimetière des asphodèles. Ainsi la jeune femme avait raison. Ils étaient compromis, désormais, aux yeux du pays.

—Vous vous trompez, mère Cazol, dit-il sèchement, cette dame n'est pas veuve.

—C'est-il un embarras! fit la vieille sournoise.

—Que voulez-vous dire?

—Suffit, reprit-elle. Dans ce monde-là, on se démarie. Probable que monsieur est plus séduisant.

Cette fois, le jeune homme perdit patience.

—Vous êtes stupide, madame Cazol.

—Bon Dieu! monsieur qui prend la colère, geignit la vieille en gagnant la porte.

Gilbert, les nerfs secoués, regardait, sans le voir, son petit jardin vibrant de soleil. La sourde hostilité de ces paysans lui glaçait le cœur. Ne l'avertissait-elle pas, déjà, que, bientôt, autour de Nancy et de lui, se lèveraient un mauvais rire, les railleries cruelles d'autres juges passionnés et impitoyables? Quel roman ne forgerait-on pas avec leurs tristesses? Entre Nancy et Gerbois, on départagerait les torts et les fautes. Et qui sait même? On accuserait peut-être la jeune femme d'avoir été retrouver un ancien ami.

Mais qu'importe! Ils partiraient, ils oublieraient tout, rebâtiraient dans un nouveau décor un bonheur nouveau, fait d'eux-mêmes, de leur seul amour désormais solitaire et inaccessible...

Tout à coup, au bout du jardin la porte s'ouvrit. Gilbert reconnut le marquis de Beauvezer qui s'avançait la canne haute, au milieu des fleurs. Il portait un veston de sport à rayures bleu pâle et, sous le col mou, dont une épingle d'or attachait les coins, une lavallière bouffante déployait ses ailes.

—Je passais, dit-il négligemment, et, ma foi, je n'ai pu résister au désir de vous faire visite. Asseyons-nous, hein! Je fumerai volontiers un cigare sous l'eucalyptus.

Il prit un rocking et croisant les jambes.

—Mon cher, dit-il, je serai bref. Vous savez que le marquis de Beauvezer a son franc-parler...

Que signifiait ce préambule? Le gentilhomme fit craquer un tison, puis, le cigare allumé, frappa du plat de sa main la cuisse de Gilbert:

—A nous deux, mon gaillard, dit-il gaîment. Et, d'abord, — tout à fait entre nous — que pensez-vous de Mme Gerbois?

Gilbert se sentit rougir. Mais le marquis l'intimidait peu.

—Moi, dit-il froidement, mais je la trouve charmante. Je suppose que vous avez la même opinion.

—Absolument. Et, tenez, mon cher, vous êtes gentil, vous me rendez tout de suite la besogne facile.

Il tira tout à coup deux souples bouffées, puis un sourire narquois lui brida les yeux.

—Avouez-le donc, farceur, vous aimez Nancy.

Gilbert reçut le choc assez bravement. A peine une légère crispation des traits révéla-t-elle sa nervosité.

—Oui, vous l'aimez, mon cher, reprit le marquis. Cela saute aux yeux. Eh bien, si vous l'aimez, il faut l'épouser.

Gilbert se taisait. M. de Beauvezer, amicalement, lui toucha l'épaule.

—Ah! ça, vous n'allez pas bouder contre votre cœur. Je vous le répète — nous sommes entre nous. Vous pouvez me faire votre confession.

—Mais pardon, cher monsieur, objecta Gilbert. Je vous ferai observer qu'il s'agit de la femme de M. Gerbois.

—Et puis, après? C'est une question de formalités. Nous divorcerons.

—Comment "nous"?

—Oui, nous, c'est-à-dire moi, car c'est moi qui m'occuperai de tous ces détails. Papa Tomblaine a trop à faire avec ses métaux.

Visiblement, le marquis attendait un élan, un cri spontané de reconnaissance.

Comme rien ne venait, il appuya:

—Parfaitement, jeune homme, c'est mon idée... "Ça m'est venu de nuit", hein, comme à l'autre. C'est toujours la nuit que j'ai des idées. Naturellement, personne n'est informé de mon projet, pas même Mme Tomblaine. J'imagine, d'ailleurs, que, si elle l'était, elle me donnerait carte blanche pour mener l'affaire.

L'affaire! Quel affreux mot! Gilbert en frémit. Mais le marquis poursuivit, après avoir repiqué le cigare au coin de sa bouche.

—Hé! hé! mon cher, vous pourriez tomber plus mal. Une femme bien faite, plus que jolie et douée, par surcroît, d'un caractère à l'épreuve du diable. Et même une pointe, une toute petite pointe de sentiment — ce qui ne gêne rien. Oh! bien entendu, ce n'est pas sa mère; mais y a-t-il deux Mme Tomblaine sur notre planète?

Il parla de celle-ci en termes émus, avec une exaltation croissante qui faisait trembler les crocs de sa mous-rache blanche. Ah! la divine, l'exquise créature! C'était il y a vingt ans qu'il fallait la voir.

—Une déesse, mon cher! A Trouville, toute la plage s'assemblait pour la regarder. Elle portait une délicieuse robe en foulard changeant, une création des sœurs Jacobsen. Depuis, la maison a fait faillite. Dame, le goût se perd...

Et le marquis décrivait la robe. Les souvenirs l'assaillaient en foule. Oui, c'était sur les planches qu'ils s'étaient connus. Tout de suite une irrésistible sympathie.

En quinze jours, ils étaient devenus des amis intimes. Mme Tomblaine l'emmenait aux petits chevaux. Elle lui disait: "Je vous veux près de moi. Vous êtes ma mascotte." Elle avait gagné trois mille francs dans sa saison. C'était une somme à cette époque-là.

—Oui, oui, mon bon, un enchantement, des journées radieuses.

Et, s'animant peu à peu, le marquis disait leur retour à Paris, la plongée dans le monde, à l'écart de Tomblaine: toujours bourdonnant d'affaires et de chiffres. Et le gentilhomme pinçant la bouche lançait des brocards à l'adresse des banquiers, des industriels, cette tourbe inélégante qui courait à l'or.

—Mal mariée, conclut-il, c'est évident, mais irréprochable.

Par deux fois, il enveloppa l'adjectif dans les bouffées rouses du havane bagué:

—Irréprochable... Irréprochable... Il avouait ainsi la passion discrète qui avait exclusivement occupé sa vie.

Certes, les gamines étaient gentilles. Mais aucune d'elles ne venait à la cheville de cette noble femme.

Puis, changeant de ton:

—Il est temps de reparler de notre Nancy.

Elle aussi — parbleu! — était mal mariée. Ce Gerbois avait une âme de rustre. Et souriant, tout à coup:

—Mais au fait, j'y songe. N'avez-vous pas eu jadis un béguin pour cette petite-là?

Mais, comme Gilbert restait silencieux, le marquis, de nouveau, lui toucha l'épaule:

—Ne vous défendez pas, allez... On a même fait assez de bruit avec cette histoire. Mme Tomblaine vous appréciait. Mais contrariez donc la volonté d'un broyeur de fer. Enfin, voilà... Dans trois ou quatre mois, Nancy sera libre. Il ne tient qu'à vous de repêcher cette gracieuse épave. Oh! je sais bien qu'il y a le passé, des souvenirs fâcheux! Avec votre sensibilité vous pourriez souffrir. Mais, saperlipopette, à votre place, je n'irais pas par quatre chemins.

Il ajouta, les mains dans ses poches:

—Moi, je suis une grosse bête, un vieux célibataire sceptique et blasé.

(Voir la suite page 37)

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 36)

Mais je me reprocherais de ne pas vous faire profiter de mon expérience. Sans compter que vous ne ferez pas une mauvaise affaire. Des millions, ces Tomblaine. Ils sont en train d'acheter le Maine et l'Anjou. Autrefois, je m'inquiétais peu de ces bagatelles. Mais la vie est dure...

—Monsieur! protesta Gilbert.
—Je vous choque. Bon, ne parlons pas de ça... mais réfléchissez. Et dites-vous bien que, cette fois, vous serez d'accord avec l'opinion.

Le marquis s'était levé:
—A tantôt, jeune homme. Ah! j'oubliais de vous annoncer une mauvaise nouvelle... Tintagille tousse. Elle a pris froid. C'est que dans ce diable de Midi les soirées sont fraîches. Et ma pauvre amie se fait une bile... Pourvu qu'il n'arrive rien de ce côté-là!

XVII

—Une lettre, monsieur.
Gilbert prit l'enveloppe que lui tendait la mère Cazol et reconnut l'écriture de Martial Huchoir.

—Tiens! Que devient-il?
Mais, sa lettre ouverte, il eut un gros rire:

—Ah! l'animal!
Martial, lui aussi, prenait des vacances. Dix jours sans penser, écrivait-il, dix jours à "faire le veau" dans l'herbe ou sur la plage — une existence d'abruti dont la brièveté ferait tout le charme.

Nous sommes les voisins, annonçait-il. Mais connais-tu seulement l'humble village où Gobette et moi, nous avons échoué? Dix maisons enfouies sous les mimosas et, autour de nous, rien que la mer, du vent et des fleurs. Un bibelot d'hôtel calme et propre où l'on nous gave comme des coqs en pâte. Je t'invite à goûter la cuisine robuste de Pardigon. Nous t'attendrons mardi au train de dix heures.
"Dois-je y aller?" se demanda tout d'abord Gilbert.

Ce fut Nancy qui le décida:
—Mais naturellement! Vous n'allez pas rompre avec vos amis.

Gilbert lui montra la lettre. Nancy connaissait un peu Martial qui avait bostonné jadis dans les salons de l'avenue Kléber.

—Un bon type! disait-elle de lui et, par ce mot, elle entendait l'un de ces garçons vifs et joyeux qui happent la vie avec insolence.

Puis elle s'enquit de Gobette dont elle exigea que Gilbert lui fit le portrait.

—Oh! dit le jeune homme... Je l'ai si vite vue! Pas laide, je crois, mais tout à fait bête.

Nancy riait:
—Et vous n'avez fait que l'entrevoir! Oh! vous n'êtes pas indulgent avec notre sexe.

Gilbert haussa les épaules:
—Les femmes de cette espèce ne m'intéressent guère.

Ils remontaient, après une promenade, l'allée du château. Arrivés devant la grille, ils se séparèrent:

—Amusez-vous, dit la jeune femme. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner.

XVIII

Le lendemain, Gilbert s'éveilla furieux contre Martial et contre lui-même. Qu'était-il allé faire auprès de ces gens dont les propos, les instincts vulgaires avaient rayé d'un coup de griffe son pur idéal? Martial, son ami? Autrefois, peut-être... Mais la vie, en les séparant, avait accusé la différence de leurs caractères.

"Quel homme dur! pensa Gilbert. Nous ne parlons plus le même langage... Maintenant, entre nous deux, c'est comme un abîme."

Il se recueillit. Un pépiement annonçait l'aurore. L'image de Nancy flotta

dans sa chambre. En proie à la torpeur d'un demi-réveil, il voyait sourire le léger fantôme que traversait une lueur grandissante.

Brusquement, des doigts heurtent sa porte. Il entend la voix de la mère Cazol:

—Monsieur, on vous demande.

—Qui ça?

—Une dame du château.

Que se passe-t-il? Gilbert emmanche un peignoir, ouvre les volets. Simone, tête nue, un châle sur les épaules, l'attend au jardin. Elle lui annonce que Beth est malade, très malade; Nancy a voulu le faire prévenir immédiatement. C'est hier, dans l'après-midi, que l'enfant, pour la première fois, s'est plainte de la gorge. M. de Beauvezer est parti en hâte chercher le médecin. Mais il n'a pu le ramener que passé minuit.

—La diphtérie? questionne Gilbert d'une voix angoissée.

—Oui, répond Simone, c'est tout à fait grave... Enfin, Nancy veut vous voir. A tout à l'heure, n'est-ce pas?

Une heure plus tard, il est à Font-Fraiche. Nancy l'accueille, toute pâle, les yeux cernés par une nuit de veille, et elle lui dit: "Merci" à voix basse, sans détourner ses yeux du lit de l'enfant.

Il prit une chaise et s'assit près d'elle. Beth délirait. Nancy murmura:

—La petite vous réclame depuis ce matin.

La jeune femme ne pleurait pas. Elle avait un courage simple et fort, une étonnante volonté qui comptait ses nerfs.

—Voilà, dit-elle... Dieu m'a punie.

Elle se leva, prit sur un guéridon une feuille de papier.

—J'ai besoin de vous, dit-elle à Gilbert. Il faudrait faire exécuter cette ordonnance le plus tôt possible. C'est un voyage à Hyères. Mais la charrette des Surrhugue pourrait vous conduire.

—Oui, mon amie. Comptez sur moi.

Prenant au plus court, Gilbert gagnait, à travers bois, le clos des Surrhugue. Déjà prévenu, l'homme, un vieux paysan, avait sorti sa voiture qu'il était en train d'atteler dans la cour du mas. Il salua Gilbert, les dents sur sa pipe:

—L'estrangloun, vé, ça ne pardonne pas.

Cette assurance frappa le jeune homme. S'il disait vrai, pourtant, le vieux paysan! Un frisson le traversa. Oui, Beth allait mourir. Il la voyait dans son petit lit, immobile, les yeux clos, toute cette lumière, ces rires d'enfant éteints à jamais. Et ce n'était pas Beth seule qui allait mourir. Il savait bien que leur amour ne résisterait pas à cette épreuve-là. "Dieu m'a punie", avait dit Nancy. Pour cette femme tendre et superstitieuse, la catastrophe n'était qu'une forme du châtement.

"Dieu m'a punie!" Mais de quoi donc le Dieu de tante Laurette la punissait-elle? Avait-il donc cette rigueur farouche et impitoyable? Ah! si Dieu, vraiment, n'était que cela!

Dans le cœur de Gilbert, une colère montait, bercée au roulement de la voiture sur la poussière blanche. Mais non, mais non, Dieu n'était pas le vengeur d'une morale absurde. Beth ne pouvait être la rançon de ce bonheur qu'il avait permis.

Et, tout à coup, sa foi se réveillait, il pria tout bas "Mon Dieu! ne faites pas cela", et, sous le soleil, dans la chaleur d'une campagne vibrante, il retrouvait les mots d'autrefois, les balbutiements d'un enfant qui souffre.

Mais, au retour, l'affreuse angoisse le ressaisissait. "Tout est fini... Allez-vous-en..." lui dirait Nancy. Il la voyait lui montrant la porte. Sa douleur, il n'avait pas le droit de la partager. Elle n'était plus qu'une mère en deuil et reniait l'amour...

Beth est sauvée. Dolente encore, elle agite ses petites mains à l'approche du soir. Et, dans l'éparpillement de ses boucles brunes, elle adresse à Gilbert un faible sourire. "Elle est sauvée." Le simple mot illumine la chambre. Nancy va et vient, apprête la veilleuse qui remplacera la lueur mourante du beau crépuscule.

—A demain, mon ami, murmure la jeune femme.

Et, le lendemain, Gilbert revient, inquiet encore, mais le même mot l'accueille: "Beth est sauvée". Elle a dormi quatre heures et a ri franchement au lever du jour. Maintenant, elle joue sur le drap avec sa poupée. Un cerne bleu lui pince le nez et dévore les joues. Elle n'est plus, sans doute, qu'une chose fragile, un rien d'âme et de chair fondu au creuset de l'horrible mal, mais — qu'importe! — elle est sauvée...

—Maman, prie la petite en levant un doigt, il ne faut rien dire.

C'est un secret entre mère et fille, une même émotion complice et rieuse qui fait trembler les cils et les lèvres.

—Si papa ne veut plus de nous, rectifie Beth toujours mystérieuse.

On a tiré les volets sur l'ardent jardin. Nancy erre, les bras nus, dans la fraîche pénombre où vibre une rampe de poussière dorée. Elle ne dit plus: "Dieu m'a punie" et, de son corps souple, à l'aise dans le flottement d'une robe d'intérieur, émane une grâce intime, une sorte d'abandon qui évoque déjà la vie de famille.

A deux, ils soignent l'enfant, et c'est Gilbert qui pulvérise la gorge enflammée.

—Oui, oui, toi — je veux — supplie la fillette en joignant les mains.

Gilbert, tout en maniant l'objet, lui conte des histoires. Beth sourit et, l'opération faite, saisit la main de son ami qu'elle garde longtemps. Parfois, elle est jalouse:

—Jure-moi que tu n'embrasseras jamais les autres enfants.

Entre eux, c'est une vie nouvelle, bien différente de l'autre et pourtant exquise. Finis les bois et la mer, les courses hautes, là-bas, dans les "draious", sur les crêtes rocheuses où les genêts leur fouettaient les joues. Finis les repos de quatre heures, au creux des ravins, sur la mousse rouillée et craquante d'aiguille. Reverront-ils même jamais le sentier d'eau tout sonore d'amour, où quelque figuier laisse pendre en souvenir d'eux une branchette brisée?

Mais quel frémissement dans la chambre close, quelle sûreté d'eux, de leur cœur auprès de cette enfant qui consent à vivre! Les heures passent; ils les écoutent. Parfois une musique joyeuse monte du grand salon. C'est M. de Beauvezer qui moud un fox-trot sur le gramophone. Pourtant Beth s'attriste:

—Est-ce qu'il y aura encore des fleurs quand je sortirai?

C'est qu'elles meurent, les roses, sous la brûlante caresse de l'été qui vient. Les terrasses s'épuisent. Plus de guirlandes rouges sur la pergola trop ensoleillée. Et les "Jacqueminot" si fraîches naguère sont des carcasses éteintes de pièces d'artifice. Même là-haut, les genêts se dédorant sur la colline sèche. On ne trouvera bientôt plus que des chèvrefeuilles dans les combes feuillues.

Et, cependant, pour Beth, les roses fleuriront. Elle les voit de loin, ces roses de Tauride dont le velum lilial ondule à la brise. A l'abri des pins, elles prolongent l'illusion du printemps perdu. C'est là, désormais, le coin préféré. On s'y repose dans le bleu du jour. Entre Gilbert et sa fille, Nancy brode, compose des dessins — d'amoureux dessins qui ressemblent étonnamment aux roses de Tauride...

(Voir la suite page 38)

AMIS SOURDS

Le croiriez-vous?



Avez-vous vu dans ce journal il y a quelque temps une note au sujet de Conseils sur la Surdité donnés GRATUITS par un auriculiste?

Vous le croiriez à peine, mais les demandes sont venues très vite. Ce n'est pas seulement vrai pour ce journal mais aussi pour les autres journaux où cette offre a été faite. Dans toutes les parties du Canada et des États-Unis plusieurs de ceux qui ont reçu ces conseils les ont suivis et aujourd'hui ils sont débarrassés de cette affection: plusieurs autres sont dans la voie qui mène à cet heureux terme.

Un homme dit: "Grâce à vous, j'entends encore aussi bien que lorsque j'étais un garçon". Un autre écrit: "Ces terribles douleurs et bruits dans la tête sont complètement disparus et je puis entendre aussi bien que jamais". Et c'est ainsi que toutes les lettres nous parvenant parlent des bienfaits reçus.

Voici VOTRE occasion! Le Spécialiste Sproule contre la Surdité (gradué en médecine et chirurgie, université de Dublin, et ancien chirurgien au service naval de la Marine Royale anglaise), 430 Cornhill Building, Boston, Mass., lequel a fait précédemment dans ce journal l'offre gratuite d'un livre et de conseils sur la surdité offre de nouveau aux lecteurs de "Mon Magazine" un

Conseil Gratuit

Il vous suffira aussi de le demander pour avoir GRATUITS ce livre sur la surdité. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'avoir une carte postale ou une feuille de papier à lettre, d'y écrire à la plume ou même au crayon. "Conseil et Livre sur la Surdité" demandés. Adresser la carte ou la lettre et la jeter à la poste.

Joignez-vous à vos voisins pour profiter de cette offre. Constatez vous-même l'efficacité de cette méthode de traitement. Bien des gens autour de vous — vous n'y auriez peut-être jamais songé — nous ont écrit. Ils sont sur le point d'entendre parfaitement. Pourquoi ne pas vous joindre à eux?

N'attendez donc pas, n'hésitez pas, mais écrivez pour avoir un CONSEIL GRATUIT et un LIVRE, si vous voulez.

Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera pas un sou. Bien des gens qui ont accepté cette offre sont maintenant très reconnaissants de l'aide qu'ils ont reçue. Vous ne regretterez pas de vous être mis au courant de cette méthode de traitement domestique.

Ecrivez en français ou en anglais.

SPROULE, SPECIALISTE DE LA SURDITE
430 Cornhill Building - - - - Boston, Mass.

POUR LES SOIES et TISSUS LEGERS

Fait sur un biais parfait qui ne foulera pas au lavage, le GALON SUR LE BIAIS PRISCILLA protège les bordures de fin matériel et garanti un fini uni et plat.



PRISCILLA
14 Colours
Lawns and Taffetas
BIAS FOLD TAPE

Mieux fait — au Canada.

Longueurs de six verges — vendues dans des enveloppes transparentes chez tous les marchands.

The Kay Manufacturing Co.,
373 Aqueduct St., Montréal

Les plus grands manufacturiers de Galon sur le biais dans l'Empire Britannique

L'HEURE EXQUISE

□ □

Le jour tombe. La lampe s'allume et jette à travers l'abat-jour une douce clarté. C'est alors que la pièce prend son vrai charme intime que l'ameublement et tout ce qui l'orne dégage son véritable aspect poétique. Souvent il suffit d'ajouter un petit meuble ou une œuvre d'art pour changer et mettre en valeur tout le décor d'un intérieur. Parmi tant de beaux objets que nous exhibons, lampadaires, marbres, bronzes, flambeaux, etc., peut-être avons-nous précisément celui qui opérerait la résurrection de cette beauté encore somnolente en dépit des richesses, de l'élégance et du confort enviables de votre demeure.

UNE VISITE A NOS COLLECTIONS S'IMPOSE.
VOUS ETES ATTENDU.

Tél. Est 9470

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES
LIMITÉE
479 EST RUE STE-CATHERINE,
SUCCEURSALY 2558 RUE ST-HUBERT
MONTREAL



Gin Canadien Melchers Croix d'or

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

MON MAGAZINE

est publié par la Compagnie de Publication Mon Magazine, J.-L. K.-Laflamme, directeur et G. Laurin, gérant-général, au No. 120 rue Ste-Catherine Est. Imprimeurs, "La Patrie", 120 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Le seul vrai traitement contre

L'ÉPILEPSIE

Si vous ou quelques-uns des vôtres tombez d'Épilepsie [tombez d'un mal] procurez-vous IMMÉDIATEMENT le fameux

"STANTON'S EPILEP"

Une bouteille suffira pour vous convaincre de son efficacité

PRIX: \$1.25 LA BOUTEILLE, 15c FRAIS DE POSTE

STANTON'S EPILEP MFG.

5187 St-Denis

Montréal, P. Q.

Canada.

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 37)

Il y a parfois, dans l'amour, un point mort, une sorte d'immobilité radieuse où le vent s'apaise. La vie, avec ses brusques ressauts, son cortège d'événements tristes ou légers, impose une trêve aux cœurs tourmentés. Ils battent encore, mais en silence, avec une soif de recueillement, de méditation.

Ainsi, dans le golfe bleu, les tartanes s'arrêtent au milieu du jour. Une heure plus tôt, elles couraient la mer. Un souffle à ras d'eau gonflait leur voile, elles chevauchaient allégrement les vagues sous un vil soleil. Puis la brise tombe et les voiles s'abattent. Mais la lumière oscille toujours autour du grément. Et voici que, soudain, la mâture bourdonne, la mer se plisse, la barque s'émeut. Et l'haleine fraîche venue de loin enfle à nouveau les voiles reposées. La tartane blanche s'est remise en route.

Nancy brode et Beth joue avec sa poupée à l'ombre des roses. Gilbert est près d'elles. Des phrases quelconques coupées de longs silences les relient à peine. C'est la torpeur des beaux jours d'été. Tous deux attendent patiemment le souffle du large. Mais qu'il est doux ce répit avant l'inconnu des étapes prochaines, ce demain soupçonné promis à leur émotion et que balance dans l'azur l'inconscience des choses!

Puis, un soir, ils descendent à la plage avec "leur" enfant. Une barque est là, bien tentante, avec sa coque bleue et ses avirons. Et Nancy, timidement, émet un désir:

—J'aimerais faire, la nuit, une promenade en mer.

Ce jour-là, précisément, on retient Gilbert. Après le dîner, les deux jeunes gens reprennent le sentier qui glisse à la grève. La barque est toujours là sur les coquillages.

—Voulez-vous? propose Gilbert.

Et, comme Nancy accepte l'offre, il pousse à la mer le petit bateau. Elle s'est assise en face de lui. Au rythme des avirons, la barque s'éloigne. Une lune montante énorme et rose écrase dans la mer un pylône de feu. Autour d'eux, c'est une paix immense que trouble à peine le battement des rames et, du rivage chauffé tout le jour par l'ardeur solaire, des parfums sauvages leur viennent par bouffées, associés à la fraîcheur saline que soulève la houle.

Quelle nuit! Là-bas, au fond du golfe élargi, la Layandou s'allume dans une vapeur verte. Et, plus haut que le village, des feux brillent encore, révélant des mas, des bastides lointaines où veillent des vigneronnes. Au-dessus, la montagne s'envole, indécise, rejoignant le ciel où flotte bientôt une poussière naquée.

—Ma foi, dit Gilbert, nous irons bien jusqu'à la Tête d'Ange.

Il rame fort, les muscles tendus, comme s'il voulait emporter Nancy avec lui loin des hommes, à jamais, dans la féerie de cette brume lunaire. A chaque effort, les plumes d'eau jaillissent en sifflant autour de la barque. L'écueil se rapproche. On le voit bien, maintenant, avec ses griffes, ses dents rouges, la parure mate de son col d'écume.

La Tête d'Ange! Elle est tout près, à vingt brasses, rageuse et grondante. Jamais encore Nancy n'avait vu de si près l'orgueilleux récif.

—Que c'est beau! murmure-t-elle. Gilbert cesse de ramer. Ils goûtent un moment le plaisir de la détente, d'un repos absolu dans les eaux tranquilles.

Que pensèrent-ils tous deux à cette minute-là? Il est des instants où rien ne s'exprime. La lune claire balançait au-dessus de leurs têtes sa résille diaphane. Et, dans cette fête admirable, ils étaient perdus, absorbés par cette lumière qui les jetait au gouffre de l'infini...

Comme ils abordaient, Nancy chan-

—Gilbert, supplia-t-elle, m'aimerez-vous toujours?

Elle avait maintenant les yeux pleins de larmes. Mais tout le sentier qui monte ne fut qu'un baiser. Enlacés, les mains fiévreuses, ils retardèrent l'heure du retour dans ce chemin fou. Ils eurent des mots passionnés, des étreintes muettes, sous la grande voûte que rayait parfois la fusée horizontale d'une étoile filante.

A l'entrée des terrasses, ils se désunièrent. Une ombre s'était dressée et la voix de Simone éclatait au loin:

—Nancy!... Gilbert!... venez vite. Une bonne surprise! Odette et papa viennent d'arriver en automobile.

XIX

La monstrueuse voiture était dans la cour. Elle semblait tombée là dans le silence et les parfums comme un météore. La clarté du salon dorait son capot, ses jantes poudreuses, la montagne de vêtements jetés pêle-mêle dans la carrosserie.

Un "hip" vigoureux accueillit, dès qu'ils entrèrent, Gilbert et Nancy. Au son du gramophone, des couples dansaient. Deux jeunes Américains solides, joyeux et harnachés comme pour la bataille, avaient saisi l'un Odette, l'autre Mme Tomblaine, et détaillaient avec fougue un fox-trot savant. Au fond de la pièce, le roi du fer confectionnait un cocktail sur la table à jeu.

—Embrasse ton père, hurla-t-il en empoignant la taille de Nancy.

Et, soulevant sa fille, il la porta jusqu'au divan au milieu des rires. Après quoi, il tendit à Gilbert une main protectrice:

—Ça va, vous? Un brave, je sais. "Les mêmes qui se font tuer." Mais vous n'avez pas l'air d'avoir trop pâti dans vos aventures.

Puis, sans attendre la réponse, il claqua des mains:

—Odette, présente tes amis à M. Ancelin.

Odette présenta: "Tom... Will... Archi..." Elle insistait sur "Archi" avec une pointe tendre. Elle dit tout à coup:

—Vous savez, monsieur Gilbert, je suis très contente de vous voir vivant.

Archi l'avait reprise; ils tourbillonnèrent tandis que le marquis, très affairé, choisissait les disques:

—A la bonne heure, disait-il. Moi, j'aime l'imprévu.

Le cigare en coin, il réglait le gramophone, plus heureux que tous de cette distraction qui lui apportait un écho des joies parisiennes. Le fait est que, ce soir-là, M. de Beauvezer se retrouvait dans son élément. Sous le lustre en feu, les robes claires des jeunes filles se balançaient nonchalamment dans les bras kiki. Par surcroît, l'haleine d'une nuit chaude, des odeurs de jasmin et de roses mourantes entraient dans la pièce et tournaient les têtes.

Oui, cette nuit-là, Font-Fraîche revêcut. Il oublia la guerre, les deuils, les chagrins d'amour. Une brise nouvelle chanta dans son atmosphère. Qu'importaient les tristesses, les rêves brisés et les ceps noirs, morts à jamais, dans la plaine stérile où moussaient les cistes! La petite voix du gramophone ranimait Font-Fraîche.

—Sont-ils beaux, mes Américains! proclamait Odette

Elle flirtait avec Archi, lui meurtrissait le bras de coups d'éventail. Elle avait même pris son déhanchement, sa manière de siffler — une désinvolture garçonnière à la fois bon enfant et un peu choquante. On les entendait rire, jargonner dans un langage mi-français, mi-anglais, d'où jaillissait parfois un éclat de rire.

—Insolent!... Maman... Archi m'a dit que j'avais du poivre.

(Voir la suite page 39)

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 38)

— Du poivre, yes... c'est bon! affirmait le joyeux Archi en montrant ses dents.

Mais leur dispute n'avait pas de suite. Ils repartaient entraînés par le gramophone qui achevait de moudre son disque.

Puis, brusquement, Odette interpela Will:

— Allons, mon cher, faites danser Nancy.

D'abord, la jeune femme refusait, puis céda, subissait le fox-trot comme un mal nécessaire et inévitable.

— Pas d'endormis, clamait Tomblaine. Je veux qu'on s'amuse chez moi, saperlipopette.

Lui-même, par plaisanterie, empoigna l'Anglaise. Miss Watkins discutait, se dérobait avec d'impayables mines, de petites interjections brèves et effarouchées. Mais pouvait-on résister à ce diable d'homme? Et, comme Nancy, la pauvre nurse entraînée dans la danse, raide et lasse, avec un visage crispé, des yeux de martyre.

Gilbert, immobile, regardait les couples. Il avait pour tous ces gens une indulgence souriante et presque amusée. N'avait-il pas eu tort d'être misanthrope? Une joie étrange l'ensoleillait, l'associait à cette gaité tapageuse si nouvelle pour lui. C'est que les yeux de Nancy venus à lui, par-dessus l'épaule de Will, lui disaient tout bas: "Rassurez-vous. Je vous appartiens."

La danse achevée, ils se rejoignirent. Ah! que leur importait la folie des autres! Ils étaient seuls ici, murés dans leur amour, comme hier, sur les routes blanches, comme tout à l'heure dans la petite barque. Ils ryaient, délicieusement oppressés, la nuque tendue aux odeurs folles que soufflait la nuit.

— Je m'en vais, décida tout à coup Gilbert.

Nancy l'accompagna jusqu'à la grille comme les autres soirs.

— Revenez demain, pria-t-elle. Mais comme tous ces gens doivent vous ennuyer!

— Non, je vous jure... Plus rien ne m'ennuie.

Il l'attira contre sa poitrine.

Le lendemain, Gilbert retomba dans le même tapage. Le gramophone marchait encore et, comme la veille, des couples dansaient dans le salon ouvert sur la chaleur de l'après-midi.

— Tiens, vous revoilà! dit Mme Tomblaine en pinçant la bouche.

Et, presque aussitôt, lui tournant le dos, elle s'occupa de Will et d'Archi. Les yeux du jeune homme cherchèrent Nancy. Elle n'était pas là. Cette absence, d'abord, ne le surprit guère.

Le plus souvent, à cette heure, la jeune femme se reposait dans sa chambre avec la fillette. "Elle va descendre", pensa-t-il. Et il s'avança vers l'industriel qui discutait politique avec le marquis.

— Non, disait Tomblaine d'une voix de tonnerre, plus de haine, mon bon, la haine est absurde. Il est temps de mettre un frein aux querelles sentimentales qui paralysent notre activité.

Il offrit distraitemment deux doigts à Gilbert. Le marquis bredouilla: "Enchanté, monsieur Ancelin", l'air gêné comme s'il avait peur de se compromettre. A ce moment, deux petits bras entourèrent Gilbert:

— Tiens, Beth! Tu es donc seule?

— Oui, maman est malade, répondit l'enfant.

Simone intervint:

— Malade! Es-tu bête?... Ma sœur a la migraine. Elle n'en mourra pas.

Là-dessus, haussant les épaules, elle repartit au bras d'un danseur.

Autour de Gilbert, le vide s'était fait. Pourquoi? Il l'ignorait, mais il éprouva, dès ce moment, une vague inquiétude. Il lui semblait, tout à coup, qu'il était devenu dans cette maison un hôte encombrant.

Du moins, Beth lui restait. Dès qu'il fut assis, la fillette l'escalada, puis, comme à l'ordinaire, laissa rouler sa tête contre sa poitrine.

— Beth, ne tourmente donc pas M. Ancelin, gronda brusquement Mme Tomblaine.

— Madame... je vous assure.

— Si... si... elle vous ennue. Miss Watkins, je vous prie, emmenez l'enfant et faites-lui faire un tour dans l'allée ou sur les terrasses.

L'Anglaise docile tenta de désenlacer la petite qui s'accrochait au cou de Gilbert. Lui proposa:

— Madame, me permettez-vous d'accompagner Beth?

— Oh!... si vous voulez, répondit Mme Tomblaine.

Puis, subitement, elle eut un remords: — Une tasse de thé? Non... Comme vous êtes sobre!

Là-dessus, elle se leva, pressée apparemment de couper court à leur entretien. Gilbert traversa le salon, sa main dans celle de Beth, mais ce tableau, naguère touchant, n'arracha plus un sourire aux gens de Font-Fraîche.

Gilbert sortit, sa main toujours liée à celle de l'enfant. Cette fois, il eut une réelle angoisse. "Que se passe-t-il?" se demandait-il. Debors, il leva les yeux. La fenêtre de Nancy était grande ouverte, mais la jeune femme avait rabattu les persiennes contre le soleil. Il questionna:

— Beth, m'aimes-tu toujours?

— Je t'aime cent mille fois, dit la petite fille.

Et, s'étant penchée, elle cribla de baisers la main de Gilbert.

— Beth! insupportable! gronda l'Anglaise qui devint toute rouge.

Ils n'allèrent pas loin. Un banc s'offrait près de la chapelle. Ils s'y assirent. L'Anglaise tira son crochet.

De temps en temps, Gilbert jetait un regard sur les persiennes closes. Là-haut, Nancy devait dormir. "Est-ce qu'elle souffre beaucoup?" se demandait-il.

Et cette journée de solitude trop belle et trop chaude l'attristait infiniment. De son refuge, il dominait les terrasses presque défeuries et, à droite, mi-ombre, mi-soleil, la cour moussue où la monstrueuse automobile reposait devant le lion de l'antique fontaine. A cette distance la musique du gramophone, perceptible encore, se mêlait vaguement au ronron des guêpes.

Soudain, elle s'arrêta. Trois Américains sautèrent l'une des fenêtres du salon. Le plus grand — qui devait être Archibald — tendit ses deux mains à la souple Odette qui le rejoignit par le même chemin.

Puis la grosse voix de M. Tomblaine traversa l'espace:

— Hop là, mes enfants... Nous allons faire un tour à Saint-Tropez avant le dîner.

Vingt secondes plus tard, le moteur ronflait et la voiture, en tonnant, franchissait la grille. A peine eut-elle disparu qu'au second étage les persiennes battirent. Nancy venait d'apparaître au milieu des roses.

— Attendez-moi, dit-elle. Je vais descendre.

Gilbert vint à sa rencontre. Elle avait une démarche lasse et les yeux rougis.

— Vous souffrez encore? demanda Gilbert.

— La migraine! Oh! ce n'est pas ça.

Ils marchèrent vers le banc où Beth restée avec la miss aidait celle-ci à dévider une pelote de soie. Nancy murmura:

— Ils sont révoltants... révoltants... Je vous dirai...

Ils s'assirent côte à côte. La jeune femme renversa la tête et ferma les yeux. Elle aspirait l'air tiède avec volupté.

— Comme je suis bien! dit-elle.

A voix basse, Gilbert l'interrogea:

(Voir la suite page 40)



Emmenez Bébé!

LE temps des vacances est arrivé — et bébé bénéficiera autant que sa mère, d'une semaine ou deux passées à la campagne, ou dans quelque place d'été enchanteresse et reposante.

Emmenez-le! — car vous pouvez le faire sans vous inquiéter du changement dans sa nourriture. Avec



Voici la nouvelle boîte brevetée hermétique qui conserve Klim frais et doux indéfiniment.

Le nouveau KLIM

vous avez la sauvegarde certaine pour bébé contre les dérangements causés par le mauvais lait. Le nouveau KLIM est du lait pur, complet — crème et tout — sous forme de poudre. Il possède toutes les qualités envigorantes pour le système et les nerfs du lait naturel complet, toute sa douceur, toute son excellence et IL NE CHANGE JAMAIS de qualité, et sa proportion de gras ne varie pas. L'hiver, l'été, ou durant la mi-saison le NEW KLIM est toujours le même, — dans son contenant breveté il défie la variation des saisons ou du climat. Donc, emmenez bébé avec vous!

Et puissiez-vous, tous les deux, jouir d'une bonne vacance.

Votre docteur vous donnera la recette d'alimentation.

Plus sûr, plus facilement digéré et à meilleur marché que le lait certifié.

Canadian Milk Products Limited

738 rue St-Paul Ouest, MONTREAL, P.Q.



Demandez ce Livre gratuit

Nous avons récemment publié une petite brochure intitulée "La Santé de votre enfant". Elle contient des tables d'alimentation et de simples recettes pour les enfants d'un an et plus. Nous nous ferons un plaisir de vous en adresser un exemplaire sur réception du coupon ci-dessous.

Canadian Milk Products Limited,
738, rue St-Paul Ouest,
Montreal, P.Q.
Veuillez m'adresser un exemplaire de
votre livre intitulé "La Santé de
Votre Enfant".
Nom.....
Adresse.....

FLEUR DES ONDES

roman historique canadien
par GAETANE de MONTREUIL

Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée.

Une leçon d'histoire, toute l'époque de Champlain en un roman palpitant d'intérêt.

Impression soignée, broché avec couverture en papier fort.

\$0.50 l'unité

ou \$30.00 le cent pour les maisons d'éducation.

Une récompense intéressante pour des élèves, un présent agréable pour vos amis.

Du même auteur:

COEUR DE ROSE ET FLEUR DE SANG

Recueil de nouvelles historiques, dramatiques ou plaisantes, deux cents pages.

\$0.75 l'unité

ou \$35.00 le cent pour les maisons d'éducation.

Adressez toute commande chez l'auteur:

210, rue Notre-Dame

LAVAL DE MONTREAL.

accompagnée du prix en timbres, poste ou mandat-poste.

CHIROPRATIQUE

La science qui rend les gens bien et heureux.

Faites examiner votre épine dorsale pour découvrir où est votre mal.

J. W. DAVIS, D. C., Ph. C.
C. WILSON, D. C., Ph. C.

Gradués de l'Ecole Palmer

203 Édifice Drummond
MONTREAL

TEL. UPTOWN 9195

OIGNONS



PEDODYNE, le merveilleux "Dissolvant" nouveau, banit les oignons. La douleur cesse presque instantanément. La bosse disparaît comme par magie. Alors vous avez le pied bien fait.

ENVOYE A L'ESSAI

Je désire que vous soyez soulagé des oignons. Je veux que vous connaissiez le plaisir d'un pied confortable. Nous vous enverrons avec plaisir une boîte de "Dissolvant" à l'essai. Ecrivez simplement: "Je veux essayer PEDODYNE". Adresse:

KAY LABORATORIES Dept. N-1052
186 N. La Salle Street Chicago, Ill.

MARCEL ROCHAT Horloger Suisse EXPERT

RÉPARATIONS DE TOUS GENRES DE MONTRES ET PENDULES

Tél. PLateau 1237, rue BLEURY,
5838 près Ste-Catherine

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 39)

—Qu'y a-t-il? Parlez vite...! mon Dieu, parlez vite!

—Chut! fit Nancy en désignant miss Watkins dont le crochet s'activait au bout de leur banc.

Et, tout à coup:

—Venez. Je vous reconduis.

Comme ils passaient devant le salon, un cri de Mme Tomblaine les arrêta net: —Tu sors, mon enfant... Mais c'est une folie!

—Tais-toi, je fais ce que je veux, dit Nancy farouche.

Elle marcha plus vite, entraînant Gilbert, puis, comme ils venaient de franchir la grille, elle lui prit le bras:

—Mon mari a rompu avec sa maîtresse, lui annonça-t-elle, d'une voix qui tremblait.

Dès ce moment, Gilbert, comme elle, sentit le péril, la grande menace qui planait sur eux dans ce bleu féérique où roulaient des feuilles. Nancy lui conta que ce matin, comme elle dormait encore, sa mère était brusquement entrée dans sa chambre: "Ma chérie, lui dit-elle, il nous arrive un immense bonheur." D'abord, elle ne comprit pas. Mme Tomblaine l'étourdissait d'un flot de paroles: "Es-tu jolie, mon Dieu!... Tu n'as jamais été mieux qu'en ce moment-ci." Là-dessus, sa mère lui confia que Paul Gerbois s'était présenté la semaine dernière chez M. Tomblaine. Il le pria d'intercéder en sa faveur auprès de celle qu'il avait trahie — et pour qui? — pour une coquine maintenant éprise d'un affreux croupier de Monte-Carlo.

—Oui, ma chère, la gueuse en est là... N'est-ce pas grotesque?

Puis elle décrivit le désespoir de Gerbois, son repentir, alléguant la tendresse qu'il avait pour Beth. Elle riait et pleurait, le poing tendu vers "cette femme... oh! cette femme" qui leur avait volé six mois de bonheur. Elle supplia:

—Pardonne-lui, ma Nancy. D'ailleurs, il n'a jamais cessé de t'aimer, le pauvre garçon.

Cette fois, c'en était trop. Elle avait montré du doigt la porte à sa mère: "Ah! tiens, va-t'en, tu me fais horreur!"

A cet instant, son père entra dans la chambre. Oh! très gai, celui-là: "Eh bien, quoi, Rosalie, tu ne vas pas faire la mauvaise tête... Puisque nous te répétons qu'il a tous les torts. C'est à toi, mon enfant, de faire le beau geste. Oui, oui, nous savons bien. Le scandale, parbleu! l'injure manifeste. En 1913, nous aurions applaudi des deux mains à ta décision. Mais est-ce qu'aujourd'hui on voit la vie avec les mêmes yeux? L'aventure de Gerbois, un coup de folie, une erreur de guerre! Je te jure bien qu'on ne l'y repincera plus."

Elle leur jeta:

—Laissez-moi tranquille. C'est moi, maintenant, qui veux divorcer.

M. Tomblaine eut un haut-le-corps: —Divorcer! Oh! oh! Je sais bien à quoi tu penses. Mais n'y compte pas. Divorcer... Pour qui? Ah! non, mille fois non.

Rouge de colère, l'industriel avait fait le procès des poètes et des "inutiles".

—Gerbois est un homme. C'est étonnant ce qu'il fait à Dieuze. D'ailleurs, nous sommes de compte à demi dans cette affaire-là. Tu ne vas pas me brouiller avec ce garçon.

Là-dessus, il était sorti en claquant la porte.

Nancy se tordit les mains: —Sont-ils lâches! Sont-ils injustes! Est-ce qu'ils me prennent pour une marchandise?

Et ressaisissant avec passion le bras de Gilbert:

—Protégez-moi, dites... J'ai peur... J'ai peur d'eux...

Elle pleurait maintenant, par grandes secousses, la tête sur l'épaule de l'homme qu'elle aimait.

—A demain, n'est-ce pas? suppliait-elle. Je vous attendrai à dix heures sous les "Yellow Scotch".

Et, tandis que Gilbert s'éloignait, elle le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il ne fût plus, dans le soleil rose, qu'une ombre légère au bout de sa route.

C'est le matin. Une petite brise aromatique venue des longues îles éperonne le troupeau blanc des moutons marins. A l'aube pesait une menace d'orage, quelques gouttes même tombèrent du ciel mauve et, durant un quart d'heure, emplirent la brousse d'un bruit métallique. Mais le bon vent a chassé les nuages. Maintenant, l'azur rayonne, détaille les collines, l'épaule des caps et, sur la plage proche, les silhouettes toujours cocasses des pins-parasols.

Gilbert regardait le clair paysage. Après l'horrible nuit coupée d'angoisses, de brusques réveils, il puisait dans la joie du ciel et des eaux une confiance profonde. Machinalement il secoua la tête:

—Non... Ce n'est plus possible.

Il savait bien qu'à deux, ils triompheraient, vaincraient les résistances inutilement liguées contre leur bonheur.

Mais ce bonheur, en somme, n'était-ce pas tous ces gens qui l'avaient voulu? A l'époque où, timorés, presque hésitants, Nancy et lui étouffaient, par scrupule, la voix de leurs cœurs, l'approbation générale, la sympathie des gens de Font-Fraîche créait autour d'eux, à leur insu, cette atmosphère d'amour qui, peu à peu, les ensorcelait. Et Gilbert revit le chaud sourire de Mme Tomblaine. Des bouts de phrases lui revinrent, ces demi-mots tour à tour malicieux et attendris, par quoi s'exprimaient les vœux de la mère. Il se rappelait la visite du marquis, les allusions de Simone — jusqu'à la déférence des domestiques empressés à le servir dans cette maison où, bientôt, il serait un maître.

—Elle est à moi, décida-t-il. Vous me l'aviez prise. Mais je la reprends.

Puis, soudain, une étrange douceur l'envahissait:

—Ils nous comprendront... Je n'ai pas le droit de haïr les hommes.

Gilbert prit, vers neuf heures, la route du château. A chaque tournant, son cœur s'allégeait. Pourquoi ces craintes? N'était-il pas sûr de Nancy et de leur amour? Cependant, parvenu au bas de l'allée verte et songeant que, maintenant, Font-Fraîche était plein d'ennemis, il tourna les douves et, par la sente peuplée d'éboulis, gagna les terrasses.

Là-haut, sur le banc, Nancy l'attendait. Il la vit de loin, petite tache blanche, immobile dans le buisson roux qu'elle éclairait comme une fleur tardive. A mesure qu'il approchait, il distinguait mieux la gracieuse silhouette. Les coudes sur les genoux, la jeune femme soutenait son menton de ses paumes ouvertes. Ainsi posée, elle observait l'autre chemin, la route de la chapelle par laquelle, ce matin, il ne viendrait pas.

Gilbert s'arrêta quelques secondes à la regarder. "Est-ce qu'elle pense à moi?" se demanda-t-il. Suspendue là, dans cette pose d'attente, Nancy lui semblait être le symbole de la chimère qu'on ne peut saisir. Entre elle et lui, pourtant, il n'y avait qu'un peu de brise, un peu de lumière, la fragile résille d'or que le soleil tissait au-dessus des pins.

Des branches craquèrent. Nancy, vivement, redressa la tête et sourit de loin:

—Vous! s'exclama-t-elle.

Il la rejoignit. Elle avait les bras nus, comme les autres jours.

—Avez-vous dormi? questionna-t-elle.

—Guère... Et vous-même?

—Pas une seconde. C'est la faute de cet orage... Et puis...

Elle n'acheva pas. Gilbert saisit une main qu'il s'étonna de trouver glacée.

—Plus un mot depuis hier, prononça-t-elle avec un sourire. On m'abandonne à mes réflexions. Mais cela vaut mieux.

—Oui, répéta Gilbert, cela vaut mieux.

—Oh! reprit-elle, plaignez-moi tout de même! Cette nuit, en pensant, j'ai beaucoup souffert.

—Je ne veux pas que vous souffriez. Elle eut un geste d'indifférence:

—Je souffrirai toujours. C'est ma destinée.

Puis elle parla vite, comme si le flux des mots allégeait son cœur. Elle annonça qu'ils partaient mardi. A peine le temps de faire les malles, de se retourner. Mais son père était d'une humeur de dogue. Il avait dit ce matin: "Pas même le téléphone dans cette sale baraque." Et il pestait contre le courrier qui n'arrivait pas. Avec cela, tous si méchants, si durs avec elle! Ses parents la traitaient comme une dévoyée. Elle répéta comme la veille: "Sont-ils lâches!" et ses yeux, soudain, eurent une brume de larmes. Gilbert pressa de nouveau la petite main froide:

—Mais moi, Nancy, moi... je vous reste.

Ensuite, elle redit une phrase de son père surprise par Simone: "Si Nancy fait cela, je la renie. Elle n'est plus ma fille."

—Autrefois, reprit-elle, on me blaguait, sans doute, mais c'était encore un peu de tendresse. Ça m'est égal, vous savez, mais il faut que je me fasse à cette idée-là.

Ses larmes coulèrent. Dans cet effort de détachement, de renoncement à la famille, tout l'être pliait. Elle eut un cri: "S'ils me prenaient Beth!" puis le même geste navré qui disait encore: "Il faut que je me fasse à cette idée-là".

—Notre amour... notre amour... balbutiait-elle.

Soudain, les yeux égarés, elle l'interrogea.

—Au moins, promettez-le-moi, vous m'aimerez toujours?

Pourquoi ce doute? Gilbert en frémit. Le ciel tomba comme un crêpe bleu sur les grandes terrasses. Dans les vieux pins, les ramiers chantaient. Les guêpes d'or, les frelons d'onyx montaient en ronflant dans l'air embrasé. Et sur la mer, les collines, les roses défuntées, l'inutile fête se poursuivait, balançant l'ardente poussière des songes révolus.

Cette fois, Gilbert crut comprendre. Entre cette femme et lui, la vie se dressait, avec des devoirs, des principes, tout un faisceau de préjugés et de sentiments plus forts que l'amour. Mais, à cette seconde, un cri monta de l'être physique:

—Nancy, soyez franche, vous pensez à votre mari, vous l'aimez encore!

Elle secoua la tête.

—Non... Je vous appartiens.

Alors, il y eut un long silence, cette trêve angoissée où, dans le chaos, les cœurs s'appellent et veulent se rejoindre. Gilbert se disait: "Mais si, elle aime Gerbois et ne l'avoue pas. Derrière nous, il y a le mariage, ses joies permises, la maternité. Nancy aime Gerbois comme elle m'aurait aimé si..."

Et, peu à peu, la lueur grandissait, éblouissait Gilbert jusqu'à la souffrance. Oui, ces pudeurs, ces hésitations, c'était toute la femme honnête faite pour un seul homme, celle qui, malgré son désir, ne peut se reprendre. L'autre lui revenait, elle lui pardonnait. Elle lui pardonnait, sans le vouloir, avec cette horreur d'elle-même, cette épouvante qui la menait, comme l'autre, à la trahison. Et c'était de lui qu'elle attendait le renoncement et la délivrance.

(Voir la suite page 41)

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 40)

Pourtant, elle était là, vivante, désirable. Gilbert se révolta. Il voulut vaincre, abattre le rival avec sa jeune force. Et, presque brutalement, il mit ses deux mains sur les frêles épaules :

—Nancy, je vous aime.

Elle pliait déjà, prête au baiser, mais, soudain, prise d'une terreur, elle se dégagea :

—Non... non... Gilbert. On nous regarde.

De la main, elle lui désignait, derrière le buisson des "Jacqueminot", un petit être aux cheveux bouclés, Beth, échappée à sa miss qui marchait vers eux.

—Maman... maman... cria la fillette en battant des mains.

Elle s'arrêta sous les "Yellow Scotch". Sur l'enfant immobile, des pétales pleuvaient. Beth leva les bras. Et, dans ce mouvement, elle se détacha comme une petite fée sur la rosace d'or des fleurs retombantes.

—Viens, mignonne, ordonna Nancy. Tu vois, ton grand ami était avec moi.

Mais Beth eut un geste d'humeur, sa lèvre pointa. Elle observait curieusement le couple. Puis, tout à coup, elle fit un bon et se jeta dans les bras que tendait sa mère :

—Maman, annonça-t-elle toute joyeuse, papa n'est plus mort.

Echo fidèle, Beth résumait dans cette simple phrase toutes les conversations qui, depuis la veille, roulaient au château.

—Embrasse ton ami, lui dit Nancy un peu nerveusement. Beth passa des bras de sa mère dans ceux de Gilbert. Elle chercha sur la poitrine du jeune homme sa place habituelle. Mais, comme Gilbert la berçait, elle lui murmura :

—Je t'aime bien, tu sais, mais j'aime mieux papa.

—Oh! Beth! méchante fille! s'indigna Nancy.

Beth eut un sourire d'ange :

—Toi aussi, maman, tu aimes mieux papa.

Nancy rougit, voulut se lever et ramener Beth à l'Anglaise qui cherchait l'enfant près de la chapelle.

—Non, laissez-la, pria Gilbert.

Beth s'était éloignée. Avisant un pin abattu, elle l'escalada, puis, triomphante :

—Regardez-moi, cria-t-elle.

Ils la regardèrent. Cette petite chose faible et soyeuse, c'était l'enfant, ce lien fragile qui eût pu les unir et les séparer. Beth contenait l'avenir, ses joies et ses larmes. Plus qu'eux-mêmes, sa conscience puérile gouvernait le monde. Beth ne voulait plus et les trahissait. Au delà d'eux, pareil à la brise qui, parfois, à l'aube, blanchit la mer, un souffle se levait, balayait leur rêve. Oui, Beth n'admettait pas le nouveau foyer. Et son instinct s'exhalait, comme l'âme des dernières roses dans le matin clair.

—Il faut pardonner à votre mari, prononça Gilbert.

Nancy eut un cri navrant: "Oh!" et laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle balbutiait :

—Alors, vous ne voulez plus, mon ami... c'est vous qui ne voulez plus.

—Non, dit-il... pour votre enfant, pour vous... C'est ma volonté seule qui vous fera libre.

Elle eut un geste suprême, les mains en avant, comme si elle tentait de repousser un affreux cauchemar.

—Mais vous... vous... mon pauvre petit!

—Qu'importe! lui dit Gilbert avec un sourire.

Il défendit aussitôt la cause de Gerbois. Non, son mari n'était pas un monstre, un homme faible simplement. Mais ces histoires n'arrivent pas deux fois dans une existence. Il redit les mots de M. Tomblaine. Cette passion, un coup de folie, une erreur de guerre!

Mais eux-mêmes, n'avaient-ils pas été fous, grisés par le décor, les parfums, tout ce mensonge des fleurs et de la lumière! Ils avaient tous subi l'époque troublée où, dans une joie fébrile de résurrection, sifflait au-dessus d'eux un vent de révolte. Mais, peu à peu, l'orage s'apaisait, tout rentrait dans l'ordre. Gerbois lui revenait, meilleur, assagi. Ils allaient revivre.

Nancy ne protestait pas, mais, parfois, un sanglot courait, comme une onde, sur ses beaux bras nus. Lui s'était levé :

—Adieu, mon amie.

Elle eut un cri faible :

—Alors, c'est fini? Je ne vous verrai plus?

—Si, si, plus tard... Qui sait?

D'un élan irrésistible, elle lui prit la main :

—Promettez-moi d'être heureux, supplia-t-elle, les yeux pleins de larmes.

A cet instant, Beth lâcha son arbre. Qu'avait-elle surpris? Elle accourait vers eux, froncée et dure, et jetant ses petits bras au cou de sa mère :

—Maman, tu pleures... Qu'as-tu? dis, qu'as-tu?

—Ce n'est rien, Beth.

Mais l'enfant incrédule hochait ses bouclettes. Elle fixa sur le jeune homme de grands yeux farouches :

—Veux-tu m'embrasser? proposa Gilbert.

—Non, répondit la petite en tapant du pied. Tu fais pleurer maman, tu es trop vilain.

Et elle s'enfuit dans la jupe neigeuse.

Nancy, au-dessus de l'enfant, regarda Gilbert. Il descendait la sente aux orvets sans tourner la tête. Et, déjà, ce n'était plus lui, cette ombre, ce passé qui marchait vers l'inconnu et d'autres images.

EPILOGUE

Gilbert déjeuna, comme les autres jours, la fenêtre ouverte et son petit jardin eut le même sourire. Sur les ifs coniques les ramiers chantaient et, venus de loin, les angélus de Bormes et du Lavandou croisaient dans l'air chaud leurs gémissements. "Je ne la verrai plus", se disait Gilbert, mais ces tristes mots n'avaient aucun sens. Il y a tant d'illusions dans un paysage! Nancy n'est plus, mais son mirage flotte sur la colline où les pins s'envolent.

—Mère Cazol, annonce-t-il, je m'en vais demain.

La vieille, d'abord, ne croit pas "monsieur".

—Je vous demande pardon, reprend-il doucement. Cette fois, ma décision est irrévocable.

Alors la bonne femme, de son poing hâlé, désigne le château.

—J'étais bien sûr que monsieur n'aurait que des ennuis dans cette maison-là.

Armé d'un sécateur, le grand blessé coupe ses roses flétries. Cette besogne, il l'accomplit sans savoir pourquoi — peut-être parce qu'il faut que les heures s'écoulent... Et, soudain, il entend monter une rumeur nouvelle, un frêle battement de tambourins dans la brousse en feu. Il s'étonne, d'abord, puis se rappelle une phrase de Nancy :

—Je n'ai jamais entendu chanter les cigales.

Elles chantent, à présent, et leur musique s'enfle à l'approche du soir. L'ombre croissante bleuit la rampe des montagnes, gagne le rivage où les pins s'éteignent. Mais, au loin, sur la mer, les trois îles féériques brillent encore longtemps comme des rubis sombres.

La nuit est venue. Gilbert aborde la campagne et marche au hasard. Par un sentier qu'éclaire la lune levante, il atteint une crête où l'air est plus vif. Maintenant, il voit la plaine et la mer. A gauche, sur l'autre colline, il distingue nettement le château de songes qu'accrochent au ciel d'invisibles chaînes. Son

rez-de-chaussée n'est qu'une barre de feu. Mais au second étage, une seule lumière veille comme une lueur d'étoile. "C'est sa chambre", pense-t-il et le nom sacré jaillit de son cœur :

—Nancy... Nancy...

Cela monte au ciel, dans la nuit tranquille, avec l'haleine des romarins et des térébinthes. Un jour viendra, sans doute, où ce nom, sur sa bouche, ne sera plus qu'un faible soupir. Après Nancy, il y a "demain", d'autres yeux jeunes et d'autres mains fraîches. Mais la blessure est cuisante et l'homme doit pleurer. Et, longtemps, le cri s'échappe, traverse la nuit.

Combien d'heures Gilbert compta-t-il ainsi? La lune disparut derrière la montagne, mais la petite lampe brillait toujours quand il s'étendit sur l'herbe odorante. Bien que la tête lui pesât, il ne souffrait plus. Il eut un sommeil d'enfant chaste et léger comme au temps où, dans la chambre aux bergères, le canot voguait près de la grande barque. Alors une femme se pencha sur lui. Etait-ce Nancy, était-ce sa mère? Il ne savait plus. A la faveur d'un rêve étrange, il les mêlait dans un même amour...

Il reprit conscience au souffle de l'aube. Que faisait-il, couché sur la terre dure, prêt à tout, comme les matins où, dans la tranchée, il attendait un ordre d'attaque? Mais une aurore pacifique dispersait les ombres. Sur les "clairs" à demi secs où frissonnent des joncs et des prèles géants, montaient déjà les cris pointus et les "frrr" timides d'un peuple éveillé. Le monde tressaillait d'une joie inquiète. Mais, là-bas, sur la muraille du château de songes, la lampe de Nancy ne palpitait plus.

Il descendit la sente au soleil levant. Le tambour des cigales battait la charge et rythmait ses pas. "En avant, disait une voix. Tu t'es conduit comme un honnête homme. Ne regrette rien." Et le jour naquit, superbe, avec des rochers rouges, des caps en diamant, un vol de tartanes sur le golfe bleu. Elles flaient, toutes voiles dehors, dans le vent salubre: deux blanches, deux rouges et la dernière toute rose de rayons, comme une fleur de ciste. Puis, à l'horizon, les îles s'enflammèrent et la Tête d'Ange sourit aussi dans son col d'écume.

Comme Gilbert rentrait dans sa bastide, la mère Cazol surgit devant lui, les yeux chavirés :

—Bon Dieu! monsieur, qu'est-ce que ça veut dire?

Il sourit :

—Une fantaisie, mère Cazol. Vite, mon café. Je pars à pied. Vous ferez suivre Baptistin, avec les bagages.

Maintenant, Gilbert s'éloigne dans la plaine brûlante. La route s'allonge entre les champs roux et, dans les mas réveillés, le travail bourdonne. Au bord du ruisseau dont le lit n'est plus qu'un collier de flaques, des vanniers joyeux coupent les roseaux blonds. Plus loin, une noria grince, des chevaux pommelés labourent le sol rouge, des paysans vaporisent leurs vignes d'un brouillard d'azur.

Un vagabond passe. Il va droit devant lui, sans but précis, comme les chemineaux. Parfois, une maisonnette blanche lui adresse un sourire à travers les ifs. Et, comme jadis les fleurs, c'est aujourd'hui les cigales qui traduisent à Gilbert sa pensée intime: "Travaille. Sois utile. Ce vœu de Nancy et de tante Laurette, tu dois l'exaucer. Au delà de l'amour et de la douleur, le pays exige de toi un effort puissant. L'homme ne peut être un solitaire au milieu des hommes."

Sur la tête de Gilbert, la rumeur, à chaque pas, grandit et s'exalte. L'appel l'assourdit, il cherche un coin d'ombre, mais l'inexorable chemin déroule sa poussière que bleuit le ciel.

FIN

GRATIS! 100 Nouvelles Singer Electriques en échange des 100 plus vieilles machines à coudre

Nous voulons trouver les plus vieilles machines à coudre de n'importe quelle marque en usage dans les familles du Canada et des Etats-Unis. A leurs propriétaires, nous donnerons en échange égal, sans sou à déboursier et sans obligation d'aucune espèce, 100 Nouvelles Singer Electriques de Luxe absolument GRATIS!

Il y a une raison importante pour laquelle nous faisons cette offre. La Compagnie Singer, fabricants de la première machine à coudre pratique et aussi de la première machine électrique, a créé un nouveau modèle électrique, original, de fonctionnement si doux, si facile à opérer, le travail se faisant rapidement et d'une manière si parfaite, que la ménagère qui coud depuis des années éprouvera, par l'usage de cette machine, un plaisir tout à fait nouveau.

Pour pouvoir observer d'une manière unique l'introduction de cette nouvelle espèce de machine à coudre, nous en offrons 100 en échange des 100 plus vieilles machines — de n'importe quelle marque.

Aidez-nous à les trouver — Dites-le à vos amis

Il n'y a pas de conditions, ni de restrictions. Si vous-même avez une vieille machine, tout ce que vous avez à faire est de remplir le coupon ci-dessous et nous l'envoyer. Si vous connaissez d'autres personnes possédant une vieille machine, et qui n'auraient pas vu cet avis, dites-le leur ou écrivez-leur.

Les inscriptions devront être faites sur la formule ci-dessous avant le 1er septembre 1926. Les prix seront attribués aussitôt que possible après cette date. L'ancienneté des machines sera déterminée par le numéro de fabrication. Les gagnants seront alors avisés immédiatement et tous les noms des gagnants placés partout chez

les représentants SINGER. Les gagnants dont l'habitation n'a pas de courant électrique pourront prendre le dernier modèle de Machine Singer à Pédales s'ils le préfèrent. Remplir le coupon ci-dessous et nous l'envoyer est tout ce qu'il y a à faire.



Fermée

La nouvelle Table Console de Luxe Electrique avec moteur Singer, commande du genou et lumière - Singer. Quand elle n'est pas en usage, elle peut se fermer de manière compacte et devenir un beau meuble pouvant servir de bureau ou de table pour la plus belle chambre.



Ouvverte

Singer Sewing Machine Co., Inc.
801 Edifice Keefer, Montréal, Qué.
698 Ste-Catherine Ouest.

EMPLOYEZ CE COUPON

Singer Sewing Machine Company, Inc.
Dept. 23-E

Je désire entrer la machine décrite ci-dessous dans votre concours pour trouver les 100 plus vieilles machines en usage.

Nom du propriétaire.....

Rue ou (P. R.).....

Ville.....

Comté.....Prov.....

Nom de la Machine.....

Son numéro de fabrication.....

Les propriétaires de machines Singer trouveront le numéro de fabrication sur le plateau de la machine près de la base du bras.

Age de la Machine.....ans

Avez-vous l'électricité chez-vous?.....

C'est faire œuvre de patriotisme que de bien parler sa langue

~

Par HÉLÈNE CHARBONNEAU

ELEVE de madame Segond-Weber, l'inspiratrice des Matinées Poétiques à Paris, avec la collaboration de madame Jane Catulle-Mendès, — mademoiselle Jeanne Rolland a inauguré ici une série de Matinées Classiques et Poétiques très suivies du public. Mademoiselle Rolland est une Canadienne vaillante et énergique, de qui nous pourrions dire ce que monsieur Gabriel Fabre écrivait en 1908 de madame Georgette Leblanc: "Elle a eu cette ambition de fonder un art sur l'Intelligence".

Après quelques années d'hésitation, tant il est vrai que le destin est parfois lent à se préciser, mademoiselle Rolland a suffisamment médité sur ses talents pour qu'elle se révèle diseuse poétique, possédant une intelligence dramatique et la fougue d'un tempérament vibrant qui la fait entrer instinctivement dans le rôle qu'elle humanise après une étude attentive, réfléchie de l'œuvre. Il faut faire une perquisition dans la pensée de l'auteur poétique, il faut chercher où se trouve la note aigue et vibrante du sentiment et démêler en une confusion de rimes, les cris de détresse ou de joie de la pensée écrite. L'auteur poétique déroulera dans le silence et la méditation un sonnet qui deviendra immortel; en le lisant, instinctivement, on sentira monter l'admiration où se glissera aussi un peu de satisfaction personnelle à comprendre et à apprécier tant de beauté... La diseuse poétique est une ouvrière dans l'art de faire vivre le vers, de le faire sortir de son cadre comme un personnage élégant et gracieux.

Le répertoire de mademoiselle Rolland ne craint ni la variété ni les contrastes, aussi faut-il que l'artiste possède une instruction solide, une véritable formation artistique et être douée d'une très haute culture pour exécuter un programme comprenant des chefs-d'œuvre poétiques, passant brusquement du plaisant au sévère, du classique ancien au classique moderne. Il faut la voir à l'œuvre, c'est-à-dire, tenir une scène durant deux heures, sans l'aide d'un souffleur, et donner les pièces les plus difficiles du répertoire des Matinées Poétiques de la Comédie Française.

Citons au hasard "Le jeune malade" d'André Chénier. "Sur des vers anciens faisons des vers nouveaux". Poète et philosophe, il salua dans un chant inspiré, la liberté naissante! Ceint du laurier apollonien et de la couronne civique du héros, il fut martyr de la Liberté. L'œuvre de Chénier est d'une beauté unique et d'un accent nouveau. Il y a aussi "Nos rires" d'Edmond Rostand. "Il ne serait pas poète, s'il n'avait souffert"... et comment ne le serait-il pas puisqu'il s'inspire aux profondeurs mêmes de l'être et que dans la pauvre humanité la joie en est la

surface et la misère le fond"... Si célèbre que soit madame Jane Catulle Mendès, ce très grand poète du cœur, depuis madame Desbordes-Valmore, quelle femme a, en effet, chanté l'amour d'un accent aussi pénétrant et d'un timbre aussi personnel et exquis? Ainsi "L'Attente au balcon" pièce d'une grande délicatesse de sentiments, interprétée par mademoiselle Rolland, la consacre fine diseuse, intelligente et vibrante.



Mlle JEANNE ROLLAND

Le désir de mademoiselle Rolland, est de parfaire ses études à Paris, dans le but de continuer à son retour au pays, d'inculquer chez nous l'art du véritable parler français. C'est une œuvre patriotique qui lui est particulièrement chère et dont elle a toujours été à la hauteur. Il ne suffit pas d'enseigner aux élèves la diction ou encore à dire tout simplement des pièces

en vers, mais il faut faire comprendre et enseigner à dire le vers ainsi que la théorie de l'élocution française et recevoir du professeur une réelle et solide formation. C'est bien par là que l'artiste doit commencer, mais tout ceci ne peut s'acquiescer dans cinq ans ou deux ans. Dès qu'une jeune fille est diplômée, par conséquent atteint ses 18 ans, là seulement elle est en mesure de commencer ses études en art dramatique. De 20 à 30 ans, elle acquerra les connaissances des classiques pour devenir une artiste sérieuse dans son art et prendre nécessairement contact avec la vie. Comment pourrait-elle autrement vivre ses rôles, entrer dans l'action, incarner des personnages et leurs différents caractères? Pour l'art dramatique il faut de toute nécessité attendre l'âge pour faire du propre.

Après 4 mois d'études au Conservatoire, M. Lasalle confia à mademoiselle Rolland, le rôle de Pauline, dans Polyeucte, de Corneille, l'un des plus difficiles du répertoire classique. Deux mois après, mademoiselle Rolland reparut sur la scène dans la même tragédie, faisant le même soir ses débuts comme comédienne, dans le rôle de Madelon des Précieuses Ridicules, de Molière, avec un succès plus grand que le premier.

Nous avons reçu à Montréal, les Sorel, les Lambert-les de Feraudy, en pleine maturité de leur talent, voire à 60 ans passés. Avec 14 mois d'études, mademoiselle Rolland a donné publiquement ses preuves comme artiste dramatique, diseuse poétique et professeur d'élocution française. Elle n'a donc pas perdu son temps. Les pièces de son répertoire, proportionnées à sa culture, à son âge, à son tempérament, sont des plus enviables. Telles sont Polyeucte, Athalie, Esther, Andromaque, Bérénice, Britannicus, Le Cid, Horace, Ruy Blas, Hernani, Les Précieuses, Les Femmes Savantes etc.

Nous connaissons la générosité du gouvernement qui distribue des bourses d'études aux étudiants désireux de compléter leurs études en Europe; qu'il soit permis à l'élément féminin de profiter de ces largesses et espérons que l'on reconnaîtra l'opportunité et l'honneur pour le pays d'avoir à la tête de nos universités, de nos conservatoires et de nos écoles supérieures, des professeurs de chez nous, dont les talents une fois bien cultivés égalent sûrement ceux des pays étrangers? Et une fois engagée dans le domaine des artistes professionnels, cette mise au point concerne également nos musiciens, nos peintres, nos sculpteurs, ou chanteurs, qui travaillent inlassablement sous le couvert de la modestie et qu'un peu d'égard ferait ressortir les facultés maîtresses de leur talent, et... leurs droits.

CONTE

~

LES MÉSAVENTURES D'UN COQ BLEU

~

Par ROBERT CHOQUETTE

MA chère Constance, je suis prêt à mettre ma main dans le poêle à trois ponts, tu n'as jamais entendu parler d'un coq bleu. Eh bien! j'en ai rencontré un, moi. Seulement, ce n'était pas un vrai coq; c'était un de mes amis. Soit dit dans l'oreille, Constance, quand je fais semblant de parler d'une volaille, c'est juste une manière. Je n'ai pas le goût d'avoir peur, Bébé; mais après tout, entre chrétiens, faut avoir un brin de politesse.

Il y avait donc une fois un coq bleu. Monté sur ses ergots, pompeux comme un marguillier, aucune fois je n'en ai vu de pareil. Il était toujours habillé en dimanche, et avec ça, sérieux comme un commencement de concert. Alors que les chantres du voisinage se donnaient le gosier à tour de rôle, que droite répondait à gauche, et cela pendant la journée entière, lui se taisait. Il ne répondait même pas à ses poules quand elles avaient pondu. "Midi, pensait-il dans sa tête de paon, c'est bon pour les bourgeois". Aussi ne chantait-il que deux fois par jour: quand l'aube montrait son visage d'enfant dans les pommiers roses du verger; quand les fentes des nuages laissaient passer le crépuscule. Mais, comme tu penses, ce beau monsieur avait une chanson faite sur commande. Ce n'était pas cocorico, c'était cocoricoco. Orgueilleux du plus beau sang, notre homme ne riait jamais. Il était toujours dans les nuages, comme les coqs de clocher. Parfois, sans raison apparente, en plein milieu des pouilles, voilà qu'il se campait sur une patte, et, ramenant l'autre en avant du poitrail, comme Napoléon, il regardait dans le vague, obstinément. Je pense qu'il était alors inspiré de la muse des coqs bleus, Constance; un artiste, voyons, il se laissait pousser la crête.

Nous avons beau de se moquer de ce coq-là, toi et moi, n'empêche, Bébé, qu'il était très élégant dans ses plumes d'azur, et sans égal pour les faire valoir au soleil. Son maître l'avait acheté au seigneur du village; parce que mon coq, avait dit ce dernier, a besoin d'un changement d'horizon. Pour lui renouveler le cœur, on l'avait expédié à la foire de Ste-Euphrasine. Il gagna. Je pense bien, un coq bleu, avec des ergots d'argent, ma chère, qui pouvait surpasser ça? Mais depuis cette affaire-là, il ne regardait plus ses compagnes. Lustré, luisant, poli, il paradait par toute la basse-cour, plus vain qu'une bulle de savon.

Un jour qu'il frôlait le grillage du poulailler, un gamin lui pinça la queue dans la porte à ressort. Lui qui se croyait un oiseau du paradis, tu t'imagines son indignation. Les demoiselles s'en donnèrent dans les côtes. Il ne regarda personne. Majestueux, le bec haut, le corps dur, il traversa la cour d'un pas d'empereur offensé. Je ne veux pas rire du coq bleu, Constance, non, mais si tu avais vu cette queue entamée, tiens, un vrai plumeau de cuisine!

Une autre fois, ce fut le coq batailleur de la basse-cour voisine qui montra son bec à la grille du poulailler. Il salua mesdames les poules; elles l'admirent abondamment. Puis d'un coup d'œil il fit la longueur de la grille, cherchant une ouverture. Quelques feuilles sèches, recroquevillées, trottaient dans les coins comme des souris. Rien de plus. Toute la volaille restait figée au sol, parmi les graines de blé d'Inde, et immobile sur ses pattes, muette.

— Vos airs d'empereur m'ennuient, dit enfin l'oiseau de combat. J'en ai assez et je viens vous faire sentir ma patte.

— Poltron! dit l'autre. (Entre nous, Constance, je pense qu'il bénissait le grillage). Pendar, va! Est-ce avec cette taille qu'on m'aborde? Marche picorer plus loin, ou je te fais dévorer par une poule!

Mais par malheur le voisin trouva bien un passage. Vling! vlang! le voilà qui danse autour de notre homme, lui becquète la parure, recule, revient, bat des ailes, pique ici, pique là, et de droite, et de gauche, et de tous côtés. La taille du voisin, parlons-en maintenant. Ce n'était plus un coq, c'était trois, dix, cent, une nuée de coqs, ma fille! Il te grêlait des coups de bec sur les ailes du lauréat de Ste-Euphrasine, et des coups d'ergot, Constance, que c'en était une pitié. Heureusement pour le nôtre, la ménagère surgit, qui sépara les combattants et chassa l'intrus. Le bleu répara ses plumes, tant bien que mal. Le lendemain, posté près du grillage dont on avait bouché les trous, on l'entendit murmurer: "Ah! fripon de fier-à-patte, tu peux remercier la ménagère... Ce que j'aurais fait de ta peau, blanc-bec!"

La semaine d'après, autre histoire; il dégringola dans l'amour. Faut dire qu'elle était une poulette à part, Constance, et blanche à croquer, une vraie petite boule de neige. Apportée à la ferme, un matin, on l'avait jetée avec les autres. Notre conteur de

fleurette ne fit ni un ni deux. Cambré, l'aile traînante, il se mit à tourner autour de la miss. Mais le casse-cœur avait beau être sûr de soi, la dame lui tenait le bec haut.

C'était une jeune poule moderne, Bébé, et, plumes blanches si tu veux, elle avait l'air à s'y connaître en coqs de couleur. Flac! elle planta là notre galant et, cherchant, de l'œil quelques secondes, s'en fut dessus ses talons hauts. Dans le coin le plus désolé de la place, un coquard de l'ancien temps, un vieux de la vieille, les plumes dures, les paupières étirées, somnolait. Il était vert, celui-là. La belle se dandina, remua des débris de coquilles, prit des airs, montra ses yeux d'Andalouse. Enchanté, rayonnant, le bonhomme fit des efforts inouïs pour prouver sa vigueur. Elle le congratula vivement; il lui prodigua les plus complaisants sourires des basses-cours. On se promena, aile dessus, aile dessous; d'un pas languissant, se disait le mirliflore, d'un pas languissant par égard pour la dame. Même il fut question du démon de midi. Constance; quoique tu n'y entendes goutte, ni la poule non plus, j' imagine. Et le coq bleu? Eh bien! le coq bleu d'ahurissement il resta sur place, comme un piquet, longtemps. Mais après... La colère aux ergots, il fallait le voir faire des yeux. Cette fois, la séductrice et l'amoureux, les poules et les poulets et les poussins, et je pense même le coq d'à-côté, tous eurent une vraie chair de poule. Il annonçait un carnage épouvantable, grattait la terre, et, sans mentir, le cou lui allongea à vue d'œil. Soudain, l'homme de cour se présente, couteau en main. Ce fut autre chose. Une panique, Constance, un naufrage; imagine une souris dans la salle de couture de Villa-Maria. Mais le pire, c'est qu'on voulait bien notre coq! Le fermier faisait ripaille, le lendemain dimanche, en l'honneur d'un monsieur prêtre de la ville. Il fallait du rare. On le pourehasse, on te l'empoigne. Et, en moins de temps qu'il n'en faut à un commis-voyageur pour changer de blonde, bonsoir! le voilà dans le paradis des coqs bleus. Pauvre coq bleu! C'est vrai qu'il était un peu fier à lui tout seul, et fastueux dans ses poses et ses plumes, mais, mon Dieu... Tiens, Bébé, ça me donne envie de faire une larme. Toi?

Tout de même, ce dîner-là devait être fameux. Les coqs bleus rôtis, prends ma parole, ça ne va pas au vicair, Constance.

BRIGITTE

(Suite de la page 7)

s'étend sur la pauvre Brigitte qui souffre sans que personne au monde s'en doute.

Tout d'abord, j'étais une lamentable épave. Je n'aimais plus rien ni personne; je crois que j'aimais seulement mon chagrin où je m'enveloppais, farouche, comme dans un immense voile de crêpe. Mais j'étouffais, moi, sous le voile du deuil, et peu à peu, j'ai laissé le grand vent écarter ces plis trop lourds, et rafraîchir mon âme en peine. Je n'oublierai jamais mon rêve chéri, jamais, jamais! Seulement je ne peux pas m'empêcher d'être jeune, ardente. Et il me semble que la vie m'appelle toujours. "Viens, Brigitte, viens danser au soleil!" On ne danse pas avec un voile de crêpe, mais quelquefois je me laisse entraîner par la main et je crois m'en aller encore vers le bonheur perdu.

Ce sont les petits Fabrice qui, les premiers, m'entraînèrent par la main. Je peux dire qu'en acceptant de remplacer leur maman et de m'occuper d'enfants étrangers pendant deux heures chaque jour, j'ai accompli le plus grand acte de vertu de toute ma vie. Quand je me dirigeai pour la première fois vers la rue Cassette, j'étais d'une humeur massacante. "Ah! cela va être amusant de garder quatre mioches insupportables! Je vais faire le métier de gouvernante. S'ils m'ennuient, je lâche tout. J'aimerais encore mieux aller chez de vrais pauvres. Pourquoi ai-je suivi le conseil de maman?"

Lâcher tout: je n'ai rien lâché, bien sûr. Ils sont trop gentils, ces chéris-là. Je ne sais pas encore lequel je préfère. Alette, grande fille de douze ans avec des yeux couleur de violette? Sa petite sœur Christiane, un gros bébé dont les cheveux d'or pâle ressemblent à ceux de Chantal? Luc, le collégien de dix ans, joueurs, taquin, bruyant, et puis câlin délicieusement, à ses heures? Ou bien Daniel, le tout petit de quatre ans, si blond, si joli, si drôle, que je ne puis m'empêcher de le gêner honteusement? La maman — une jeune femme pâle, fine et triste — ne sait comment me témoigner sa reconnaissance. Quand elle revient de son travail — elle donne des leçons de piano — et qu'elle me trouve pareille à une grande sœur, au milieu des bambins, elle me regarde avec une telle douceur que... j'ai envie de pleurer, moi qui pleure si souvent depuis quelque temps. Mais je ne pleure pas chez les Fabrice, Daniel me l'a défendu.

—Daniel défend que Grande amie soit triste, a-t-il dit.

Tous les quatre m'appellent Grande amie: c'est délicieux, n'est-ce pas? J'aide Alette et Luc à faire leurs devoirs, j'apprends à lire à Christiane, je joue avec Daniel, je raccommode les chaussettes... beaucoup mieux que mes propres bas, et le jeudi, je conduis "mes" enfants au Luxembourg tout proche. Mais je dois avouer que mon amour-propre a reçu quelques petites blessures. Oh! ces coups d'épingle ne devraient pas compter auprès des grandes douleurs; mais je ne suis pas parfaite, moi, comme Françoise Martin. Jeudi dernier, par un beau froid sec, je me promenais donc au Luxembourg pendant que les petits jouaient à cache-cache. Je regardais les feuilles mortes, oubliées par l'automne, descendre lentement sur le jardin, frôlant au passage la blanche épaule des statues. Soudain, j'entendis une exclamation:

—Que fais-tu là, ma chère?

C'était Huguette, en compagnie de sa sœur, la gentille petite Chonchonnette. Je lui montrai "mes" enfants. Elle éclata de rire:

—Pas possible! Toi, tu fais la nurse au Luxembourg? Tous mes compliments, vertueuse jeune fille; c'est très beau, la charité, mais je ne te souhaite pas de rencontrer un de tes danseurs. Alain Doret, par exemple. Tu pourrais bien rester sur ta chaise à la prochaine

La Fondation de Montréal

*C'est le fouillis obscur, profond, impénétrable,
Où les géants des bois, pin, séculaire érable
Emmèlent leurs rameaux au dessus des sentiers
Où passent lentement les orignaux altiers.
Les wigwams ont quitté les sables de la grève
Et la forêt poursuit en silence son rêve.
Ruminant au repos, à l'ombre des tilleuls,
Sommeillent les chevreuils, leurs faons et leurs aieuls;
Parfois la caravane avançant sur la mousse
Va boire au Saint-Laurent, patauge, s'éclabousse,
Tandis que le doré jouant au saut plongeant
Présente au soleil d'or ses nageoires d'argent.*

*Dans l'air pur du matin, apporté par la brise,
Un chant pieux s'épand dans la forêt surprise.
Les cerfs ont redressé leur taille vers les cieux
Une larme étonnée a perlé de leurs yeux
Et tandis que l'écho fait vibrer les feuillées
Ils tendent en avant leurs narines mouillées.*

*Ce n'est point votre cri discordant, ô guerriers,
Le chant du tomahawk et des arcs meurtriers
Précédant la moisson des rouges chevelures,
Ni votre chant de mort, rythmé par les brûlures,
Stoïques Algonquins; c'est l'hymne que la paix
Chante à la barbarie et ses taillés épais,
C'est l'hymne des chrétiens, l'hymne de l'espérance
Qui vient de trois esquifs au pavillon de France.
Les esquifs se sont tus à l'endroit idéal
Qu'avait marqué Champlain de son œil génial.
"Colons hâlés, avant que siffle votre hache,
"Soldats du Christ, pour qu'il bénisse votre tâche
"Marquez l'Eternel: Il fonde les cités
"Et fait mûrir les blés, aux chaleurs des étés."*

*A peine déposés sur la rive du fleuve,
Bretons nerveux, normands, Montmagny, Maisonneuve,
Dans un élan d'amour ardent, surnaturel,
Au Maître Souverain élèvent un autel.
On fleurit d'églantier, missel et tabernacle,
Et puis tous rassemblés dans ce nouveau cénacle,
Ils jettent aux échos le Veni Creator.
Puis l'autel s'illumine et devient un Thabor.
Jésus le Rédempteur, sous ce dôme de branches
Vient se transfigurer sous les espèces blanches,
Car un missionnaire, un fils de Loyola
A prononcé les mots, que le ciel révéla,
Et quand se furent tus, sous les bois en liesse
Les chants et les répons de la première messe
L'Hôte divin serti dans un pauvre ostensor
Sur ces fils prosternés, resplendit jusqu'au soir,
Et pendant qu'à genoux et l'âme anéantie,
Ces fondateurs, devant la blanche Eucharistie
Exhalaient de leur cœur leurs adorations,
Celui qui sait donner la force aux nations,
O Montréal, ton Dieu, le Dieu de l'Evangile
Prenait possession d'une naissante Ville.*

ARMAND CHOSSEGROS.

soirée. Adieu, ma petite. Viens donc vite, Chonchonnette, on gèle dans ce jardin, et je meurs de faim. Nous sortons de l'Odéon. Si je m'attendais à te trouver ici!

Chonchonnette m'embrassa et courut derrière sa pimpèche de sœur qui semblait assez pressée de me quitter.

Tout à coup, le Luxembourg m'a paru tout gris, tout froid. J'ai donné si brusquement le signal du départ que le pauvre Daniel a pleuré. Alors j'ai acheté des marrons grillés qui réjouissent et réchauffèrent tout le monde. J'oubliai Huguette et ses moqueries, j'oubliai la contrainte qu'est pour moi cette occupation et tous les jours, j'oubliai même un peu mon pauvre chagrin d'amour. "Grande amie chérie", répétaient Christiane et Daniel, attendris par la gourmandise reconnaissante; et moi, avec ces petits oiseaux blottis sur mon cœur, je sentais une paix mystérieuse m'envelopper.

Oui, les petits Fabrice me consolent. L'art me console aussi à sa manière, comme la charité; il semble me rapprocher d'Olivier. Je ne ferai jamais de si grandes choses que Françoise Martin. Je les ai vus, les fameux paysages exposés rue La Boétie. Parfaits, naturellement..., mais je trouve qu'ils manquent de gaieté, d'éclat, de jeunesse; les couleurs ne chantent pas. En tout cas, c'est du bon travail. Mais je peux réussir aussi bien, moi, dans mon genre. En ce moment, à l'atelier, j'imagine des dessins pour étoffes. J'y mets des oiseaux, des fleurs merveilleuses, et tous mes rêves d'ouvrir leurs pauvres ailes repliées. Mon professeur semble étonné de ces compositions. J'ai envie de lui répondre: "Si vous saviez combien de rêves je libère! Je mets là toute ma jeunesse. Ma jeunesse étouffe dans la vie grise. Elle a besoin de fantaisie, de beauté, de joie. Comme Chantecler, je pourrais dire de l'art que j'aime:

*C'est tellement le cri
De tout ce qui voudrait chanter, quitter
[le deuil,
Revivre, resservir...*

Et voilà qu'hier, mon grand frère Yves m'apprit ses fiançailles avec la jeune fille aux marguerites, la jolie Arlette que nous avons sauvée d'une panne, cet été. J'ai embrassé l'heureux fiancé:

—Oh! je suis contente, mon grand! Arlette est exquise. Tout à fait la sœur qu'il me faut.

Il y aura donc un mariage à la maison. Et ce ne sera pas le mien! J'ai beaucoup pleuré pendant cinq minutes. Jamais je ne m'accorde le droit de pleurer plus longtemps. Au bout de cinq minutes, le mouchoir tamponne les yeux, je mets un nuage de poudre, et je chante... plus ou moins faux, cela ne fait rien. Je crois que le bon Dieu aime bien ces chants-là.

Je deviens très pieuse. Tous les jours, en sortant de la rue Cassette, j'entre à Saint-Sulpice; et là, sous les voûtes grises de cette église où l'on a tant prié, je m'agenouille cinq minutes: le même temps que je donne aux larmes. Peut-être les cinq minutes de prière réparent-elles tout le dommage causé par les cinq minutes de larmes. Je dis tout bas: "Je ne suis qu'une petite fille, bien faible. Aidez-moi, mon Dieu!" Et maintenant j'ajoute, en frémissant un peu: "Que votre volonté soit faite". Depuis que je répète ces mots-là, très durs à dire, une grande douceur semble descendre vers la pauvre Brigitte.

L'art, les petits Fabrice, Saint-Sulpice, voilà donc mes consolateurs. Autrefois je racontais tout à Chantal. Maintenant, je la fuis. Elle ressemble trop à son frère.

Soir de décembre... Il neige, il neige. L'année 1925 va bientôt finir, l'année douce et cruelle de mes dix-huit ans. J'ai peur de l'année nouvelle. Je prépare les petits cadeaux destinés à ceux que j'aime: Daniel aura un ours en peluche, énorme, et Christiane, une poupée de chiffons. Pourquoi suis-je trop vieille pour désirer d'autres bonheurs que ces bonheurs d'enfants?

Je reprends aujourd'hui ces pages pour y mettre quelques lignes tremblantes. J'ai revu Olivier. Hier, au Luxembourg, je surveillais mes petits quand j'aperçus, venant vers moi, Chantal et Olivier. Chantal m'arrêta de force, et, regardant les quatre petits:

—Comme je suis contente de les connaître! Voici Alette, Luc, Christiane et Daniel.

—Je ne t'ai jamais parlé des Fabrice! Comment les connais-tu?

Elle reprit gaiement: —Je sais tout; nous savons tout, n'est-ce pas, Olivier? Tu es une bonne fille, ma Brigitte. Tu ne feras plus de cachotteries, maintenant?

Elle me prit le bras... comme autrefois, pour marcher à mes côtés. Mais j'entendis des cris perçants, comme sait en pousser mon méchant chéri de Daniel. Oubliant tout, je courus vers le pauvre petit bonhomme qui était tombé, s'écorchant largement le genou, et appelait Grande amie.

Grande amie releva le blessé, pansa le genou tant bien que mal, tira de son sac une "sucette" qui remena vite le sourire. Et petit Daniel dit tendrement, avant de mettre la belle sucette rose dans son bec:

—Grande amie, c'est toi la plus gentille, la plus jolie et la plus chérie de toutes.

Que pensait alors Olivier? Levant les yeux, je rencontrai son regard clair comme la rivière des Buissonnets, et il y passait une ombre très douce. Hélas! Chantal regarda l'heure à son poignet et déclara:

(Voir la suite page 44)



BRIGITTE

(Suite de la page 43)



—Il faut nous remettre en route. Nous allons chez les Martin; tu sais, Rémy Martin, le sculpteur? Il est très gentil pour Olivier...

Et les Hauteville s'en allèrent. Alors, Daniel vit que Grande amie devenait triste.

—J'ai trop crié, j'ai été méchant, murmura mon pauvre chéri. Je vais chanter, maintenant, pour te consoler, Grande amie.

Chantez, mon tout petit. Un poète ne dit-il pas

D'enchanter son mal en chantant.

V

LES ETRENNES DE BRIGITTE

Il était une fois une petite Brigitte qui avait du chagrin. Et, quoi qu'en disent les vieilles femmes — qui n'y connaissent rien, parce qu'elles ne se rappellent pas — les chagrins des jeunes pourraient bien être les pires. En tout cas, la pauvre Brigitte se sentait joliment malheureuse, au soir du 31 décembre. Car cette année qui filait dans le passé lui avait apporté et enlevé l'espérance du bonheur. Alors, Brigitte avait peur, une peur folle des souhaits du nouvel an qui sont méchants, cruels, tout en paraissant gentils à ravir. — Bonne année! Tous mes vœux! On sait bien ce qu'il faut souhaiter aux jeunes filles...

Qu'on laisse donc les jeunes filles faire toutes seules leurs commandes à l'année qui vient. Les vœux tombent presque toujours à côté, sur un coin du cœur où ils font du mal. Et la pauvre Brigitte avait dit elle-même à Dieu ses désirs. Pendant le salut de fin d'année où j'aime tant regarder en arrière, j'avais mieux que jamais apprécié la valeur unique de ces mois écoulés; et j'avais murmuré avec une ferveur que ne connaissait point la gamine de l'an passé: "Merci, pardon, au secours", ces trois mots que les chants liturgiques du 31 décembre enguirlandent à l'infini, tandis que les pauvres humains, plus vieux d'une année, prient, la tête entre les mains. Bien entendu, je répétais aussi ma prière de Saint-Sulpice: "Tout ce que vous voudrez, mon Dieu", la prière mystérieusement consolante que je recommande à toutes les âmes en peine. Puissent-elles se voir consolées comme moi... Mais je suis trop bavarde. Revenons au triste soir du 31 décembre, avant de conter ce qui arriva le lendemain!

Il fait froid, il fait noir; les parents sont préoccupés des événements politiques; Denis pense à son bachot, Brigitte à son chagrin. Yves est le seul joyeux: ne vient-il pas d'offrir la bague de fiançailles à sa jolie Arlette? Mais ce cher garçon ne s'occupe plus de nous; il nous laisse seuls tous les quatre, et nous finissons l'année dans le salon paré de gui et de houx. Papa lisant le journal et Denis traduisant Cicéron maugréant à qui mieux mieux. Je tire un gros coussin de velours en forme de citrouille, et je vais m'asseoir près de maman; je mets ma tête sur ses genoux, comme faisait la petite Brigitte de quatre ans. On est joliment bien. J'ai envie de pleurer, mais maman caresse mes cheveux si doucement! Il me semble que la paix descend. Je rêve... je tourne entre mes doigts un brin de gui, porte-bonheur! Maman sait-elle que j'ai du chagrin?

Le lendemain, c'est le grand jour des étrennes, jour touchant et comique à la fois. Je mets ma robe de velours rubis qui me va si bien, beaucoup trop bien pour une personne dans la peine. J'entends les vœux des domestiques, de la concierge, des femmes qui tendent, à la porte de l'église, des mains rouges par le froid. Je lis cinq cartes postales, dont une d'Huguette; — idiotie, cette carte:

"Je te souhaite un mari chic et qui gagne beaucoup de billets de mille."

Une carte pareille, on la déchire en menus morceaux. Cela y est! A présent, c'est l'heure de recevoir les étrennes préparées avec tant d'amour par les parents.

—Oh! le joli bracelet d'ivoire! et que ce sac est chic! et comme j'aime cette poupée-lampe électrique! Et des bonbons, encore! Des truffes en chocolat. ma passion! Vous me gâtez bien trop...

Yves et Denis m'offrent une petite table basse, très drôle. Officiellement, je suis la plus heureuse des jeunes filles. J'emporte mes trésors dans ma chambre. Je mets la poupée sur la table à la mode, et j'allume... Elle est exquise, cette petite dame de porcelaine, vêtue d'une robe bouffante, couleur d'aurore! On donne donc encore des poupées aux grandes filles? J'enfile le bracelet à mon bras, le bras gauche; je regarde le bracelet tout rond, tout blanc, et je fonds en larmes: la seule étrenne désirée, c'était une bague à ce doigt-là. Je pleure près de la poupée rose, pendant qu'Yves, mis en gaieté par le bonheur, chante au piano une mélodie de Reynaldo Hahn, chère à son Arlette. Mais j'entends maman qui nous appelle:

—Mes enfants, il serait temps de partir. Chez tante Marthe, on déjeune à midi sonnante.

Denis, qui n'a pas encore lissé sa chevelure, proteste bruyamment contre cette coutume antique; il annonce à la cantonade que le déjeuner sera lugubre, qu'on parlera tout le temps de la vie chère et du Cartel, que tante Marthe nous fera vingt sermons, qu'elle ne lui permettra pas de griller une cigarette, et enfin — suprême douleur — que tante Marthe offrira des "étrennes utiles".

—C'est une injustice, érie le jeune révolté. L'an dernier, nous avons reçu tous les trois des mouchoirs. Oui, maman, je sais bien qu'ils étaient d'une qualité épatante, pur fil; mais tu m'en achète, des mouchoirs comme ceux-là! Tante n'a même pas eu l'idée de prendre des pochettes de soie. Cette fois, parions-le, j'aurai des chaussettes et Brigitte des bas, pas en soie, ma petite, je t'assure. Ou bien tu rapporteras un parapluie-aiguille, long de 1m50, avec un crochet!

Papa est obligé de faire la grosse voix pour calmer le collégien irrespectueux. Moi, cette fureur de mon petit frère m'a remise en gaieté. Toute vérité n'est pas bonne à dire, sans doute; mais Denis résume bien la situation.

Déjeuner succulent. Denis ne se trompait point: la chère tante nous apprend le cours de toutes les denrées, et je vois le petit qui fait des multiplications mentales tout en dégustant la dinde et le saumon. Tante porte la même robe de soie noire que les deux années passées et me blâme d'avoir acheté une robe neuve, en ces temps troublés. Maman prend ma défense, dit de sa voix douce qu'on ne peut pas priver la jeunesse de tout plaisir et que j'ai déniché une petite couturière pas chère.

—Je n'aime pas le rouge, déclare alors tante Marthe. C'est trop voyant pour une jeune fille. Il est vrai qu'une brune comme toi ne peut pas porter n'importe quelle couleur.

Elle n'aime que les blondes, et entame le panégyrique de ma future belle-sœur, ce qui m'empêche de protester contre ses jugements sévères. Mon teint n'est pas laid du tout! Il y a, au jardin, des roses de toutes les couleurs, ô ma tante...

Après le café, nous recevons nos étrennes. Ce sont... des bas et des chaussettes! et je vois Denis qui lutte contre le fou rire. Mais tante Marthe sort de sa vaste poche trois petites enveloppes, et dit, avec cette bonté qui finit toujours par triompher de ses boutades:

—J'achète des étrennes utiles: c'est un principe. Mais, à votre âge, on aime encore les choses inutiles. Voilà une petite somme pour chacun! Seulement, tu vas me promettre, Denis, de ne pas acheter de cigarettes — du poison! et toi, Brigitte, ce linge de soie que le déplorable goût moderne a mis à la mode.

Enfin, on peut rire! Nous embrassons tante en faisant les serments exigés. Je suis riche! J'emmènerai au cinéma les petits Fabrice, qui n'y sont jamais allés. Merci, merci, tante Marthe!

Mais un remords me poursuit: je n'ai pas souhaité la bonne année à Chantal. Hier, elle vint quand j'étais sortie, et elle laissa une délicieuse gerbe de fleurs. Après avoir joué aux petits jeux et embrassé une douzaine de cousins en tournée de visites, je demandai à tante la permission de me retirer.

—Je vais chez mon amie Chantal Hauteville.

—La petite blonde qui a si bon genre? Vas-y, ma chère; dans cette maison-là, tu ne recevras pas de mauvais conseils.

O chère maison des Hauteville, pavillon blotti au milieu des grands jardins d'Auteuil, demeure qui a une âme... Chantal n'est pas rentrée. Faut-il l'attendre? Oui, j'aurais trop de chagrin si je commençais l'année sans embrasser ma pauvre chérie, et je veux lui offrir moi-même ces roses blanches.

Je m'installe dans sa chambre, chambre blanche, élégante et discrète comme elle. Le lit ancien, les rideaux de guipure, les coussins, le tapis de fourrure, tout est blanc. Je mets les roses blanches dans une coupe de cristal, je feuillette les livres laissés à portée de la main: poésies modernes, mais très pures, critiques d'art, méditations pieuses, voilà bien les livres préférés de cette âme vibrante autant que la mienne, mais seulement pour les choses nobles et paisibles. Je relis la *Bonne chanson* de Verlaine, et, tout émue par ce délicieux chant d'amour conjugal, je ne prends plus de plaisir aux autres lectures. Voilà un petit album couvert de toile grise; je l'ouvre, curieuse de voir les derniers croquis de Chantal.

Mais... c'est ma silhouette que je reconnais sur cette page. Me voici en tenue sportive, chaussée de sandales, un bandeau enserrant mes cheveux, une raquette à la main. Animée par l'ardeur du jeu, je souris... Mais jamais Chantal ne dessina de cette manière! Je tourne la page: Brigitte apparaît encore, habillée pour la danse; elle sourit. Et voilà Brigitte au milieu des jardins de l'Exposition: elle sourit encore. Brigitte navigue sur les canaux de Bruges; elle jette du pain aux beaux cygnes et elle sourit. Elle sourit dans la grande allée du Luxembourg, tenant sur ses genoux un petit Daniel en pleurs. C'est toujours la même Brigitte, jamais le même sourire. Enfin, sur la dernière page, l'artiste a cédé la place au poète. Je lis ces vers délicieux de Rosemonde Gérard:

*...chaque jour je l'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins
[que demain.]*

Qu'auriez-vous fait, à ma place, reconnaissant l'écriture d'Olivier après avoir reconnu son dessin? Moi, j'ai pleuré, le front sur l'album. O mon ami, vous pensiez donc à Brigitte? La pauvre petite fille imparfaite avait donc pris une telle place dans votre cœur? Alors, quand je souffrais, vous souffriez aussi, mon ami? Pourquoi, pourquoi vous taire, puisque vous aimiez tant le sourire de Brigitte? Mon ami...

Chantal était entrée doucement, le tapis de fourrure blanche assourdissant son petit pas léger. Elle fut un peu étonnée — pas trop, peut-être — de me voir dans les larmes.

—Qu'as-tu, ma chérie? Es-tu malade? Réponds-moi donc!

Elle écarta mes mains et aperçut l'album. La voilà qui se met à rire, et cette sage personne danse comme une petite folle au milieu de la chambre blanche.

—Oh! quel bonheur! Comme je suis contente! Mademoiselle et monsieur faisaient les fiers, se boudaient. Et l'album a parlé à la place de M. Olivier Hauteville. C'est bien fait! Etiez-vous assez nigauds, tous les deux! Les parents rêvaient de vous marier; mais Olivier prétendait que tu aimais, sais-tu qui? Alain Doret.

—Je l'exècre.

—Alors pourquoi essayais-tu de te brouiller avec nous?

—Je ne me trouvais pas assez jolie, pas assez bonne, pas assez parfaite pour lui.

—Oh! la grande sottise! Il t'adore, depuis qu'il te connaît. Reste là. Je te défends de bouger.

Une minute après, Olivier arrivait. Plus de Chantal; mais seulement lui, moi et les roses blanches. Ce qu'il m'a dit? J'ai tout oublié. Dans ses yeux, pareils à l'eau claire et profonde des matins d'été, je lisais tant d'amour que mes mains tremblaient dans les siennes, mes pauvres mains qu'il baisait en murmurant des mots doux comme des oiseaux.

De retour à la maison, j'ai couru près de maman.

—Maman, il m'aime!

—Oh! mon chéri, que je serai heureuse de te confier à lui!

—Mais... tu sais donc de qui je parle?

—Les mamans savent tout. Et elles attendent. Tu as été brave, ma Brigitte. Mais pourquoi souffrir sans mot dire?

—Tu te rappelles bien que, toute petite, je me cachais déjà quand j'avais de la peine. Seulement, à l'heure du bonheur, il me faut ma maman...

L'heure du bonheur! J'ai attendu pour rouvrir ce cahier que le cher diamant des fiançailles brillât à mon doigt. Enfin, Brigitte a reçu ses vraies étrennes. Je sais que l'année qui commence est une année difficile, une année où la France connaîtra de lourds sacrifices. Mais je ne puis m'empêcher d'être heureuse; et il me semble, ce soir, tandis que la jolie lampe répand sur la page sa clarté d'aurore, que mon bonheur de petite Française, ma confiance en l'avenir, ma résolution de fonder un foyer chrétien, mettent aussi une clarté d'aurore sur l'année enveloppée de voiles gris.

VI

BRIGITTE FIANCÉE

ON prétend que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Quelle sottise! Moi, je suis heureuse, heureuse à croire que jamais personne ne connut un tel bonheur, et j'ai plus que jamais "une histoire". Voyons! des heures pareilles à celles que je vis sont bien des heures historiques! On en parlera jusqu'à la fin des temps. Dans un demi-siècle, la vieille Mme Hauteville dira au vieux M. Hauteville: "Vous rappelez-vous nos fiançailles, cher ami? La robe que je portais? notre première dispute?" Il se rappellera tout, et il m'embrassera...

Remarque bien que le verbe "embrasser" se trouve conjugué au futur. Simple réflexion en passant, qui deviendrait fort utile si tante Marthe lisait ces lignes.

Mes fiançailles sont pour elle un sujet de discussion inépuisable. Olivier lui plaît. C'est bien heureux! D'ailleurs, il est fait pour plaire à tout le monde, mon cher fiancé. Vraiment, je ne croyais point qu'il existât des hommes de ce modèle-là. Et c'est moi, Brigitte l'imparfaite, qui ai pris le cœur de ce monsieur parfait... plus que parfait!

(Voir la suite page 45)



BRIGITTE

(Suite de la page 44)



Voilà tout le grief de tante Marthe contre notre mariage.

—Ma petite, dit-elle, il est trop bien pour toi.

—Merci, tante Marthe.

—D'ailleurs, je ne comprends pas tes parents de marier une fille de dix-huit ans.

—Et demi, ma tante

—Dix-huit ans! une enfant! Tu ferais mieux d'employer trois ou quatre ans à broder ton trousseau, comme je fis moi-même.

—Il ne pourrait pas servir. La mode change toutes les six semaines, dit M. Marcel Prévost, de l'Académie française.

—Une mode pour le linge! Ah! parlons-en, du linge moderne... En tout cas, tu es une raisonneuse. Ton mari aura du plaisir! Avec ton caractère, ma fille, on ne devrait pas te marier avant vingt-deux ans. C'est le bon âge; on a du plomb dans la cervelle, au moins.

Moi, je me taisais, tout en faisant chatoyer ma chère bague, l'anneau magique qui me rend douce, patiente, tout ce que je n'étais pas. Et puis, je dis d'une voix angélique:

—Tante Marthe, croyez-vous qu'il y ait un âge pour être heureux? La grosse Mlle Clémentine, la gouvernante d'Huguette Jamin, va se marier. Elle a quarante-huit ans et des moustaches. Elle épouse un marchand de parapluies de l'avenue des Ternes: c'est un très beau mariage. Huguette se moque d'elle. Moi, je l'ai embrassée, la bonne Clémentine à moustaches, je lui ferai un cadeau de noces, et j'irai chez la fiancée choisir mon petit Tom.

—Qui? quoi? ton petit...

—Ah! vous ne comprenez pas: mon petit parapluie Tom-Pouce, ma tante; il sera en taffetas puce avec une lisière orange; je vous assure que Mlle Clémentine est une fiancée aussi rayonnante que moi, et que son promis vend de très chics parapluies.

—Sottises, répliqua tante Marthe.

Et ce mot-là clôt toujours les discussions.

Quant à maman, elle semble la plus émue de la maison. Sa grande petite fille qui se marie! Elle ne peut y croire. Etpuis, je devine que maman se rappelle ses "heures historiques" à elle. Maman est si jeune encore! Et comme elle prétend que les années passent à la manière d'un train rapide, elle doit se croire tout près de ses fiançailles. Je l'ai vue hier à travers l'indiscrette porte vitrée du salon. Elle était en extase devant une gerbe de lilas blanc. Naturellement, j'ai filé; mais quand je retrouvai maman, ses yeux mauvais idéalement jolis gardaient le reflet de "mon" lilas et de "son" lilas d'autrefois. Les mamans prétendent deviner tout ce que pensent leurs filles, mais les filles ne sont pas si bêtes qu'on croit. Alors j'ai dit:

—Fermez les yeux, madame.

Et j'ai baisé doucement, délicatement, les chères paupières, closes sur la vision des lilas en fleurs. Elle n'a pas compris pourquoi; elle m'appela grande folle; mais le lilas de ses yeux avait des gouttes de rosée quand les paupières déjà finement plissées par le temps montrèrent de nouveau le beau regard jeune de ma maman.

Chère maman...

—Tu l'épates, assure Denis, qui trouve royalement amusant d'avoir un frère et une sœur fiancés. Du temps de maman, les fiancées étaient plus éthérées. Quand tu parles de tes casseroles d'aluminium ou de ton balai électrique, je vois maman tout abasourdie. Ma petite, pour une fiancée, tu est joliment pratique!

Pourquoi pas? Les gens d'autrefois faisaient deux parts dans leur vie: le sentiment et la raison. Nous autres, nous les mêlons en une salade exquise.

J'aime Olivier: cela ne m'empêche pas d'aimer les choses prosaïques, et à l'avance j'organise mon cher logis. Il sera tout petit, bien sûr, cet appartement déniché dans une maison de tante Marthe; il sera joli, plaisant, un brin original, mais en même temps sage et bien rangé comme la plus bourgeoise des maisons du passé. Ah! on les prend pour des petites écorvelées, ces jeunes filles de 1926; pas de danger! La beauté sans ordre est laide à faire peur, et le bonheur se sauve à tire-d'aile. Non, non, vous resterez, mon cher bonheur, chez une Brigitte devenue pot-au-feu par amour.

Mais j'oubliais de noter un fait important de cette période historique. Hier dimanche, vers six heures du soir, devant le thé blond, fumant dans les tasses de Chine, nous nous querellâmes. Nous étions dans le petit coin du divan, les lampes avaient leurs abat-jour mauves, les fleurs embaumaient, et j'avais préparé de délicieuses tartines: tout ce qu'il faut pour être heureux! Voilà que nous commençons à parler du cortège de mariage, sujet qui préoccupe ma famille plus que moi: j'avoie que c'est surtout la mariée qui m'intéresse. Olivier me demande quelles seraient mes quêtesuses:

—A part Chantal, je n'ai personne à vous imposer, ma petite Brigitte.

—Tant mieux! Je ferai quêter les petites Fabrice. L'annonce de ce grand plaisir tarira peut-être la source de leurs larmes. Depuis qu'elles savent que "grande amie" va se marier, elles pleurent dans tous les coins; et mon petit Daniel, et Luc... L'autre jour, j'avais presque envie de rompre mes fiançailles pour continuer ce métier de "gouvernante" bénévole qui m'attira les sarcasmes d'Huguette. Ah! celle-là, elle ne quètera pas à notre mariage, la chère Huguette! Je prendrai sa petite sœur Chonchonnette que j'aime bien. Comptons nos quêtesuses, voulez-vous? Arlette ma future belle-sœur; Chantal, Alette, Christiane et Chonchonnette. Cela ne fait que cinq. Il en ut six.

—Avec votre amie Huguette, nous aurons les six quêtesuses, répliqua Olivier d'une voix tranquille

—Je viens de vous dire que je n'en veux pas. Elle a trop mauvais genre; elle viendrait à l'église avec une robe au-dessus du genou, sans manches, un visage mandarine; elle flirterait avec tous les messieurs. Non, bien sûr, Huguette ne sera point dans le cortège. Encore une tasse de thé, Olivier? Du sucre? Eu citron?

Olivier tend sa tasse... Silence... Il semble fort occupé à surveiller la fusion du sucre. Je suis un peu en colère. Si tante Marthe voyait ma mine de jeune coq furieux! Enfin, le sucre est fondu. Olivier se lève, et dit, avec un calme terrible, ces mots effroyables dans la bouche d'un fiancé:

—Brigitte, vous avez tort, grand tort. Oh! le méchant! Je me lève à mon tour!

—Je vous ai donné mes raisons. Je les trouve excellentes, et Huguette ne quètera point.

—Brigitte, les raisons que vous venez d'énoncer ne sont pas les vraies. Vous gardez au cœur une certaine petite rancune des railleries entendues certain jour d'hiver dans la grande allée du Luxembourg. Alors, vous mettez à l'écart votre amie d'enfance qui vaut peut-être mieux que les apparences, vous la blessez, vous la peinez en donnant à sa petite sœur une marque d'estime et d'amitié que vous lui refusez. Ma chérie, ce n'est pas digne de vous, ni de notre amour.

C'est trop fort!... Voilà qu'au lieu de me fâcher, je tends les deux mains à mon sage et doux mentor:

—Vous me connaissez joliment bien! Je me repens. Huguette quètera mon ami.

Alors — tante Marthe, ne lisez pas ces lignes — il m'a embrassée. On ne peut pourtant pas conjuguer toujours le verbe "embrasser" au futur.

J'étais heureuse... tout en rageant un peu d'avoir cédé. Je n'ai pas du tout envie d'obéir ainsi à mon époux. Je lui exposai donc toutes mes belles théories sur l'égalité dans le mariage. Il a ri, le mauvais, en me demandant si je le prenais pour un tyran.

—Non, mais je vous aime trop, et j'ai peur de faire tout ce que vous voudrez, ce qui sera peut-être bien ennuyeux! Car, vous savez, je ne suis pas parfaite, moi.

—Oh! ma pauvre petite Brigitte, pourquoi aurais-je cherché une fiancée parfaite?

—Vous l'êtes bien, vous! Ne protestez pas. Comme jeune homme, vous valez bien mieux que moi comme jeune fille. Vous êtes plus sérieux, plus religieux, mieux affermi.

Il était devenu très grave. Il répondit:

—Moi, j'ai fait la guerre qui marqua les âmes pour la vie. Mais je reste un pauvre homme imparfait. Comme tous les artistes, j'ai trop de susceptibilité orgueilleuse, de sensibilité nerveuse. Je me décourage, je m'attriste, je perds mon ardeur au travail, ma foi dans l'art, ma volonté d'agir. Petite fiancée à l'âme ensoleillée, c'était vous qu'il me fallait. Vous serez ma gâtée, ma joie, mon espérance. Pendant mon voyage en Italie, j'allai au pays de saint François d'Assise, je relus les *Fioretti*, et je priai le cher saint qui restait joyeux, en tout et toujours. Vous rappelez-vous son dialogue, avec Frère Léon: "Frère Léon, quelle est la joie parfaite?" Et Frère Léon d'énumérer tous les biens qui font l'âme heureuse. Mais non: saint François mettait la joie parfaite dans le bonheur et dans la lutte. Brigitte, au milieu des beaux paysages d'Ombrie, je vis ce qui manquait à mon âme trop éprise du bonheur humain. Et puis, je compris ce qui assure le "vrai" bonheur: devant toute beauté créée, saint François chantait le Cantique au soleil. Il bénissait Dieu. Vous m'aidez, vous si vibrante, à chanter le Cantique au soleil. Vous le voyez bien, ma chérie, c'était vous, la femme qu'il me fallait!

Je crois que c'est ainsi que se termineront toutes nos querelles...

Huguette quètera donc avec Arlette, Chantal, Chonchonnette, Alette et Christiane, toutes vêtues de rose:

—Le bois de rose est chic, suggéra Denis qui adore les questions de toilette. Je protestai. Pas de bois de rose. On en voit trop. Cela n'ira pas à nos quêtesuses blondes. A dire vrai, j'ai pris en horreur la nuance bois de rose, depuis que je vis certaine Françoise Martin, belle comme Athéné, quèter au mariage d'Odile, vêtue de velours bois de rose. Elle m'a trop fait pleurer, cette vision-là... Pauvre Françoise! Il paraît qu'elle part pour la Grèce avec ses pinceaux et qu'elle y deviendra célèbre. Qui donc a dit: — je crois bien que c'est Mme de Staël — la gloire est le deuil éclatant du bonheur. Françoise n'aimait-elle pas Olivier avant moi? Personne ne l'a dit, mais elle part. Pauvre Françoise!

Revenons donc à mes quêtesuses. Elles seront donc en rose, un rose un peu mauve, joli, spirituel, frais comme des fleurs de montagne, à côté de la neige de ma robe d'épousée. Oh! ma robe blanche, mon beau satin aux reflets de perle! Hier, la couturière sortit l'étoffe du long carton où elle dormait, m'attendait, et tout ce blanc si doux, si pur, m'émut comme jadis les mousselines de ma première communion. C'est bien pour moi? pour la petite Brigitte qui s'amusa hier comme une enfant, avec la poupée de chiffons qu'elle a donnée à son amie Christiane?

—Mademoiselle va être ravissante en mariée, dit la couturière. Avec un petit diadème sur les cheveux courts... Ah! j'oubliais que vos cheveux ne sont pas coupés.

Cette réflexion de la "marchande de frivolités" me tira de mon extase. Que dirait papa, qui n'est pas du tout à la page, s'il devait conduire à l'autel une mariée coiffée comme un petit garçon? Plus tard... si la mode continue. Si Olivier y consent, surtout! Car je le vois bien, je ferai tout ce qui lui plaira. Et cette docilité nouvelle me déconcerte. Qui donc m'a changée de la sorte? C'est l'amour, sans doute, l'amour qui me fait rêver devant la neige du satin, comme rêvait maman devant le lilas blanc.

VII

MADAME BRIGITTE

CIEL bleu, arbres en fleurs, robe blanche, chapeau de paille... Devant la Méditerranée couleur de turquoise, je rêve toute seule, comme une pauvre petite abandonnée. Pareille à l'ami Pierrot, je n'ai rien trouvé pour écrire qu'un vieux carnet resté au fond de mon sac et un bout de crayon taillé à la mode de mon frère Denis. Oh! l'amusant calepin! Il date du vieux temps, du temps où j'étais une jeune fille: ne devrait-on pas le mettre aux archives? J'y trouve des notes comiques et attendrissantes: achats de "frivolités", recettes de gâteaux, jolies phrases glanées dans les bouquins, un croquis de robe, une résolution héroïque: "faire tout de suite ce que maman me dira". Je n'ai jamais pu tenir une résolution pareille! Et la voyant griffonnée sur la même page que l'adresse d'un marchand de bas de soie, je me mets à rire de bon cœur, moi, la jeune indépendante qui, par un miracle déconcertant, finis toujours par céder à mon cher ami.

Prenez un exemple. Aujourd'hui, Olivier m'a dit:

—Brigitte, ma chérie, je serai obligé de te quitter pendant une heure. Je voudrais faire visite à mon ami, le père Bruno, et tu sais que les femmes ne sont pas admises dans le couvent.

—Alors, tu n'ira pas, répliquai-je, indignée. Il y a six mois, quand tu te figurais qu'"on" ne t'aimait pas, tu songeais à rejoindre le père Bruno. La nostalgie du cloître va te reprendre, et tu regretteras ton mariage avec une petite folle, ainsi que m'appelle cruellement tante Marthe. Reste avec moi; nous irons dans le bois d'oliviers, à l'ombre légère de ces arbres qui portent ton nom. Restez avec votre femme, monsieur.

Mais il est parti, le têtard. Car c'est son défaut, l'entêtement, un de ses trois défauts; il n'en a que trois, et moi sept et demi: nous les avons comptés l'autre jour en fumant des cigarettes. Mon demi-défaut, c'était cette prétention de fumer... Quelle horreur que les cigarettes, je l'avoue tout bas! et qu'il est donc petit, ce défaut dont l'âcre goût de cendres m'a dégoûtée tout de suite! Nos défauts... je trouve que, semblables aux couleurs du prisme, nos défauts de jeunes mariés forment un mélange très plaisant; mais cette théorie a scandalisé Olivier, l'artiste, le saint; il m'a déclaré que les choses laides ne pouvaient jamais produire un harmonieux ensemble, et que, seules, nos vertus comptaient. Quel homme sage!

Je le laissai donc gromper sur la petite colline boisée de sapins, où le monastère tout blanc abrite des pères tout blancs, occupés à chanter les louanges de Dieu comme chantent les

(Voir la suite page 52)



"Maman emploie

LA POUDRE A PATE MAGIQUE

Et la Vôtre?"

Fabriqué en Canada. Ne contient pas d'alun.

La Cie E. W. Gillett Ltée

TORONTO, CANADA

Succursales: VANCOUVER, WINNIPEG, OTTAWA, MONTREAL, QUEBEC

3469F

L'Écrivain Facile

ROYAL



Comparez
le Travail

Comparez
le Travail

La sténographe qui emploie un clavigraph ROYAL, l'écrivain facile, augmente, par le fait même, son efficacité et sa valeur.

Téléphonez-nous votre demande
d'une démonstration.

ROYAL TYPEWRITER COMPANY LIMITED

114, rue St-François Xavier,

Main 1491

MONTREAL

MAin 1492

Gelées et confitures telles qu'elles devraient être

(Suite de la page 34)

faire un sac, employez un morceau de toile plutôt épaisse et qui ait été ébouillanté sans avoir été savonné, le goût du savon ayant tendance à impregner le tissu.

GELEE AUX RAISINS DE CORINTHE ROUGES

TRIEZ et lavez les raisins, pesez-les et ajoutez une livre de framboises pour chaque six livres de raisins. Versez-les dans une casserole et amenez-les lentement à l'ébullition en les laissant bouillir assez vite jusqu'à ce que le fruit soit réduit en pulpe. Versez la pulpe dans un sac à gelée et laissez-la toute la nuit pour permettre au jus de couler lentement.

Le matin suivant, vous pouvez prendre le fruit qui reste dans le sac, ajouter du sucre dans la proportion de une livre pour chaque 4 livres de fruit. Faites bouillir les deux ensemble pendant 15 minutes environ et employez le résultat comme confiture. C'est une bonne confiture qui se conserve pendant une semaine ou deux.

Pesez maintenant le jus. Pesez d'abord le récipient vide, puis le récipient rempli. Pesez une quantité de sucre égale au poids du jus. Mêlez les deux ensemble dans votre casserole, sur le côté du feu, et laissez fondre le sucre lentement pendant une heure, en agitant de temps en temps. Mettez maintenant la casserole sur un feu vif et clair et laissez bouillir fortement en remuant durant les 4 minutes de cuisson. Enlevez, puis écumez. Versez la gelée dans de petits pots, préservez-la de la poussière et laissez-la découverte au moins 15 jours avant de sceller les vases.

Une méthode qui épargne du temps dans la fabrication de cette gelée consiste à laver les raisins alors qu'ils sont encore en grappe, de faire bouillir et de presser le tout ensemble. La gelée est tout aussi bonne, mais le fruit qui reste dans le sac ne peut être employé comme confiture.

FRUITS EN GELEES

Une enveloppe en gélatine
Une tasse d'eau froide
Une tasse et demie d'eau bouillante
Trois quarts de tasse de sucre
4 grandes cuillerées de jus de citron
¼ de tasse de pêches taillées en cubes
Amandes de noix (si désiré)

FAITES tremper la gélatine dans de l'eau froide; dissolvez-la dans de l'eau chaude. Ajoutez le jus de citron et laissez le mélange refroidir jusqu'à ce qu'il se prenne en une masse compacte. A ce moment, versez-y les fruits et les amandes de noix, si vous employez ces dernières, puis, versez dans un moule qui a été tapissé de quelques doigts de dames ou de quelques tranches de gâteau spongieux. Placez dans un endroit frais pour faire solidifier le tout.

Cette gelée est délicieuse si elle est servie avec de la crème fouettée sucrée ou une riche petite crème de table.

GELEE AUX COINGS

C'EST la plus délicieuse, la moins ordinaire et la plus belle de toutes. Essayez bien les coings et mettez-les dans une grande casserole avec assez d'eau froide pour les immerger. Faites-les cuire fortement jusqu'à ce qu'ils soient si tendres que vous puissiez y planter une paille. Laissez-les presque refroidir, puis, coupez-les en quarts avec un couteau d'ivoire ou autre à l'exception de métal qui ne doit jamais les toucher. Placez-les dans un grand

bassin en grès, couvrez-les avec de l'eau froide et laissez-les tremper pendant 20 heures. Tamisez-les ensuite à travers un sac pendant toute une nuit. Pesez le jus. Ajoutez une livre et quart de sucre pour chaque livre de jus. Mettez la casserole sur un feu ardent et agitez jusqu'à ébullition. Laissez bouillir pendant 5 minutes, puis, mettez en pots comme d'ordinaire.

La pulpe qui reste dans le sac fera une bonne confiture. Faites-la passer au travers d'un tamis assez fin pour la retenir ainsi que les pépins. Ajoutez une quantité d'eau à peu près égale à la moitié du jus que vous avez enlevé et destiné à la gelée, puis, ajoutez une livre de sucre pour chaque livre de fruit et d'eau pesés après le mélange.

Amenez la confiture à ébullition. Laissez bouillir 10 minutes en écumant soigneusement. Mettez en pots comme d'habitude.

GELEE AUX RAISINS ET AUX POIRES

MERE Saint Ange dit qu'elle est excellente pour la santé et qu'au Couvent on la donne toujours aux malades. Si je vivais dans ce couvent, je crois fort que je deviendrais une franche invalide afin d'avoir tous les jours de la gelée de raisins et de poires.

C'est une gelée couleur vin rouge avec des tranches de fruits plus claires prises dans sa masse.

Prenez des raisins noirs très mûrs. Placez-les dans une grande casserole sur le feu et agitez-les avec une cuillère de bois afin de les empêcher de se coller au fond du récipient. Lorsqu'ils ont bouilli et sont réduits en pulpe, mettez-les dans un sac et pressez-les avec une cuillère en bois. C'est la seule gelée que vous pouvez presser sans l'altérer. Presque toute la masse devra passer au travers du sac, à l'exception des peaux et des grains. Passez-la maintenant à travers un second sac ou un morceau de flanelle propre — pesez-la et ajoutez une livre de sucre pour chaque quatre livres de jus. Placez le tout dans une grande casserole et faites bouillir rapidement jusqu'à ce que le jus soit réduit à la moitié de son volume primitif.

Choisissez maintenant des poires mûres et douces. Epluchez-les, enlevez les pépins et découpez-les en tranches moyennes. Mettez-les dans la casserole et cuisez lentement jusqu'à ce que les poires soient entièrement claires et colorées par le jus de raisins.

Vous devez tourner le liquide presque constamment maintenant, car le jus va s'épaissir et les morceaux de poires auront tendance à se fixer au fond de la casserole et à brûler.

Combien de poires devrez-vous employer. Autant que le jus de raisins pourra en contenir en les recouvrant entièrement.

Pour "essayer" la gelée, prenez un morceau de poire que vous mettez sur une assiette froide. Si le jus de raisin qui l'enveloppe y adhère fortement, votre conserve est terminée, mais si le jus coule et se répand sur l'assiette, la cuisson devra être reprise.

Mettez la confiture en pots, les emplissant jusqu'au bord, la masse se contractant par refroidissement.

Cette gelée ne se "prend" jamais très bien — elle n'est par exemple pas suffisamment ferme pour s'étendre sur une tranche de pain, et la meilleure façon de la servir est de servir du pain sec ou sbeurré, et de donner à chaque convive une petite assiette et sa petite cuillère d'argent respectives.

Une course à l'or au Canada

(Suite de la page 13)

du dépôt de minéral repéré par les deux premiers aventuriers, mais l'autre, un héros de la Grande Guerre décoré de la Croix Victoria, resta introuvable. On croit qu'il fut mangé par les loups.

Ceci se passait en 1922 et 1923. Deux ans plus tard un syndicat de Toronto eut vent de la découverte et réserva un certain nombre de *claims* à l'embouchure de la rivière dite du Lac Rouge. Les échantillons rapportés de ce district furent jugés si intéressants qu'un service d'hydravion fut organisé l'automne dernier pour transporter, de Minaki à Red Lake, avant le gel des lacs, un groupe de prospecteurs avec leur bagage. Depuis la course sur ces nouvelles mines d'or a été générale bien que les rapports officiels se soient contentés de reconnaître que "la formation précambrienne de Red Lake laisse supposer la présence de quartz aurifère."

— "Et voilà!", conclut le narrateur, en rallumant sa pipe. Dans le fond tous les hôtes de l'Hotel d'Hudson qui l'écoutent ne sont guère intéressés par la seconde partie du récit. Ils se moquent des rapports officiels comme de leur mouchoir absent. Ils ont entendu dire qu'il y avait de l'or, beaucoup d'or, à Red Lake; cela leur suffit. D'ailleurs plus de cinquante milles de territoire minier réclamés en quelques mois et les grosses compagnies d'exploitation comme la Dôme, l'Hollinger, la Nipissing, etc., faisant se relever des équipes de travail sur leurs nombreux *claims*, ne sont-ce pas des preuves suffisantes que cette fois on va "frapper"? Leur mémoire à tous, bourrée de récits fabuleux ou figurent invariablement des prospecteurs devenus millionnaires à la suite d'un heureux coup de pic, leur montre déjà une veine d'une richesse inouïe sur leur futur *claim*. Et sans vergogne ils disposent de leur fortune à venir, échangent des confidences:

— "Moi", dit un petit fonctionnaire aux épaules voûtées, avec mon or j'enverrai ma femme prendre les eaux de Mount Clemens, Michigan, et je m'achèterai un radio qui "prendra la tour Eiffel".

— "Pas d'hôpital pour votre serviteur", retorque un géant anglo-saxon, mais une suite dans un grand hôtel de Montréal, du whisky et des femmes. C'est ce que j'ai fait au retour du Klondyke. La noce a duré un an, et quelle noce! La facture de l'hôtel pour les seuls verres cassés s'élevait à huit cent dollars. *Good Lord! what a time!*

— "Vous me dégoûtez avec votre noce, Bill", dit le partner du géant; "pour ma part je désire voyager et si je frappe bientôt une veine quelconque vous pouvez parier votre dernier bouton de culotte, vieux pirate, que j'irai dégeler ma carcasse aux Bermudes ou aux îles Hawaii".

Bill, non convaincu, crache par terre pour marquer le mépris où il tient les voyages, puis apostrophant un chinois

que le froid a fait passer du jaune au vert: — "Et toi le *chink* que feras-tu?"

— "Moi transporter le cercueil de mon honorable père en Chine et l'enterrer honorablement."

Quelques mineurs s'esclaffent, mais Bill les regarde sévèrement: — "Chacun son affaire", grommelle-t-il, et la chance pour tous. Nous sommes dans un pays libre."

Les rêves continuent à éclore à la température élevée du poêle à pont; puis, un à un, les mineurs se roulent dans leur couverture de laine et les poursuivent en ronflant.

Tous sont debout dès qu'apparaît la première lueur rose au-dessus des sapins noirs. Silencieusement ils attachent leurs paquets, font fondre sur la poêle la graisse pour les *huskies* et avalent à la hâte leur thé noir. Avec des airs en apparence indifférents ils surveillent du coin de l'œil leurs progrès respectifs. Les compagnons de la veille ne sont plus qu'intéressés à se distancer mutuellement.

Dehors les chiens font un vacarme infernal et profitent de la confusion pour vider leurs querelles de la nuit alors qu'attachés ils ne pouvaient que s'insulter dans leur langue rauque. Une fois attelés ils se tiennent tranquilles et attendent le signal du départ. Le village est tout à fait éveillé. Les marchands sont derrière leurs comptoirs et l'agent de la gare est à son poste pour remettre les colis confiés à la consigne. Près des hydravions de travail, montés sur skis s'empressent les mécaniciens et les pilotes. Leurs clients sont les représentants des grosses compagnies d'exploitation minière, des financiers et des ingénieurs qui seuls ont les moyens d'acquitter le tarif fixe d'un dollar la livre pour les passagers et les marchandises. On les regarde avec des yeux d'envie, car ils vont survoler en moins de deux heures la piste de neige balayée par un vent glacial que les chiens mettent cinq ou six jours à parcourir.

Les attelages sont maintenant presque tous partis. Ils s'espacent sur le lac Seul, décrivant pour suivre la piste des courbes apparemment inutiles sur cette plaine de velour blanc qui s'étend à perte de vue. Les conducteurs, chaussés de raquettes, courent à côté de la traîne chargée, encore frissonnants après le brusque passage de la chaleur humide des maisons au froid sec du dehors. Au-dessus de leurs têtes encapuchonnées passent les hydravions avec un bruit de moustique qui fait songer aux nuages bruyants et douloureux de maringuins que rencontreront cet été les prospecteurs voyageant en canot.

Les *mushers* ne daignent pas se déranger pour les regarder passer. Leur volonté raidie pour l'étape ils vont, face au vent brutal, les yeux rivos sur la neige semée de paillettes d'or...

Les Bonnes Salades

Salade aux Tomates en Gelée

UNE salade qui n'attend pas l'arrivée des tomates fraîches est une amie de toute l'année. Une boîte de tomates en conserve ou une quantité équivalente de tomates peuvent être employées. Ajoutez-y la moitié d'un oignon, une feuille de laurier, du paprika, une ou deux branches de céleri ou, à défaut, du sel de céleri. Faites cuire le tout pendant un quart d'heure. Ajoutez deux cuillerées de table de vinaigre d'estragon et les trois-quarts d'une boîte de

gélatine que vous aurez fait tremper dans de l'eau froide. Remuez jusqu'à ce que la gélatine soit bien dissoute et versez dans des moules qui auront été préalablement passés à l'eau froide.

Au moment de servir, renversez les gelées (si on le veut, un moule unique peut être employé à la place des moules individuels, mais ces derniers sont généralement préférés), sur un lit de laitue ou de choux hachés, et présentez la salade avec une sauce bouillie à laquelle vous aurez ajouté du piment et des amandes de noix découpées.

SA PEAU CLAIRE ET BLANCHE ATTIRE



Ce teint clair, pur, ravissant inspire immédiatement l'adoration. Sa captivante douceur veloutée est tellement délicate au toucher qu'elle invite irrésistiblement la caresse. Vous aussi vous pouvez posséder ce charme qui fascine si, seulement, vous employez la

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

La beauté qu'elle donne est de beaucoup supérieure aux plus fines poudres pour le visage. Elle ne s'enlève pas, ne se raye pas ni ne trahira les effets de la transpiration. Elle garde la peau toujours douce et d'une blancheur de perle. Eminemment antiseptique et astringente elle donne des résultats merveilleux pour corriger le ton, les rougeurs, la rugosité de la peau, les peaux huileuses, les rides et les joues flasques.

Envoyez 10 cents pour un échantillon d'essai

Ferd. T. Hopkins & Son
MONTREAL, QUE.

UNE BONNE DIGESTION

Les historiens prétendent que les plus grands malheurs dont a souffert l'humanité n'ont pas eu d'autre cause le plus souvent, qu'un caprice de l'estomac des grands hommes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le cerveau n'est pas clair si l'estomac digère mal.

LA SOURCE DU SUCCES

peut donc reposer dans l'usage qu'on fera des précieuses recettes de cuisine publiées chaque mois dans "Mon Magazine". Informez-vous auprès de nos abonnés ou, ce qui est mieux, abonnez-vous vous-même.

"MON MAGAZINE",
Edifice "La Patrie",
Montréal.

La Fortune de "Joe" Bonheur

Les ressources naturelles du pays sont à qui les trouve et en profite.

"Joe" Bonheur, toujours jeune à soixante-six, vétéran prospecteur du Nord de Québec, qui a été à tour de rôle miséreux et millionnaire deux fois dans sa vie, et, en ce moment, assis à l'aise sur sa veranda, dit en consultant son expérience: "Si vous n'êtes pas capable de résister à la prospérité, ne touchez pas aux mines ni aux actions de mines".

"Joe" ne serait pas aussi confortable aujourd'hui si un de ses amis n'avait pas consacré une partie de son "pognon" à développer, à mettre en valeur, une des trouvailles de "Joe" Bonheur lui-même.

Les ressources naturelles du Canada, les plus riches au monde, offrent des chances de gain exceptionnelles à celui qui les développera. Parmi ces ressources, celles qui sont de beaucoup les plus grandes ce sont les mines de métaux précieux, toujours capables des plus forts rendements pour un minimum de déboursés.

Il faut considérer deux choses quand on achète des parts de mines: le profit et la sûreté. Cette dernière était inconnue de l'homme "au pic et au plat" qui a risqué son tout afin de devenir riche.

Cependant, il n'est pas nécessaire d'aller aux extrêmes, risques ou prudence, car il ne faut pas permettre à une crainte extrême de compromettre nos profits; il faut se rappeler sans cesse que les mines sont une industrie essentielle qui récompense avec une égale générosité le petit et le grand actionnaire.

Il faut saisir l'occasion par les cheveux.

Nous avons déjà placé sous les yeux du public les détails complets au sujet des Mines Abana.

Si vous n'avez pas encore donné à cette entreprise l'attention qu'elle mérite vous devez de le faire sans plus tarder.

Songez à la sûreté du placement et aussi aux profits exceptionnels à réaliser.

Une fois décidé — n'hésitez plus!

Acheter maintenant, c'est vous assurer votre part du succès — hésiter, c'est vous exposer à un désappointement — c'est vous joindre à la foule des craintifs, des "si j'avais su".

La fortune veut qu'on lui fasse violence.

Six bonnes raisons d'acheter des actions de l'Abana.

Première raison: Parce que cette mine renferme du riche minéral de cuivre, d'or, d'argent et de zinc.

Deuxième raison: Parce que cette mine est "prouvée" à plus de cent cinquante pieds de profondeur.

Troisième raison: Parce que la valeur commerciale du minéral de cette mine dépasse \$30. à la tonne.

Quatrième raison: Parce que le forage au diamant a été fait et que cette mine n'est plus un "prospect."

Cinquième raison: Parce que les opérations sont poussées avec rapidité par des ingénieurs compétents.

Sixième raison: Parce que les actions de cette mine offrent la meilleure chance de spéculation fructueuse qu'il soit.

Nous recommandons l'achat des actions Abana. Nous remplirons les commandes par la poste. Ecrivez-nous en toute confiance.

Canadian Mining Brokers LIMITED

86 rue St-Francois-Xavier - - - Montréal

Correspondant à Québec:

L. A. DOYER,
16, rue Turnbull

Correspondant à Boston:

LIONEL GUERTIN,
59, State Street

Descriptions des modèles

(Suite des pages 22 à 33)

(Suite de la page 22)

3339—Taille 2 à 6 ans. Taille 2 ans demande 1 $\frac{1}{8}$ verge de voile imprimé de 36 pouces de large — $\frac{1}{4}$ verge de linon blanc. Le patron contient un patron Dessin-Broderie.

3363—Taille 3 à 8 ans. Taille 4 ans demande 2 verges de tissu blanc, 36 pouces de large.

3364—Taille 2 à 6 ans. Taille 4 ans demande 1 $\frac{1}{4}$ verge de serge noire, 36 pouces de large — 1 $\frac{3}{8}$ verge de doublure. Le Dessin-Appliqué-Floral No 12672 orne ce manteau.

(Suite de la page 23)

3365—Taille 6 à 16 ans. Taille 12 ans demande 2 $\frac{3}{4}$ verges de cambrai, 32 pouces de large — $\frac{1}{2}$ verge de cambrai imprimé.

3385—Taille 6 à 16 ans. Taille 6 ans demande 1 $\frac{1}{8}$ de toile, 36 pouces de large — $\frac{1}{4}$ verge d'organdie pour le col et les poignets — 1 $\frac{3}{4}$ verge de plissé. Le patron contient le Dessin Broderie.

(Suite de la page 24)

3349—Mesure de buste 34 à 44. La largeur du bas de la robe est environ 1 $\frac{3}{8}$ verge. Taille 36 demande 4 $\frac{1}{8}$ verges de soie bleu fleurie — $\frac{7}{8}$ verge de soie unie, 40 pouces de large — 2 $\frac{1}{4}$ verges de soutache rouge pour la garniture.

3360—Mesure de buste 34 à 44. La largeur du bas de la robe est environ 1 $\frac{3}{8}$ verge. Taille 36 demande 4 $\frac{5}{8}$ verges de soie imprimée, 40 pouces de large — 2 verges de soie lavende pour la ceinture, le col et les poignets — $\frac{1}{4}$ verge de soie blanche.

(Suite de la page 26)

3350—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 61 pces. Taille 36 demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de flanelle rouge, 54 pouces, pour la jaquette — 1 $\frac{7}{8}$ verge de flanelle blanche, 40 pouces, pour la jupe et le col — 1 $\frac{1}{4}$ verge de doublure pour le corsage de la jupe.

3357—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 67 pces. Taille 36 demande 4 $\frac{3}{8}$ verges de soie lavable rayée vert, 32 pouces — $\frac{5}{8}$ verge de soie blanche. L'appliqué No 12629 orne la robe.

(Suite de la page 29)

2902—Taille 1 an seulement. Cette robe demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de batiste.

3346—Mesure de buste 34 à 48, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3 $\frac{3}{4}$ verges de batiste — 1 $\frac{1}{4}$ verge de dentelle. Le Dessin-Broderie No 12956 se brode sur ce vêtement.

3355—Mesure de buste 34 à 44. Taille 36 demande 1 $\frac{7}{8}$ verge de soie chair, 40 pouces de large — 2 $\frac{7}{8}$ verges de ruban blanc pour garniture.

3273—Mesure de buste 34 à 48, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de satin blanc de 40 pouces — 3 $\frac{3}{8}$ verges de satin gris de 40 pouces de large.

3274—Taille 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3 $\frac{1}{8}$ verges de satin lable rouge — $\frac{3}{8}$ verge de soie polka pour la garniture. Le Dessin-Monogramme No 573 orne cet habit de bain.

3376—Taille 4 à 14 ans. Taille 14 ans demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de Jersey gris, 54 pouces de large — $\frac{5}{8}$ verge de satin noir.

3380—Taille 10 à 20 ans. Taille 16 ans demande 4 $\frac{3}{4}$ verges de kasha — $\frac{3}{8}$ verge de soie rayée, brun et blanc, 36 pouces de large.

3382—Taille 6 mois à 2 ans. (1) Taille 1 ans demande $\frac{1}{2}$ verge de soie rose de 40 pouces de large — $\frac{7}{8}$ verge de ruban rose. (2) Taille 1 an demande $\frac{5}{8}$ verge de soie blanche de 40 pouces de large — $\frac{7}{8}$ verge de ruban. (3) Taille 1 an demande $\frac{3}{8}$ verge de mouseline Suisse — $\frac{1}{2}$ verge de plissé — $\frac{7}{8}$ verge de ruban — $\frac{1}{4}$ verge de doublure de 27 pouces de large si on double les bonnets.

(Suite de la page 30)

3167—Mesure de buste 34 à 48. La largeur du bas de la robe est environ 48 pouces. Taille 36 demande 3 $\frac{7}{8}$ vges de crêpe satin de 40 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de large dentelle, 32 pouces de large — 2 $\frac{1}{2}$ verges de ruban pour la ceinture.

(Suite de la page 31)

3347—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3 verges de kasha, 50 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de kasha de couleur différente pour le col et le bas des manches — 3 $\frac{3}{8}$ verges de doublure, 36 pouces de large.

3366—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 5 $\frac{3}{8}$ verges de satin de 36 pouces de large — $\frac{1}{4}$ vge de satin plus clair pour le col — 3 $\frac{5}{8}$ verges de doublure. Les manches sont ornées du Dessin-Broderie No 13043.

3377—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 50 pces. Taille 36 demande 4 $\frac{3}{4}$ verges de shantung — $\frac{3}{8}$ verge de soie de couleur différente pour le plastron et le col — 1 $\frac{1}{2}$ verge de doublure. L'appliqué No 13005 orne cette jolie robe.

3379—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 57 pces. Taille 36 demande 4 $\frac{5}{8}$ verges de toile, 36 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de toile plus claire pour le col et les poignets — $\frac{3}{4}$ verge de bordure de couleur différente.

(Suite de la page 32)

3017—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 59 pces. Taille 36 demande 2 $\frac{5}{8}$ verges de tissu de laine, 54 pouces — 1 $\frac{1}{2}$ verge de soie blanche pour la chemisette sans manches — 2 verges de plissé blanc — 4 $\frac{3}{4}$ verges de ruban vert pour la ceinture et la bordure.

3041—Mesure de buste 34 à 44, 16 à 20 ans. La largeur du bas de la robe est environ 51 pces. Taille 36 demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de soie imprimée, 54 pouces de large — 1 $\frac{7}{8}$ verge de soie unie pour la chemisette — $\frac{3}{4}$ verge de bordure pour garniture.

3085—Mesure de buste 34 à 44. Taille 36 demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de soie écossaise, brun et vert, 40 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de soie blanche — 1 $\frac{1}{4}$ verge de ruban vert pour les attaches. No 2686—Mesure de buste 34 à 48, 14 à 20 ans. La largeur du bas de la robe est environ 58 pouces. Taille 36 demande 1 $\frac{3}{4}$ verge de soie verte de 40 pouces — $\frac{7}{8}$ verge de doublure, 36 pouces de large.

3097—Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 64 pces. Taille 36 demande 1 $\frac{5}{8}$ verge de soie à carreaux bleu et blanc pour le haut de la robe — 1 $\frac{3}{4}$ verge de soie bleue pour la jupe, 40 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de soie blanche pour col et poignets — 2 $\frac{1}{4}$ vges de ruban bleu pour les nœuds — 1 $\frac{3}{8}$ verge de doublure. Le dessin-feston No 13101 garnit le bas du corsage.

3181—Mesure de buste 34 à 48. La largeur du bas de la robe est environ 2 $\frac{1}{2}$ verges. Taille 36 demande 3 $\frac{1}{4}$ verges de soie marine, 40 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de soie polka, pour la cravate — $\frac{3}{4}$ verge de ruban blanc pour la garniture du col. Les manches et la ceinture sont ornées d'une broderie rouge et blanc. On emploie le dessin-broderie No 12861.

3303—Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 77 pces. Taille 36 demande 3 $\frac{5}{8}$ verges de soie imprimée, 40 pouces — $\frac{3}{8}$ verge de soie unie pour le gilet et le col — 5 verges de bordure verte — 1 $\frac{1}{2}$ verge de ruban noir pour le nœud — $\frac{1}{4}$ verge de doublure de soie, 36 pouces de large.

(Voir la suite page 49)

Descriptions des modèles

(Suite de la page 48)

(Suite de la page 32)

3344—Taille 12 à 17 ans. Taille 14 ans demande 1 $\frac{3}{4}$ verge de flanelle française rouge, 54 pouces de large, — $\frac{3}{8}$ verge de tissu blanc pour le col et le devant de la robe.

3354—Taille 6 à 14 ans. Taille 6 ans demande 1 $\frac{3}{4}$ verge de voile imprimé, lavende et blanc, 40 pouces de large — $\frac{1}{4}$ verge de voile blanc pour le col et les poignets — 3 verges de bordure lavende.

3373—Taille 4 à 8 ans. Taille 4 ans demande 1 $\frac{1}{2}$ verge de voile brun, 40 pouces — 4 $\frac{3}{8}$ verges de plissé brun — 3 verges de ruban brun pour garniture. Le patron contient le dessin-broderie.

3381—Taille 2 à 6 ans. Taille 2 ans demande 2 $\frac{1}{8}$ verges de cambrai blanc pour la robe et les eulottes — $\frac{3}{8}$ verge de cambrai vert. Deux motifs floraux, contenus dans le patron, apparaissent au-dessus de chaque poche.

3383—Taille 8 à 15 ans. Taille 12 ans demande 2 $\frac{1}{4}$ verges de voile imprimé, rouge et vert — $\frac{3}{8}$ verge de voile brun, 40 pouces de large — 1 verge de plissé pour les jabots — 2 $\frac{1}{8}$ verges de ruban brun pour la ceinture.

3385—Taille 6 à 16 ans. Taille 10 ans demande 2 verges de toile brune, 36 pouces de large — $\frac{1}{4}$ verge d'organdie blanc, 40 pouces, pour le col et les poignets — 2 verges de plissé blanc —

2 $\frac{3}{8}$ verges de ruban brun. Des motifs floraux se brodent au-dessus des poches. Le patron contient le dessin-broderie.

(Suite de la page 33)

H. F. 3081—Mesure de buste 34 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 1 $\frac{3}{4}$ verge. Taille 41 demande 3 $\frac{1}{2}$ verges de soie polka — $\frac{3}{4}$ verge de soie unie de 40 pouces de large, pour la garniture — 1 $\frac{7}{8}$ verge de ruban, 1 pouce de large, pour la cravate.

H. F. 3175—Mesure de buste 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 2 $\frac{1}{2}$ verges. Taille 41 demande 4 $\frac{3}{8}$ verges de toile de 36 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de linon pour le col et le gilet. La robe est ornée d'un Dessin-Appliqué No 12671.

H. M. 3391—Mesure de buste 42 à 52. La largeur du bas de la robe est environ 55 pouces. Taille 46 demande 4 verges de soie foulard, 32 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de soie unie pour la garniture — 1 $\frac{7}{8}$ verge de ruban, de 4 $\frac{1}{2}$ pouces, pour la cravate.

H. M. 3392—Mesure de buste 42 à 52. La largeur du bas de la robe est environ 58 pouces. Taille 46 demande 3 $\frac{1}{4}$ verges de soie, 40 pouces de large — $\frac{3}{4}$ verge de Georgette imprimé — $\frac{1}{2}$ verge de crêpe de soie blanc pour la garniture.

Différentes manières d'apprêter les œufs

(Suite de la page 35)

à ce qu'elle soit bien montée. Servez-la d'une belle coloration dorée, saupoudrée d'un peu de sucre.

OMELETTE ITALIENNE

L'OMELETTE paysanne Italienne se fait dans une poêle assez large pour contenir le nombre d'œufs employés, ce qui fait qu'elle est ronde et très épaisse. Au lieu d'être onctueuse comme l'omelette française, l'omelette Italienne est ferme et rôtie des deux côtés. On peut, si on le désire, ajouter aux œufs du spaghetti. L'omelette Italienne est toujours saupoudrée de fromage Italien lorsqu'elle se sert. Comme nouveauté, cette omelette mérite d'être mise à l'épreuve. Il est certain qu'elle sera très appréciée par les personnes qui aiment les œufs cuits des deux côtés.

OMELETTE A LA SAUCE BLANCHE

LORSQUE l'omelette est préparée et cuite comme celle au naturel, versez dessus la sauce suivante: **Sauce blanche.** — Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre bien frais; laissez-le fondre; ajoutez une ou deux cuillerées de farine selon la quantité que vous voulez en faire, de manière à ce qu'elle nage aisément dans le beurre; faites-la revenir un petit instant pour lui faire perdre son goût de farine sans lui laisser prendre couleur, en la remuant toujours avec la cuiller de bois; ensuite mouillez-la d'un seul trait en la tournant afin qu'il ne se forme pas de grumeaux et qu'elle soit lisse; laissez-lui faire un tour ou deux; goûtez si la sauce est à bon goût de sel et liez-la avec un morceau de beurre frais ainsi qu'avec un ou deux jaunes d'œufs dans lesquels vous aurez mis un filet de vinaigre, du poivre blanc et un peu de noix de muscade. Remarquez que si la sauce blanche n'était pas lisse, il serait prudent de la passer au tamis ou à la passoire fine.

OMELETTE AUX ROGNONS

L'OMELETTE aux rognons peut se préparer de deux manières. Lorsqu'il reste de la veille un peu de rognon d'un rôti de veau, vous coupez le rognon, gras et maigre, en petits carrés, gros comme des pois, puis vous faites revenir le tout pendant cinq minutes dans du beurre et vous procédez ensuite comme pour l'omelette au naturel.

Vous pouvez aussi faire l'omelette avec des rognons de mouton, de boeuf ou de veau sautés et liés avec une petite sauce brune; dans ce dernier cas, vous préparez et faites l'omelette comme celle aux champignons, au jus ou à la crème.

OMELETTE AUX POINTES D'ASPERGES

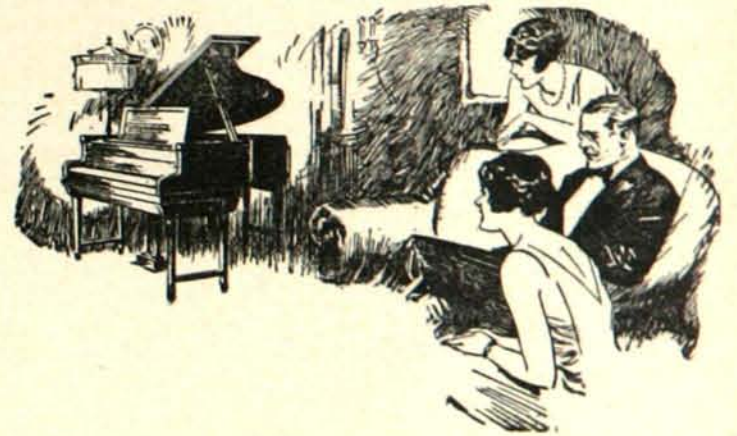
FAITES cuire à l'eau et au sel, des asperges coupées en petits pois; faites-les revenir dans le beurre, si vous le préférez; versez dessus, quand elles sont cuites, les œufs dans lesquels vous aurez mis un peu de fines herbes et surtout du cerfeuil haché, puis procédez comme pour l'omelette au naturel.

SALADE AUX FRUITS

DE petites oranges doubles en sont la base. Epluchez-les et grattez la membrane blanche qui les recouvre. Enlevez aussi la partie blanche du milieu et ouvrez-les en séparant doucement chaque tranche à une extrémité seulement. La "petite orange" de l'autre bout maintiendra les tranches par un côté. Lorsque toutes les sections sont ainsi à demi-séparées, les oranges s'ouvrent comme un nénuphar. Garnissez leur centre avec du pamplemousse en tranches que vous aurez aspergé de sucre et fait raffermir au froid. Ajoutez de l'ananas en tranches et, si vous le désirez, quelques cerises confites découpées en morceaux. Une sauce française ou bouillie et de la crème fouettée achèveront ce délicieux mets.

En Qualité comme en Nom
Chase & Sanborn

THE SUPERIEUR

La préférence des artistes
pour le piano

PRATTE

est fondée sur une excellente raison :

LA PERFECTION DE CET
INSTRUMENT SANS RIVAL

C'est cette raison qui doit vous faire choisir le Piano Pratte.

J. Donat Langelier
LIMITÉ

Le plus grand magasin du genre au Canada

366-68 rue Ste-Catherine Est - - Montréal

UTILISEZ VOS LOISIRS D'UNE FAÇON PROFITABLE

Vous pouvez utiliser vos loisirs, soit en dépensant de l'argent ou en en gagnant. Le mieux c'est de faire de l'argent et la meilleure façon d'en faire c'est de solliciter des abonnements pour **Mon Magazine**. Les profits sont élevés, le travail est facile et agréable. Partout on réclame ce magnifique magazine. Ecrivez aujourd'hui à

MON MAGAZINE

Agence des Abonnements, Dépt. 7,
Edifice "La Patrie", Montréal

PRIX DES PATRONS

On peut se procurer les patrons de la "Pictorial Review", et du "Modèle Parisien" à l'une de ses agences ou ils vous seront envoyés sur réception du prix et d'un timbre de 3 cents pour frais de poste, si vous vous adressez à "MON MAGAZINE".

Nos	Cts	Nos	Cts	Nos	Cts	Nos	Cts
3041	45	3358	45	3376	30	3273	45
3017	45	3298	45	3380	45	3346	35
3097	45	3369	45	3274	45	3355	35
3181	45	3357	45	BRODERIE			
3303	45	3350	45				
3085	35	3352	45	Nos			
2686	35	3351	45	Cts			
3381	30	3339	35	13094	25	Bleu ou jaune.	
3373	35	3374	35	12561	25	Bleu ou jaune.	
3354	35	2704	30	12672	25	Bleu ou jaune.	
3383	35	3027	45	13104	35	Bleu ou jaune.	
3344	45	3189	45	12764	50	Bleu ou jaune.	
3383	35	3205	45	12793	50	Bleu ou jaune.	
3391	45	3375	30	13023	40	Bleu ou jaune.	
3389	45	3386	30	13096	30	Bleu ou jaune.	
3392	45	3373	35	13105	35	Bleu ou jaune.	
3375	45	3383	35	13089	35	Bleu ou jaune.	
3387	45	3365	35	12629	30	Bleu ou jaune.	
3390	45	3385	35	13107	35	Bleu ou jaune.	
3388	45	3110	40	546	50	½ à 2 pouces de hauteur.	
3381	45	2729	45	13101	25	Bleu ou jaune.	
3373	35	3222	35	12861	40	Bleu ou jaune.	
3343	35	3284	35	12671	30	Bleu ou jaune.	
3362	35	2718	45	13080	35	Bleu ou jaune.	
3363	35	3207	40	558	50	½ à 2 pouces de hauteur.	
3364	39	3285	45	13079	35	Bleu ou jaune.	
2928	45	2729	45	13021	25	Bleu ou jaune.	
3329	45	3167	45	12672	25	Bleu ou jaune.	
3377	45	3373	35	13017	25	Bleu ou jaune.	
3053	45	3379	45	12954	30	Bleu ou jaune.	
3370	45	3205	45	12954	30	Bleu ou jaune.	
3372	45	3377	45	13051	40	Bleu ou jaune.	
3367	45	3259	45	13086	35	Bleu ou jaune.	
3348	45	3266	45	13005	25	Bleu ou jaune.	
3378	45	3289	45	12998	40	Bleu ou jaune.	
3360	45	3347	45	13043	40	Bleu ou jaune.	
3356	45	3366	45	13065	35	Bleu ou jaune.	
3371	45	3382	30	12956	30	Bleu ou jaune.	
3368	45	2902	35	573	50	½ à 2 pouces de hauteur.	
3349	45						

Adressez vos commandes à

"MON MAGAZINE"

Édifice La Patrie, suite 26 - - - MONTRÉAL

Tél. Lancaster 2754

Douze Grands Magazines

CONTENANT CE QUE VOUS DÉSIREZ
CONNAITRE SUR LES ACTIVITÉS
MONDIALES ET FÉMININES

Une publication purement nationale, destinée à promouvoir les traditions et l'idéal du foyer canadien-français.

Qui vous tiendra au courant du mouvement social, littéraire, scientifique et artistique de tous les jours.

Voilà ce que représente une année d'abonnement à

"MON MAGAZINE"

\$2.00 par année

Édifice "La Patrie", Chambre 26

MONTRÉAL

LA BOÎTE AUX LETTRES

Par TANTE ZUZON

Veillez adresser toute correspondance,
Tante Suzon, "Mon Magazine"
Édifice La Patrie, Montréal

Mme X. — C'est une sage précaution que de faire son testament lorsque l'on part en voyage, la coutume devrait en être générale, mais attendre que l'on soit malade pour accomplir cet acte de prudence est une singulière inconséquence. Il faut toujours redouter alors les influences indues, l'affaiblissement des facultés et d'autres empêchements. Et puis, dans votre cas, puisque vous êtes assez riche pour être généreuse, pourquoi ne vous donnez-vous pas le plaisir de voir l'usage qu'on fera de votre bien, en en donnant une part à ceux que vous voulez favoriser. Une petite aide pécuniaire opportune peut orienter l'avenir vers de beaux horizons. Il y a parfois de l'égoïsme dans l'extrême prudence des aînés.

Seule. — L'ingratitude est le plus laid des défauts. Ces gens que vous avez maintes fois obligés et qui vous délaissent, maintenant, parce qu'ils vous croient sans le sou, prouvent clairement qu'ils n'étaient pas dignes des bontés que vous leur avez prodiguées. N'en doutez pas, ils changeront d'attitude le jour où ils apprendront que vous avez fait un héritage rondelet. Mais vous aurez, alors, ce que valent leurs protestations d'amitié.

Veuve recherchée. — Comment! trois fois veuve et indécise en présence d'un prétendant jaloux. Vous avez une singulière témérité pour une qui a de l'expérience. Que vous hésitez encore à jeter par-dessus bord un prétendant qui vous a donné de si laides preuves de son irraisonnable jalousie, cela est inconcevable. Et que peut-on vous dire que vous ne puissiez concevoir par vous-même? Une sage paysanne disait un jour à sa soeur qui épousait un homme notoirement jaloux: "Achète-toi bien des mouchoirs, mais pas de ruban". Sous sa forme naïve, le conseil ne manquait pas de justesse. Peut-être vous sera-t-il loisible de le suivre.

Débutante. — Mais oui, envoyez-nous vos essais littéraires et nous vous dirons honnêtement ce qu'ils valent, nous les publions, s'il y a lieu, c'est-à-dire s'ils ne déparent pas nos pages, que nous voulons toujours irréprochables. Adressez-moi votre conte et je le lirai consciencieusement.

Carolina. — Un secret que vous confiez n'est plus un secret, ou du moins, ce n'est plus votre secret, mais celui d'un autre. Si cet autre fait comme vous — et pourquoi serait-il plus discret que vous-même sur vos affaires? — voilà votre histoire connue de tous et la malveillance s'empare de votre réputation, pour la déchirer et s'en repaître. C'est bien assez d'avoir été victime de ce scélérat sans vous exposer, par de maladroites confidences, à être jugée trop sévèrement.

Une fiancée. — Vous n'avez certainement pas l'âme maternelle, jeune fiancée, l'âme qu'il faut pour épouser un veuf qui a de jeunes enfants. Et son geste de révolte, quand vous lui avez proposé de se séparer de ces petits pour ne se dévouer qu'à vous seule, est tout à son honneur. Cet homme me paraît avoir assez de cœur pour mériter une femme qui en ait plus que vous. Pour son bonheur et celui de ses petits, je lui souhaite de se guérir bien vite de son sentiment pour vous.

Une abonnée. — Mais certainement, vous étiez très convenable en envoyant une simple carte de fête à ce jeune homme. Lui adresser un cadeau eût été plutôt exagéré, attendu que vos relations ne sont pas suffisamment anciennes.

Une jeune fille doit toujours être fort réservée sur cette question de cadeaux échangés avec des jeunes gens.

Jeannine L. — Ces jeunes filles qui correspondent avec des jeunes gens inconnus, dont elles ignorent tout, s'exposent à de graves ennuis, et le moins qu'on en puisse penser, c'est qu'elles commettent une grande imprudence.

Pour toutes les aimables choses que vous dites de "Mon Magazine", je vous envoie un merci reconnaissant. L'accueil enthousiaste que notre revue a reçu dans votre ville hospitalière prouve qu'il s'y trouve un grand nombre de gens intelligents. Les sots ne lisent pas "Mon Magazine", mais tous les autres sont de nos amis.

Hirondelle de l'Est. — Une lettre comme la vôtre, gentille hirondelle, c'est une coupe d'ambrosie. Après l'avoir dégustée, on se sent animé d'un courage nouveau pour la tâche entreprise. Notre gratitude vous est acquise pour cette délicate propagande, et votre appréciation de notre magazine prouve qu'il y a une cervelle bien organisée dans votre tête de vingt-un ans. Votre manière de considérer la vie trahit une âme de poète, mais un poète raisonnable qui sait écouter les conseils de la sagesse et ne tente pas d'assujettir la vie à son caprice. Mais, vous le savez déjà, sans doute, les pauvres linotes n'ont qu'une lointaine parenté avec les prévoyantes hirondelles. Et celles dont vous parlez se rapprochent bien plus de la linote que de l'hirondelle.

Quant à ce jeune écrivain, dont vous appréciez le beau talent, on lui remettra scrupuleusement tout ce que vous lui adressez à "Mon Magazine", Édifice de La Patrie, Montréal. Faites aimer notre revue à vos amis. Il suffit pour cela de la leur faire lire. Au revoir, gentille hirondelle, il y a de beaux grands arbres autour de ma demeure, venez donc y suspendre votre nid, un bon jour de printemps.

Père Grognon. — Dire que c'est un vice pour une jeune fille de fumer la cigarette, c'est un peu forcer l'expression. Mais vous avez raison de trouver que cette habitude est laide.

Quant à la réponse de cette demoiselle: "Il y a des reines qui fument", elle manque au moins de logique. C'est vrai qu'il y a des reines qui fument, mais il y en a aussi qui ont fait bien pis que cela. Que votre malhabile raisonneuse relise un peu l'histoire.

Votre question est grave, et je ne puis vous donner ici que mon opinion. Briser vos fiançailles, parce que la belle tient plus à sa cigarette qu'à votre amour, cela semblerait plus sage que de vous engager dans le mariage avec la pensée de corriger une incorrigible. Posez donc un ultimatum. La personne en cause me paraît assez indépendante pour y répondre franchement.

Après, il ne restera qu'à vous soumettre ou vous démettre.

Yeux noirs. — Petite amie, je vous ferai peut-être de la peine en vous disant que vous avez tort de vous complaire dans votre souffrance. Pour guérir, il faut vouloir guérir.

Mais si vous avez ainsi l'occasion de rencontrer ce jeune homme, ne pourriez-vous pas lui demander une explication. Il doit avoir une raison pour rompre un lien d'affection. S'il a cessé de vous aimer, le mal est sans remède. Cependant, vous savez le proverbe: "Tant qu'il y a vie, il y a espoir".

Amoureux de 70 ans. — Votre question peut-être être sérieuse. A vingt-cinq ans songer à épouser un homme qui en a soixante-dix. Le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de faire nommer un conseil de famille au monsieur qui a des idées si déraisonnables. Il en a besoin.

LE FEU QUI REPREND MAL

(Suite de la page 19)

MÉRIN PÈRE. — Ce n'est pas dans la joie du retour qu'on se représente bien ces choses-là. A vrai dire, on ne se les représente jamais bien, pas plus toi que Blanche elle-même qui pourtant les a vécues. Car les mauvais souvenirs meurent vite. Tout au plus, quand la nuit vient, réapparaissent-ils à la mémoire de vieux barbons comme moi, qui feraient peut-être mieux de se taire...

ANDRÉ, (d'une voix étranglée.) — Oh! pourquoi...
MÉRIN PÈRE. — Tout de même, ce n'est pas toujours inutile de comparer ce qui fut triste avec ce qui est maintenant.

ANDRÉ, (comme à lui-même). — Ce qui fut triste...

MÉRIN PÈRE, (le regardant). — Souvent, à la tombée du jour, j'entrerais ici. C'est peut-être cela qui m'a frappé quand je suis arrivé. La pièce avait le même éclairage incertain. Blanche était assise justement sur la chaise basse où tu es assis, tournée vers le feu, comme toi, et elle jouait avec les pincettes, comme tu fais maintenant.

ANDRÉ, (presque suppliant). — Oh! père!...

MÉRIN PÈRE. — Pauvre petite, elle t'attendait au coin de son feu. C'est ainsi qu'elle t'a attendu quatre ans.

ANDRÉ, (déchiré). — Mais au moins elle avait l'espoir, elle!

MÉRIN PÈRE. — Heureusement! sans lui de quoi aurait-elle vécu?

ANDRÉ. — Ah! père, de grâce, assez!

MÉRIN PÈRE. — Pardonne-moi, fiston. Je ferais mieux de garder ces réflexions pour moi. Mais ça ne signifie rien, ce que je t'ai dit. Maintenant que vous êtes réunis, oubliez les mauvais moments. Allons! je viendrai vous voir demain.

ANDRÉ. — Oh! demain!...

MÉRIN PÈRE. — Au revoir, mon gars. Au revoir, ma petite Blanche.

Il sort. Un long moment, André et Blanche restent immobiles, sans parler; André accablé, les yeux fixés devant lui; Blanche effrayée, plaquée au buffet, la poitrine gonflée par l'émotion, les yeux fixés sur André.

BLANCHE, (à mi-voix, avec un grand effort). — André!...

ANDRÉ, (dur, sans se retourner). — Qu'est-ce qu'il y a?

BLANCHE, (essayant de se dominer). — Pourquoi... pourquoi restes-tu dans l'obscurité? Je vais allumer.

ANDRÉ. — Non, non, pas de lumière.

Blanche porte son regard tout autour d'elle, sur la cheminée, sur la fenêtre, sur chaque meuble de la pièce. Elle veut faire un pas, mais chancelle et se raccroche au coin du buffet. Alors elle porte ses mains en avant, les remue, comme pour toucher, palper chaque chose de loin. Et de nouveau elle regarde André et frémit.

BLANCHE, (angoissée). — André, dis-moi...

ANDRÉ, (sans se retourner). — Tais-toi donc maintenant.

BLANCHE. — Ah! ne me parle pas ainsi... Je veux savoir ce que tu vas faire?

ANDRÉ. — Que t'importe?

BLANCHE. — Tu es dur. Je l'ai mérité. Mais je ne peux partir sans savoir ce que tu deviendras, comment tu vas vivre...

ANDRÉ. — Par charité, épargne-moi ces questions. A quoi bon?

BLANCHE, (désespérée). — Oh! cette pièce, ce feu, ces objets imprégnés de nous... (Dans un cri). Ah! André!

ANDRÉ. — Quoi?

BLANCHE. — Tu vas donc vivre ici?

ANDRÉ. — Blanche, je t'en prie...

BLANCHE. — Tu vas rester dans cette maison? Tu vas revenir deux fois par jour t'enfermer seul entre ces murs?

ANDRÉ. — Pourquoi me dis-tu cela?

BLANCHE. — Tu resteras seul les soirs d'hiver qui n'en finissent pas?

ANDRÉ. — Tais-toi, tais-toi.

BLANCHE. — Tu passeras seul tes dimanches entre ces meubles qui nous ont vu réunis?

ANDRÉ, (cachant sa figure dans ses mains). — Par pitié!

BLANCHE, (s'avançant vers lui, les mains jointes). — Mais j'ai connu cela, moi! C'est atroce!

ANDRÉ. — Blanche... Blanche...

BLANCHE, (tombant sur le fauteuil, à côté de lui, devant le feu). — Ah! Comment veut-tu que je parte?

RIDEAU

SAUVONS LES ARBRES

(Suite de la page 5)

Que fait-on des arbres de nos forêts? cent hectares par jour, voilà de quoi chauffer bien des bureaux ministériels, de fabriquer bien des charpentes et bien des meubles! Si vraiment on a besoin de cette quantité énorme de bois, ne pourrait-on demander à nos colonies, si riches en essences d'arbres de premier choix de nous aider davantage.

La question commence à passionner l'opinion publique. M. Léon Bailby écrivait l'autre jour dans l'*Intransigeant* "Le défrichement de certaines régions comme, par exemple, de la forêt d'Eu ou des grands bois de Paimpont en Ille et Vilaine a modifié profondément le climat et le régime des pluies de tout le pays environnant. Enfin, le déboisement de nos provinces les plus riches en sites pittoresques ruine par là leurs richesses naturelles. Exemple, le Sud-Est de la France, qui se parait de ses plantations d'oliviers, protégées d'ailleurs par une loi interdisant l'abatage d'un seul arbre sans l'autorisation pré-

factorale. Cette loi temporaire a cessé son effet l'an dernier. Or, la hausse de la main-d'œuvre et la concurrence des huiles d'arachide ayant déprécié l'olive, il n'est pas rare de voir dans cette admirable Provence des oliviers centenaires abattus par douzaines!"

Tandis que nous sacrifions avec imprévoyance nos richesses naturelles, dans certains pays, on ne peut abattre un arbre sans permission, dans d'autres, il faut pour un arbre abattu en planter un ou deux. De même qu'on classe les monuments historiques, il faut classer — et ce devrait être le devoir et le souci des municipalités — et les forêts et les parcs et les arbres isolés qui en valent la peine.

Si on ne prend pas des mesures rapides, très rapides, dans dix ans d'ici, la France ne sera qu'une suite de plaines et de plateaux désolés, dénudés, chauves et sans beauté.

Paul-Louis HERVIER.

Voir page 46 pour suite de l'article "Gelée et Confiture telles qu'elles devraient être".

Irrésistiblement délicieux!

LE THÉ "SALADA"

F 15

possède une saveur si riche et bienfaisante qu'il ne manque jamais de plaire.

Etiquette brune, 75c. - Mélange Orange Pekoe, 85c.



Services d'Argent qui Dureront

Ces superbes articles en argent feront l'orgueil de toute femme. Ils sont de cette qualité qui font l'admiration de tous ceux qui les voient. Ils conserveront leur lustre et leur brillant pendant des années et donneront toujours un cachet de goût et de distinction à votre table. Plusieurs de nos clients les préfèrent à d'autre argenterie à cause de leurs prix modérés. Ils sont toujours bienvenus comme cadeaux de fêtes.

Alfred Eaves Enregistré

W. E. HAYS, Succ.
23, rue Notre-Dame ouest

Tél. LAncaster 7468

CHIC PARISIEN

Ouvrage Garanti

"Yvonne"

BEAUTY PARLOR

Ondulations Marcel, 75c

ou à l'abonnement, autant de fois que désiré, pour \$2.00 par mois.

Shampoo - - - - - 50c Coupe de cheveux - - - - - 50c

Manicure - - - - - 75c Massage - - - - - 75c

Cheveux teints à l'Henna, \$6.00

Diplômée coiffeuse et professeur à Paris. Membre de l'association des coiffeurs.

596 rue Université, - - - - - Montréal, Qué.

Té. CALumet 3175

Consultations:
1 à 3 p.m. 7 à 9 p.m.

Dr Chs-Emile Laurin

Médecin-Chirurgien

919 Bélanger, près Boyer
Montréal

R. N. Seguin, B.A.L.L.L.

Avocat

Spécialité: Formation, réorganisa-
tion, fusion de compagnies.

Bureau 97 St-Jacques, Montréal

Tél. HARbour 2679

COMMENTRéalisez vos projets
financiers

Sans risquer tout votre avoir

**"Limitez votre
responsabilité"****"Faites appel aux capi-
taux du dehors"**Permettez à deux experts de
poser les jalons de votre prospé-
rité et de votre sécurité en affaires.

Pour détails supplémentaires écrivez

Boîte 12

MON MAGAZINE

Edifice La Patrie, MONTREAL

ABAT-JOUR EN PARCHEMINpeints à la main — travail artistique — prix
modérés — satisfaction garantie.
Seuls vendeurs de MARVEL-LAC pour peindre
sur porcelaine sans cuisson.**LADIES HANDICRAFT**1020 STE-CATHERINE OUEST, MONTREAL
Telephone UP 8395**Capitalisez vos heures!
de loisirs!**Agents demandés pour
représenter**MON MAGAZINE**dans tous les centres
Canadiens-français
du paysEcrivez-nous
Venez nous voir

Edifice La Patrie, MONTREAL

**BRIGITTE**

(Suite de la page 45)

cigales au soleil de la Provence, et je
suis venue rêver sur une terrasse devant
la Méditerranée bleue.Qu'elle est bleue, qu'elle est bleue!
C'est une fête de lumière pour de jeunes
cœurs bienheureux comme les nôtres!
Je trouve absurde de faire son voyage
de noces dans les villes. Ni musées, ni
palais, ni théâtres. Nous voulons, nous
deux, le grand ciel libre et les parfums
sauvages de la terre. Jours radieux!
les mimosas et les roses embaument.
Nous nous aimons. Parfois, les larmes
m'en viennent aux yeux; j'ai envie de
dire: c'est trop! Trop de beauté, trop
de bonheur. Mais mon cher mari sait
si bien m'apprendre l'art d'être heu-
reuse en béniissant Dieu!Au temps de mes fiançailles, je me
moquais du vieux dicton assurant que
les peuples heureux n'ont pas d'histoire.
Mais je n'étais qu'une enfant, dans ce
temps-là, je ne savais rien du tout!
Maintenant que me voilà une vieille
dame, j'approuve le décret de la
"Sagesse des nations". Mes fiançailles
avaient une histoire, parce qu'elles ne
faisaient que préparer le bonheur.
Depuis, oui, mon cher amour, j'ai voulu
me taire. Ainsi qu'un oiseau qui ferme
ses ailes, je me repose, tranquille et
confiante, dans cet épanouissement de
notre jeune bonheur. Oh! comme les
cigales chantent, ce soir! Olivier, les
autres jours, y avait-il de tels parfums
de marjolaine?Puisque vous m'avez abandonnée,
méchant, je vais encore penser à vous,
et, regardant le passé d'hier, raconter le
grand événement mondain que fut la
cérémonie nuptiale unissant M. Olivier
Hauteville à Mlle Brigitte Louvain. Il
faisait beau, naturellement: vit-on
jamais le soleil boudier un mariage
d'amour? C'est très drôle, vraiment,
de se trouver l'héroïne d'une fête
pareille. Le matin, j'étais si calme
que ma tendre maman s'indignait
secrètement:"Ma petite chérie, je suppose que tu
n'as pas faim", me dit-elle quand je
rentrais de la messe de huit heures où
j'avais voulu communier auprès d'Oli-
vier. Je la regardai avec étonnement:— Mais je meurs de faim! Les émotions
creusent. Il n'y aura jamais assez de
tartines. Comment, tu croyais que
j'allais jeûner, le jour de mon mariage,
pour être laide à faire peur?Maman, sans mot dire — mais elle
n'en pensait pas moins — alla chercher
des provisions de renfort. Olivier ne
mangeait guère, lui, et je dois avouer
qu'il me laissa presque toutes les tar-
tines.A présent, l'habillage de la mariée.
M. Arthur, le coiffeur, qui est un vil
flatteur, déclare que le chignon fait
mieux sous le voile que la nuque rasée.Mais je sais que, la semaine passée, il
affirma le contraire à une mariée tondue.
Ah! monsieur Arthur, monsieur Arthur,
gare à vous, si vous manquez la coiffure!
Mais non, les ondulations forment des
crans impeccables, et, ma foi, je suis
très gentille. Vite, ôtons le kimono
couleur d'aurore, et mettons la blanche,
l'exquise, l'unique parure du jour de
mes noces. Maman est déjà prête,
délicieusement jolie; cela lui va si bien,
le gris argent! Pauvre maman chérie,
elle pleure comme au matin de ma pre-
mière communion, quand elle habillait
la grande petite fille, empêtrée dans sa
longue robe. Plus longue que celle-ci,
bien sûr! Mlle Fauvette, la couturière,
est toute rouge; elle trouve que ma
manche n'est pas suffisamment serrée,
que mon manteau de cour "grince";
elle prétend m'habiller avec des épingles.
Mais je me fâche:— Mademoiselle Fauvette, je veux
me sentir aussi à l'aise que dans ma
petite robe de tennis.Alors, elle rit, ses épingles entre les
dents; elle se met à genoux et tire de
longues aiguillées de soie blanche. Me
voilà prête.Est-ce moi, est-ce bien moi, la petite
Brigitte? Que Fauvette s'en aille, et
M. Arthur, et tout le monde... même
maman. Je veux rester toute seule
avec cette grande jeune femme inconnue,
un peu solennelle, un peu mystérieuse,
que j'aperçois dans la psyché. Elle
m'intimide, elle est si belle! Gaine de
satin qui s'évase à la manière d'une
fleur et où des broderies d'argent sem-
blent mettre des gouttes de rosée; long
manteau de cour fait en dentelles de
rêve, de vieilles dentelles qui, depuis
cent ans, ont paré mes grand-mères,
autour de la tête brune, un diadème fait
de fleurs... Oh! comme ces nuages de
tulle adoucissent mon visage, et comme
l'émotion d'un tel jour rend tout à
coup frissonnante ma pauvre âme
jusqu'alors gaie comme un oiseau!
C'est la vie qui commence; j'ai un peu
peur, et pourtant je suis heureuse.
Je ne comprends plus, je ne sais plus.
Mais voilà maman, ma chérie maman.
Près d'elle, de nouveau, la belle mariée
devient une petite fille. Maman...Ah! nous faisons les braves, nous
autres, les petites modernes; nous pré-
tendons n'avoir peur de rien. Mais, le
jour où nous devons remonter, au bras
d'un père aussi ému que nous, la nef
d'une église, pendant que des centaines
de paires d'yeux nous regardent, le jour
où nous nous disons: "C'est pour moi,
pour moi toute seule, ces chants, ces
tonnerres d'orgues, ces fleurs, ces
lumières; et je vais prononcer tout
haut un serment solennel", je vous
assure que nous redevenons pareilles
aux timides petites mariées d'autrefois!
Moi, je n'en pouvais plus. J'aurais
voulu, surtout, que les orgues se taisent
et que les suisses atténuent leurs coups
de hallebarde. Et puis... j'ai tout oublié
en arrivant devant l'autel paré de roses
blanches, devant le cher autel de ma
première communion. Dieu était là
pour bénir notre vie nouvelle. Agenouil-
lée près d'Olivier, nous attendions tous
deux, dans la fête silencieuse de nos
âmes, cette bénédiction divine qui
sanctifie l'amour. Don joyeux, don
sans retour! Nous échangeons les
anneaux d'or et les promesses. Nous
étions libres; nous ne le sommes plus.
Pour toujours, jusque dans la vie
éternelle, nous nous appartenons
l'un à l'autre. Oh! quelle douceur de
sentir qu'Olivier prie avec moi, comme
moi, bien mieux que moi. Il me guidera,
il me soutiendra: n'est-il pas le plus
fort, le plus chrétien, le plus sage, le
vrai chef dont l'abbé qui nous marie
trace le portrait idéal? Et toute mon
émotion disparaît, se fond dans la
prière: il n'y a plus en moi qu'une douce
et joyeuse confiance.En redevenant joyeuse, je suis rede-
venue moi-même. Je trouve un sourire
pour chacune de mes quêtesuses qui
attendent avec anxiété ce sourire de la
mariée quand elle dépose son offrande
dans les petites bourses fleuries d'ané-
mones. Voici Arlette qui, dans deux
mois, sera la mariée à son tour; voilà
Chantal, ma petite Chantal chérie, qui
a mis son bonheur plus haut que le
bonheur de la terre et qui rêve à d'autres
fiançailles; et puis les petites Fabrice,
fières comme Artaban de quêter à un
mariage chic et d'avoir de si belles
petites robes; et voilà enfin Huguette
et sa sœur. Chonchonnette la sensible
à des yeux gros comme le poing;
Huguette... ma foi! Huguette est très
correcte. Des manches jusqu'aux doigts,
une écharpe de tulle rose enroulée autour
des épaules, pas trop de peinture sur
les joues, un petit air sage. Je ne puis
m'empêcher d'échanger un regard mali-
cieux avec Olivier, car je me rappelle
notre dernière querelle de fiancés:
"Vous voyez bien qu'elle pouvait
quêter", disent les yeux d'Olivier; et,moi, je réponds à la même manière:
"Vous avez toujours raison, méchant..."Et puis, nous rentrons dans le recueil-
lement. Je suis bien sûre que tous les
invités s'agitent pour regarder mes
jolies quêtesuses; on se tient si mal aux
messes de mariage! J'ai demandé à
dix personnes dont je suis sûre qu'elles
prient vraiment pour moi, et je sens que
les prières de ces dix âmes de choix
s'unissent à notre prière. Elles montent
vers Dieu avec la voix tendre des violons,
les soprani des enfants. La foule peut
bien chuchoter, grimper sur les chaises;
du moins, je suis sûre de la pensée
fidèle de mes "dix". Bien entendu,
Chantal se trouve en tête de ce petit
bataillon d'élite. Quant à Huguette...
c'est déjà bien beau qu'elle garde une
tenue si correcte!Pauvre Huguette! je ne dirai pas que
cette sagesse ait duré longtemps. Pour
la réception qui suit la messe, elle a
remis de l'ocre, du vermillon, du noir
sur son petit bout de visage effronté;
elle a ôté l'écharpe, elle danse, firté
comme une enragée. Mais, entre deux
coupes de champagne, elle est venue
me dire drôlement, gentiment:— Tu sais, mon petit, je t'aime bien,
et, si je t'ai fait enrager quelquefois, il
faut me pardonner.Alors j'ai embrassé — avec précau-
tions — un coin de la joue ocrée, et j'ai
donné à la repentante un brin de fleur
d'orange.— Je te souhaite un bonheur qui
ressemble au mien.Elle est restée songeuse:
— Ma pauvre Brigitte, je ne vaudrais
pas quatre sous; un bonheur de ce genre-là
ne vaudra jamais de moi.

Et elle est retournée à la danse.

Vieux souvenirs... Mlle Hauteville
ressemble-t-elle encore à la petite
Brigitte? C'est très drôle de s'appeler
madame, très drôle de "vivre" son
roman. Pourquoi donc les romanciers
font-ils s'arrêter au mariage la belle
histoire? Moi, il me semble que la
belle histoire va recommencer. Comme
a dit je ne sais quel auteur dans une
pièce qu'on m'a empêchée de voir,
c'est "la Course au flambeau" nos parents
nous ont transmis la flamme. A nous
de la garder, brillante et vive, jusqu'au
moment de passer le flambeau à d'autres.
Nous continuons les traditions; nous
préparons l'avenir. Nous sommes un
petit morceau de France. Le pays peut
être plus beau et meilleur à cause de
nos efforts. Oh! je ne veux pas que
notre bonheur reste égoïste... même
dans l'égoïsme à deux!Mais, comme Olivier tarde à revenir!
Le beau soleil descend; il fait rougir les
roches au milieu de la mer bleue. Tout
à l'heure, ce sera la nuit; je frissonne
déjà sous ma légère robe blanche.
Olivier, viens me chercher. Je voudrais
te raconter toutes les pensées graves de
ta petite Brigitte, les pensées graves
qui montent dans l'air du soir avec le
parfum des roses, et qui sont trop
lourdes à porter toute seule.J'entends son pas rapide, inégal,
puisqu'il boite, le pauvre cher ami...
Son bras enveloppe la petite Brigitte
qui essaie de paraître fâchée.— Je croyais que vous oubliiez votre
femme, monsieur.Ses yeux sont aussi lumineux que la
grande mer paisible. Tout bas il
répète: "ma femme..." et il demande:
— Qu'avez-vous fait toute seule, ma
chérie?

Je lui montre le vieux petit calepin:

— De l'histoire, de la philosophie!
Ne ris pas, j'écrivais mon histoire, ton
histoire, notre histoire, et je rêvais à
l'avenir. Mais, vois-tu? les pensées
graves m'oppressaient un peu; tu les
allégeras. Olivier, je ne pense bien
qu'auprès de toi. Oh! les jolies fleurs!
tu les as cueillies sur la montagne?Et nous sommes retournés à l'hôtel,
lentement, lentement, les bras chargés
de roses et d'anémones...

FÈVES au LARD

CLARK

Un plat appétissant

Quelques-uns des aliments CLARK qui épargnent beaucoup de temps à la ménagère occupée, et offrent des plats nourrissants, prêts à servir et peu coûteux.

Soupes Clark
(13 sortes)

Dîner Bouilli
Canadien

Mets complet avec légumes, sauce, etc.

Boeuf Salé Cuit

Viandes en Pains

Viandes en Pâtés

Spaghetti

avec Sauce Tomates et Fromage

Langues de Boeuf et "Lunch Tongues"

etc., etc.



Sur l'étiquette de tous les mets à la viande se trouve la garantie d'inspection "CANADA APPROVED"
C'est une protection réelle qu'on devrait exiger.

W. CLARK Limited, Montréal

Établissements à Montréal, P.Q., St-Rémi, P.Q., et Harrow, Ont.

*Délicieuses—riches en valeur nutritive—
Prêtes à chauffer et à servir—
Un régal peu coûteux.*

Dans les Fèves-au-Lard Clark chaque fève est cuite à point, tendre sans être pâteuse, et un carré de beau lard gras "Canada Approved" vient ajouter sa saveur au piquant d'une sauce délicieuse — Tomate, Chili ou Ordinaire.

Ce plat populaire donne la plus grande somme d'énergie pour le travail ou le jeu.

Il est sage d'en garder quelques boîtes en réserve pour ne pas s'exposer à manquer les services réguliers, toujours attendus avec joie, de Fèves au Lard Clark.

"Les Cuisines CLARK Vous Aideront"

SAUCE AUX TOMATES CLARK

Faite de tomates mûres, fraîches cueillies, cuites comme elles arrivent des champs, le goût en est relevé par l'addition de fines épices d'après la recette éprouvée de Clark.

Elle ajoute beaucoup aux côtelettes, steaks, au poisson — Elle fait d'un ragoût médiocre un plat savoureux.





©1926 ONEIDA COMMUNITY, LTD.

Théière, crémier et sucrier modèle
Grosvenor, \$75.00—chez votre bijoutier

Du nouveau dans la

COMMUNITY PLATE

Services à thé, café et dîner
de modèles exclusifs